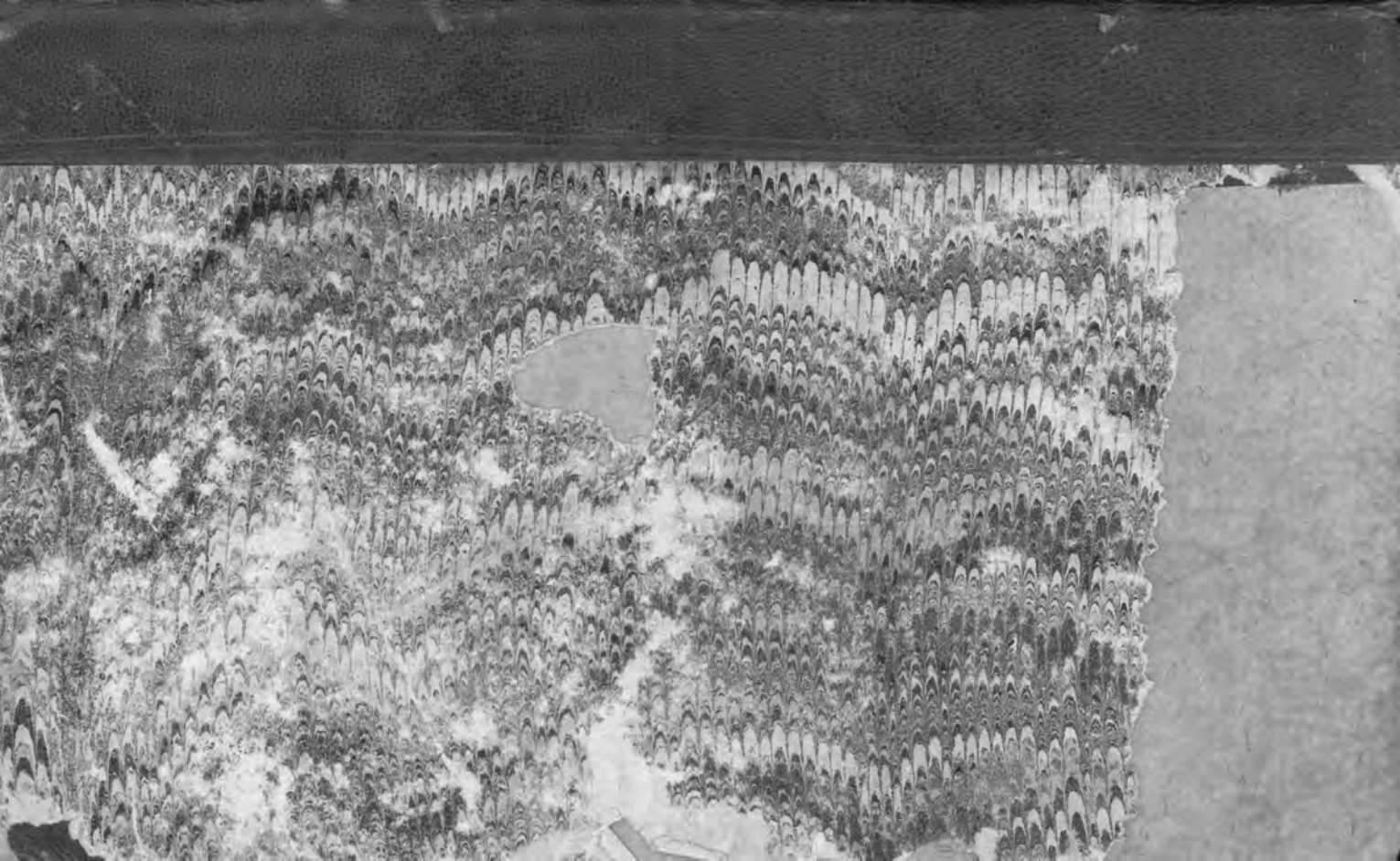


Num A. XII
N°. 68.

CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.

Douzième Livraison.

MÉLANGES ET POÉSIES.

31

On souscrit également :

A BRUXELLES, MÊME MAISON,
Montagne de la Cour, n°. 731;

ET A PARIS,
CHEZ LENORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N°. 8.



Библиотека

ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME XXII.

51.706



Вологодская Областная
им. Горького
БИБЛ

Paris.

LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES.

M DCCC XXVIII.

KSIĄŻNICA PODLASKA
im. Łukasza Górnickiego
Nr 3120 A
KS. ARCHIWALNY
w Białymstoku

840(081)=40 74

PRÉFACE.

Ce volume, à l'exception de trois opuscules en vers, dont je parlerai bientôt, est entièrement inédit : il se compose d'une *Lettre sur l'Art du dessin dans les paysages,* de la traduction de *trois poëmes d'Ossian,* d'une sorte de *Traité de politique historique sur les quatre Stuart,* d'un *Recueil de pensées*, enfin de quelques *poésies.*

Parmi de nombreux manuscrits en prose de l'époque de mon *Essai historique,* je n'ai trouvé que la *Lettre sur le paysage* qui valût peut-être la peine d'être conservée: elle est fort courte; si j'ai eu tort de la publier, le mal ne sera pas bien grand.

Le succès des poëmes d'Ossian en Angleterre fit naître une foule d'imitateurs de

Macpherson. De toutes parts on prétendit découvrir des poésies erses ou galliques; trésors enfouis que l'on déterroit, comme ceux de quelques mines de la Cornouaille oubliées depuis le temps des Carthaginois. Le pays de Galles et l'Irlande rivalisèrent de patriotisme avec l'Écosse; toute la littérature se divisa : les uns soutenoient avec Blair que les poëmes d'Ossian étoient originaux; les autres prétendoient avec Johnson qu'Ossian n'étoit autre que Macpherson. On se porta des défis; on demanda des preuves matérielles : il fut impossible de les donner, car les textes imprimés des chants du fils de Fingal ne sont que des traductions galliques des prétendues traductions angloises d'Ossian.

Lorsqu'en 1793 la révolution me jeta en Angleterre, j'étois grand partisan du Barde écossois : j'aurois, la lance au poing, soutenu son existence envers et contre tous, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule de poëmes inconnus en France, lesquels, mis en lumière par divers

auteurs, étoient indubitablement, à mes yeux, du père d'Oscar, tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étois [1], je traduisis quelques productions *ossianiques* de John Smith. Smith n'est pas l'inventeur du genre; il n'a pas la noblesse et la verve épique de Macpherson; mais peut-être son talent a-t-il quelque chose de plus élégant et de plus tendre. Au reste, ce pseudonyme, en voulant peindre des hommes barbares et des mœurs sauvages, trahit à tout moment, dans ses images et dans ses pensées, les mœurs et la civilisation des temps modernes.

J'avois traduit Smith presque en entier : je ne donne que les trois poëmes de Dargo, de Duthona et de Gaul. C'est pour l'art une bonne étude que celle de ces auteurs, ou de ces langues, qui commencent la phrase par tous les bouts, par tous les

[1] *Voyez* la préface de l'*Essai historique*, OEuvr. compl.

mots, depuis le verbe jusqu'à la conjonction, et qui vous obligent à conserver la clarté du sens, au milieu des inversions les plus audacieuses. J'ai fait disparoître les redites et les obscurités du texte anglois : ces chants qui sortent les uns des autres, ces histoires qui se placent comme des parenthèses dans des histoires, ces lacunes supposées d'un manuscrit inventé peuvent avoir leur mérite chez nos voisins; mais nous voulons en France des choses *qui se conçoivent bien et qui s'énoncent clairement.* Notre langue a l'horreur de ce qui est confus, notre esprit repousse ce qu'il ne comprend pas tout d'abord. Quant à moi, je l'avoue, le vague et le ténébreux me sont antipathiques : un nominatif qui se perd, des relatifs qui s'embarrassent, des amphibologies qui se forment, me désolent. Je suis persuadé qu'on peut toujours dégager une pensée des mots qui la voilent, à moins que cette pensée ne soit un lieu commun guindé dans des nuages : l'auteur qui a la conscience de ce lieu commun n'ose le

faire descendre du milieu des vapeurs, de crainte qu'il ne s'évanouisse.

Je repète ici ce que j'ai dit ailleurs : je ne crois plus à l'authenticité des ouvrages d'Ossian, je n'ai plus aussi pour eux le même enthousiasme : j'écoute cependant encore la harpe du Barde, comme on écouteroit une voix, monotone il est vrai, mais douce et plaintive. Macpherson a ajouté aux chants des Muses une note jusqu'à lui inconnue; c'est assez pour le faire vivre. OEdipe et Antigone sont les types d'Ossian et de Malvina, déjà reproduits dans le roi Lear. Les débris des tours de Morven, frappés des rayons de l'astre de la nuit, ont leur charme; mais combien est plus touchante dans ses ruines la Grèce éclairée, pour ainsi dire, de sa gloire passée!

La politique historique, intitulée les *Quatre Stuart*, forme un contraste avec ce qui la précède et la suit dans ce volume : ce morceau est de mon âge et de mon style actuels. Depuis la restauration, on a beaucoup affecté de parler des Stuart; enten-

dant leur nom retentir sans cesse à la tribune, j'ai voulu savoir ce qu'il en falloit croire.

L'*Essai historique* prouve que je m'étois autrefois occupé du règne de Charles Ier ; j'en avois même écrit l'histoire complète. J'ai relu attentivement les mémoires latins et anglois des contemporains, sur la matière : les historiens de nos jours, MM. Guizot, Lingard, Mazure, ont éclairé ma marche et ajouté à mon instruction; j'ai déterré quelques pièces peu connues. De tout cela il est résulté, non une histoire des Stuart que je ne voulois pas faire, mais une sorte de traité où les faits n'ont été placés que pour en tirer des conséquences politiques. Tantôt la narration est courte lorsqu'aucun sujet de réflexions ne se présente, ou qu'on n'est pas attaché par l'intérêt des événements; tantôt elle est longue quand les réflexions en sortent avec abondance, ou quand les événements sont pathétiques. Il n'y a personne qui n'ait lu quelque récit de la mort de Charles Ier : j'ose croire que de petits

détails négligés des historiens frapperont les lecteurs dans la *Politique historique ;* ils verront, par exemple, sur les anneaux scellés à l'échafaud, sur les deux hommes *masqués,* etc., des renseignements qui se trouvent consignés au procès des régicides, et qui ajoutent à l'épouvante de la scène.

J'ai tâché de faire sentir les principales ressemblances et différences des deux révolutions, de la révolution de 1640 et de 1688 et de la révolution de 1789 et de 1814. Je me suis proposé de signaler les écueils, afin d'en rendre l'évitée plus facile, mais l'homme pervertit souvent les choses à son usage, et quand on lui croit offrir des leçons, on ne lui fournit que des exemples.

Le recueil qui suit la *politique historique* se compose de quelques pensées extraites de nombreux manuscrits que j'ai brûlés.

Parlons maintenant des vers qui terminent ce XXIIe volume.

Dans l'avertissement placé à la tête de la 1re livraison des OEuvres complètes (tome XVI, page 5) j'ai dit : «J'ai long-temps fait

» des vers avant de descendre à la prose.
» Ce n'étoit qu'avec regret que M. de Fon-
» tanes m'avoit vu renoncer aux Muses:
» moi-même je ne les ai quittées que pour
» exprimer plus rapidement des vérités que
» je croyois utiles. »

Dans la préface des ouvrages politiques (tome XXIII, page 7) j'ai dit : « Les Muses
» furent l'objet du culte de ma jeunesse;
» ensuite je continuai d'écrire en prose avec
» un penchant égal sur des sujets d'imagi-
» nation, d'histoire, de politique, et même
» de finances. Mon premier ouvrage, l'*Essai*
» *historique*, est un long traité d'histoire
» et de politique. Dans le *Génie du Chris-*
» *tianisme*, la politique se retrouve partout,
» et je n'ai pu me défendre de l'introduire
» jusque dans l'*Itinéraire* et dans *les Mar-*
» *tyrs*. Mais par l'impossibilité où sont les
» hommes d'accorder deux aptitudes à un
» même esprit, on ne voulut sortir pour
» moi du préjugé commun qu'à l'appari-
» tion de la *Monarchie selon la Charte.* »

Vous avez fait beaucoup de vers, me

dira-t-on : soit; mais sont-ils bons? voilà toute la question pour le public.

Je sais fort bien que ce n'est pas à moi, mais au public à trancher cette question. Je ne pourrois appuyer mes espérances que sur une autorité grave à la vérité, mais peut-être fascinée par les illusions de l'amitié. Je vais présenter quelques observations dont je ne prétends faire aucune application à ma personne : je le dis avec sincérité, et j'espère qu'on le croira.

Les grands poëtes ont été souvent de grands écrivains en prose; qui peut le plus peut le moins : mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poëtes. La difficulté est de déterminer, lorsqu'on écrit aussi facilement en prose qu'en vers et en vers qu'en prose, si la nature vous avoit fait poëte d'abord et prosateur ensuite, ou prosateur en premier lieu et poëte après.

Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de vers, on vous range dans la catégorie des écrivains

en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

Si l'un des deux talents domine chez vous, vous êtes vite classé.

Si les deux talents sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, par *cette impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit,* comme je l'ai déjà remarqué. On vous loue même excessivement de ce que vous avez, pour déprécier ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne veut pas reconnoître; on vous élève aux nues, pour vous rabaisser au dessous de tout. L'envie est fort embarrassée, car elle se voit obligée d'accroître votre gloire pour la détruire; et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine.

Répétez, par exemple, jusqu'à satiété que presque tous les grands talents politiques et militaires de la Grèce, de l'Italie ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allemagne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands talents littéraires, vous ne parviendrez jamais à convaincre de cette vérité de fait la par-

tie médiocre et envieuse de notre société. Ce préjugé barbare qui sépare les talents, n'existe qu'en France où l'amour-propre est inquiet, où chacun croit perdre ce que son voisin possède, où enfin on avoit divisé les facultés de l'esprit comme les classes des citoyens. Nous avions nos trois ordres intellectuels, le génie politique, le génie militaire, le génie littéraire, comme nous avions nos trois ordres politiques, le clergé, la noblesse et le tiers-état : mais dans la constitution des trois ordres intellectuels, *il étoit de principe* qu'ils ne pouvoient jamais se trouver réunis dans la même chambre, c'est-à-dire dans la même tête.

Le gouvernement public dont nous jouissons maintenant fera disparoître peu à peu ces notions dignes des Velches. Il étoit tout simple que dans une monarchie militaire où l'on n'avoit besoin ni de l'étude politique, ni de l'éloquence de la tribune, les lettres parussent un amusement de cabinet ou une occupation de collége. Force sera aujourd'hui de reconnoître que le consul

Cicéron étoit non-seulement un grand orateur, mais encore un grand écrivain, comme César étoit un grand historien et un grand poëte.

De ces considérations (que, pour le dire encore une fois, je présente dans un intérêt général, nullement dans celui de ma vanité), je passe à l'*historique* de mes poésies.

Si j'avois voulu tout imprimer, le public n'en auroit pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisois des vers au collége, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour : *je me suis gardé de les montrer aux gens*. Les Muses ont été pour moi des divinités de famille, des Lares que je n'adorois qu'à mes foyers.

Les poésies, en très-petit nombre, que je me suis déterminé à conserver, sont divisées en deux classes, savoir : les poésies échappées à ma première jeunesse, et celles que j'ai composées aux différentes époques de ma vie. J'en ai marqué les dates autant que possible, afin qu'on pût suivre dans mes vers, comme on a suivi dans ma prose,

l'ordre chronologique des idées, et le développement graduel de l'art.

Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs; ils forment une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*. J'ai compris les vers de 1784 à 1790 sous ce titre : *Tableaux de la nature*. Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers: composés à une époque où Dorat avoit gâté le goût des jeunes poëtes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettoit guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés, quoique disposés à se former en dix syllabes. On retrouve dans ces essais de ma muse, des descriptions que j'ai transportées depuis dans ma prose.

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans

l'*Almanach des Muses* de 1790; il y figure à la page 205 sous ce titre que je lui ai conservé : l'*Amour de la campagne*, par le chevalier de C***. On en parla dans la société de Ginguené, de Lebrun, de Chamfort, de Parny, de Flins de La Harpe et de Fontanes, avec lesquels j'avois des liaisons plus ou moins étroites. Je prenois mal mon temps pour faire *ma veille des armes* dans l'*Almanach des Muses;* on étoit déjà en pleine révolution, et ce n'étoit plus avec des quatrains qu'on pouvoit aller à la renommée.

Voici ce que je lis dans les mémoires inédits de ma vie, au sujet de mon début dans la carrière littéraire. Après avoir fait le tableau des diverses sociétés de Paris à cette époque et le portrait des principaux acteurs, je dis :

» On me demandera : Et l'histoire de votre » présentation que devint-elle? — Elle resta » là. — Vous ne chassâtes donc plus avec » le roi après avoir monté dans les car- » rosses? — Pas plus qu'avec l'empereur de

» la Chine. — Vous ne retournâtes donc » plus à la cour? — J'allai deux fois jusqu'à » Sèvres et revins à Paris. — Vous ne tirâtes » donc aucun parti de votre position et de » celle de votre frère? — Aucun. — Que fai- » siez-vous donc? — Je m'ennuyois. — Ainsi » vous ne vous sentiez aucune ambition? — » Si fait : à force d'intrigues et de soucis, » je parvins, par la protection de Delisle de » Sales, à la gloire de faire insérer dans l'*Al-* » *manach des Muses* une idylle (l'*Amour* » *de la campagne*) dont l'apparition me » pensa faire mourir de crainte et d'espé- » rance. »

Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connoissoit mes secrets poétiques, m'engagea à laisser insérer dans le *Mercure* les vers intitulés *la Forêt*. Tandis que j'étois à Londres, M. Peltier avoit publié dans son journal mon imitation de l'élégie de Gray sur un *Cimetière de Campagne*. Cette imitation a été réimprimée cette année (1828) dans les *Annales romantiques*. Excepté donc ces trois petits poëmes,



l'Amour de la Campagne, la Forêt et l'*Imitation de l'Élégie de Gray*, le présent volume est entièrement inédit.

La tragédie de *Moïse* devoit faire partie des poésies; une raison particulière m'empêche de la donner à présent : elle sera imprimée à part et distribuée *gratis* aux souscripteurs, avec ou avant la dernière livraison des OEuvres complètes.

J'avois autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique, dans le système complet de la tragédie grecque; la seconde sur un sujet emprunté de l'Écriture; la troisième sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes.

Je n'ai exécuté mon dessein qu'en partie : j'ai le plan en prose et quelques scènes en vers de ma tragédie grecque, *Astyanax*. Saint-Louis eût été le héros de ma tragédie *romantique;* je n'en ai rien écrit. Pour sujet de ma tragédie hébraïque, j'ai choisi *Moïse*. Cette tragédie en cinq actes, avec des chœurs, m'a coûté un long travail; je n'ai cessé de la revoir et de la corriger

depuis une vingtaine d'années. Le grand tragédien Talma, qui l'avoit lue, m'avoit donné d'excellents conseils dont j'ai profité : il avoit à cœur de jouer le rôle de *Moïse*, et son incomparable talent pouvoit laisser la chance d'un succès.

Il y a environ un mois que l'éditeur-propriétaire de mes OEuvres, eut la pensée de publier à part un des trois volumes de la présente livraison : c'étoit celui qui contient des discours et des opuscules sur la liberté de la presse, et qui, formant un XXVIII^e^ et dernier volume, dépasse les XXVII tomes promis originairement aux Souscripteurs.

L'éditeur s'étoit déterminé à cette publication isolée, par l'annonce du nouveau projet de loi sur la liberté de la presse : ce projet n'étant pas arrivé immédiatement à la discussion, on est revenu au premier dessein de donner les trois volumes à la fois, c'est-à-dire, un volume de mes œuvres politiques, un volume sur la liberté de la presse, et enfin ce XXII^e^ volume, mélange inédit de prose et de vers.

On trouvera dans la préface du volume sur *la liberté de la presse* les détails relatifs aux ouvrages qui me restent à faire paroître, pour compléter l'édition; observant toutefois que dans cette préface, écrite depuis six semaines, il est encore question de *trois* volumes à publier, tandis qu'aujourd'hui il ne s'agit plus que de *deux*, puisque je donne le volume de poésies et de prose qu'alors je me contentois d'annoncer.

Les deux derniers volumes de l'édition de mes œuvres contiendront les discours qui servent d'introduction à mon *Histoire de France.* N'ayant plus à changer de matière, ma besogne, moins fatigante, aura l'avantage de pouvoir se faire et s'achever partout. Si même l'on remarque que l'on ne s'étoit engagé qu'à fournir vingt-sept volumes, et que vingt-six ont déjà paru, un seul volume sur l'*Histoire de France,* avec l'adjonction de *Moïse,* rempliroit toutes les promesses de l'éditeur. Je ne crois pas que dans une pareille entreprise on ait pu marcher plus rapidement. Il est vraisemblable que je me ressentirai le reste de ma vie de la persevérance que j'ai mise à l'accomplissement d'un travail qui étoit devenu pour moi un devoir.

Quand donnerai-je ces deux derniers volumes qui entament un sujet tout différent, et presque à part, des ouvrages variés de mes OEuvres complètes? Je ne puis exactement le dire; cela dépendra des chances de ma vie. Mais comme les graves investigations de l'histoire ne sont incompatibles avec aucune fonction publique, on peut être sûr qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, je tiendrai, Dieu aidant, ce que j'ai promis. Il y a trente-cinq ans que j'extrais nos vieilles chroniques; j'ai rassemblé d'immenses matériaux; non seulement les lectures sont faites, mais les passages les plus importants sont écrits.

Enfin je dois faire un aveu : les retards que la publication de mes recherches sur la France a éprouvés m'ont été utiles. Un nouveau système historique a été suivi par des

hommes de mérite et de talent : si l'on n'a pas découvert beaucoup de documents nouveaux, du moins on les a étudiés dans un autre esprit, et l'on a tiré des faits d'autres conséquences. Éclairé par ces travaux, mes idées n'ont pas changé, mais elles se sont considérablement modifiées.

D'une autre part, la restauration, en m'appelant aux affaires, ou en m'engageant dans des luttes politiques, m'a fait voir dans les gouvernements et dans les hommes, des choses que je n'aurois pas aperçues, que je n'aurois pas pu apercevoir : si donc j'avois mis au jour une histoire de France il y a une vingtaine d'années, elle auroit été fort différente de celle que je me propose de publier maintenant. Mais pour achever cette histoire, il faudroit vivre ; or, quand on ne compte plus que par minutes, il est assez téméraire de s'occuper des siècles.

LETTRE
SUR L'ART DU DESSIN
DANS LES PAYSAGES.

LETTRE

SUR L'ART DU DESSIN

DANS LES PAYSAGES.

A MONSIEUR ***.

Londres, 1795.

Voila le petit paysage que vous m'avez demandé. Je vous l'ai fait attendre; mais vous savez quels tristes soins m'appellent à d'autres études qui pourtant ne seront pas longues, s'il faut en croire les médecins [1] : je suis prêt quand et comment il plaira à Dieu. Ces mêmes études m'ont fait abandonner cette grande *vue* du Canada qui me plaisoit par le souvenir de mes voyages. Quelle différence de

[1] *Voyez* la préface de l'*Essai historique*, OEuvr. compl.

ce temps-là à celui-ci! Lorsque mes pensées se reportent vers le passé, je sens si vivement le poids de mes peines, que je ne sais ce que je deviens. Pardonnez à cet épanchement de mon cœur. Il y a tant de charme à parler de ses souffrances quand ceux qui vous écoutent peuvent vous comprendre! Peu de gens me comprennent ici.

Le petit dessin que je vous envoie m'a fait faire quelques réflexions sur l'art du paysage : elles vous seront peut-être utiles. D'ailleurs nous sommes en hiver; vous avez du feu : grande ressource contre les barbouilleurs de papier.

Élevé dans les bois, les défauts de l'art et la sécheresse des paysages m'ont frappé presque dès mon enfance, sans que je pusse dire ce qui constituoit ces défauts. Lorsque je dessinois moi-même, je sentois que je faisois mal en copiant des modèles ; j'étois plus content de moi lorsque je suivois mes propres idées. Insensiblement cela m'engagea à rechercher les causes de cette bizarrerie; car, enfin, ce que je retraçois d'après les règles valoit mieux que ce que je créois d'après ma tête. Voici ce que l'examen m'apprit, et la solution la plus satisfaisante que j'aie pu me donner de mon problème.

En général, les paysagistes n'aiment point assez la nature et la connoissent peu. Je ne parle

point ici des grands maîtres, dont au reste il y auroit encore beaucoup de choses à dire; je ne parle que des maîtres ordinaires et des amateurs comme nous. On nous apprend à forcer ou à éclaircir les ombres, à rendre un trait net, pur, et le reste; mais on ne nous apprend point à étudier les objets mêmes qui nous flattent si agréablement dans les tableaux de la nature; on ne nous fait point remarquer que ce qui nous charme dans ces tableaux, ce sont les harmonies et les oppositions des vieux bois et des bocages, des rochers arides et des prairies parées de toute la jeunesse des fleurs. Il sembleroit que l'étude du paysage ne consiste que dans l'étude des coups de crayon ou de pinceau; que tout l'art se réduit à assembler certains traits, de manière à ce qu'il en résulte des apparences d'arbres, de maisons, d'animaux et d'autres objets. Le paysagiste qui dessine ainsi ne ressemble pas mal à une femme qui fait de la dentelle, qui passe de petits bâtons les uns sur les autres, en causant et en regardant ailleurs; il résulte de cet ouvrage des pleins et des vides qui forment un tissu plus ou moins varié : appelez cela un métier, et non un art.

Il faut donc que les élèves s'occupent d'abord de l'étude même de la nature : c'est au milieu des campagnes qu'ils doivent prendre leurs pre-

mières leçons. Qu'un jeune homme soit frappé de l'effet d'une cascade qui tombe de la cime d'un roc, et dont l'eau bouillonne en s'enfuyant: le mouvement, le bruit, les jets de lumière, les masses d'ombres, les plantes échevelées, la neige de l'écume qui se forme au bas de la chute, les frais gazons qui bordent le cours de l'eau, tout se gravera dans la mémoire de l'élève. Ces souvenirs le suivront dans son atelier; il n'a pas encore touché le pinceau, et il brûle de reproduire ce qu'il a vu. Un croquis informe sort de dessous sa main : il se dépite; il recommence son ouvrage, et le déchire encore. Alors il s'aperçoit qu'il y a des principes qu'il ignore; il est forcé de convenir qu'il lui faut un maître : mais un pareil élève ne demeurera pas longtemps aux principes, et il avancera à pas de géant dans une carrière où l'inspiration aura été son premier guide.

Le peintre qui représente la nature humaine doit s'occuper de l'étude des passions : si l'on ne connoît le cœur de l'homme, on connoîtra mal son visage. Le paysage a sa partie morale et intellectuelle comme le portrait; il faut qu'il parle aussi, et qu'à travers l'exécution matérielle on éprouve ou les rêveries ou les sentiments que font naître les différents sites. Il n'est pas indifférent de peindre dans un paysage, par

exemple, des chênes ou des saules : leschênes à la longue vie, *durando sæcula vincit*, aux écorces rudes, aux bras vigoureux, à la tête altière, *immota manet*, inspirent sous leurs ombres des sentiments d'une tout autre espèce que ces saules au feuillage léger, qui vivent peu et qui ont la fraîcheur des ondes où ils puisent leur sève : *umbræ irrigui fontis amica salix.*

Quelquefois le paysagiste comme le poëte, faute d'avoir étudié la nature, viole le caractère des sites. Il place des pins au bord d'un ruisseau, et des peupliers sur la montagne; il répand la corbeille de la Flore de nos jardins dans les prairies; l'églantier d'une haie sauvage porte la rose de nos parterres; couronne trop pesante pour lui.

L'étude de la botanique me semble utile au paysagiste, quand ce ne seroit que pour apprendre le *feuillé* et ne pas donner aux feuilles de tous les arbres le même limbe et la même forme. Si le peintre qui doit exprimer sur la toile les tristes passions des hommes est obligé d'en rechercher les organes à l'aide de l'anatomie, plus heureux que lui, le peintre de paysage ne doit s'occuper que des générations innocentes des fleurs, des inclinations des plantes, et des mœurs paisibles des animaux rustiques.

Lorsque l'élève aura franchi les premières

barrières, quand son pinceau plus hardi pourra errer sans guide avec ses pensées, il faudra qu'il s'enfonce dans la solitude, qu'il quitte ces plaines déshonorées par le voisinage de nos villes. Son imagination, plus grande que cette petite nature, finiroit par lui donner du mépris pour la nature même; il croiroit faire mieux que la création: erreur dangereuse par laquelle il seroit entraîné loin du vrai dans des productions bizarres, qu'il prendroit pour du génie.

Gardons-nous de croire que notre imagination est plus féconde et plus riche que la nature. Ce que nous appelons *grand* dans notre tête est presque toujours du désordre. Ainsi dans l'art qui fait le sujet de cette lettre, pour nous représenter le *grand*, nous nous figurons des montagnes entassées jusqu'aux cieux, des torrents, des précipices, la mer agitée, des flots si vastes que nous ne les voyons que dans le vague de nos pensées, des vents, des tonnerres; que sais-je? un million de choses incohérentes et presque ridicules, si nous voulions être de bonne foi, et nous rendre un compte net et clair de nos idées.

Cela ne seroit-il point une preuve du penchant que l'homme a pour détruire? Il nous est bien plus facile de nous faire des notions du chaos que des justes proportions de l'univers.

Nous avons toutes les peines du monde à nous peindre le calme des flots, à moins que nous n'y mêlions des souvenirs de terreur: c'est ce dont on se peut convaincre par la description de ces calmes où l'on trouve presque toujours les mots de *menaçant*, de *profond silence*, etc. Que, rempli de ces folles idées du sublime, un paysagiste arrive pendant un orage au bord de la mer qu'il n'a jamais vue, il est tout étonné d'apercevoir des vagues qui s'enflent, s'approchent et se déroulent avec ordre et majesté l'une après l'autre, au lieu de ce choc et de ce bouleversement qu'il s'étoit représenté. Un bruit sourd, mêlé de quelques sons rauques et clairs entrecoupés de quelques courts silences, a succédé au tintamarre que notre peintre entendoit dans son cerveau. Partout des couleurs tranchantes, mais conservant des harmonies jusque dans leurs disparates. L'écume éblouissante des flots jaillit sur des rochers noirs; dans un horizon sombre roulent de vastes nuages, mais qui sont poussés du même côté: ce ne sont plus mille vents déchaînés qui se combattent, des couleurs brouillées, des cieux escaladés par les flots, la lumière épouvantant les morts à travers les abîmes creusés entre les vagues.

Notre jeune poëte ou notre jeune peintre s'écrie: «J'imaginois mieux que cela;» et il tourne

le dos avec dédain. Mais si son esprit est bon, il reviendra bientôt de ses notions exagérées; il rectifiera son imagination; rien ne lui paroîtra plus grand désormais que les ouvrages formés par une puissance première. Il renversera ces montagnes entassées dans sa tête où tous les sites, tous les accidents, tous les végétaux étoient confondus. Ces montagnes idéales ne s'élèveront plus jusqu'aux étoiles, mais les neiges couvriront la tête des Alpes, les torrents s'écouleront de leur cime; les mélèzes, dans une région moins élevée, commenceront à décorer le flanc des rochers; des végétaux moins robustes quittant le séjour des tempêtes, descendront par degrés dans la vallée; et la cabane du Suisse agricole et guerrier, sourira sous des saules grisâtres au bord du ruisseau.

Fort alors de ses études et de son goût épuré, l'élève se livrera à son génie. Tantôt il égarera les yeux de l'amateur sous des pins où peut-être un tombeau couvert de lierre appellera en vain l'amitié; tantôt dans un vallon étroit, entouré de rochers nus, il placera les restes d'un vieux château: à travers les crevasses des tours, on apercevra le tronc de l'arbre solitaire qui a envahi la demeure du bruit et des combats; le perce-pierre couvrira de ses croix blanches les débris écroulés, et les capillaires tapisseront les

pans de murs encore debout. Peut-être un petit pâtre gardera dans ce lieu ses chèvres, qui sauteront de ruines en ruines.

Les paysages riants auront leur tour, quoiqu'en général ils soient moins attachants dans leur composition; soit que l'image du bonheur convienne peu aux hommes, soit que l'art ne trouve que de foibles ressources dans la peinture des plaisirs champêtres, réduits pour la plupart à des danses et à des chants. Il y a pourtant certains caractères généraux propres à ces sortes de *vues:* le feuillé doit être léger et mobile, le lointain indéterminé sans être vaporeux, l'ombre peu prononcée, et il doit régner sur toute la scène une clarté suave qui veloute la surface des objets.

Le paysagiste apprendra l'influence des divers horizons sur la couleur des tableaux: si vous supposez deux vallons parfaitement identiques dont l'un regarde le midi et l'autre le nord, les tons, la physionomie, l'expression morale de ces deux vues semblables, seront dissemblables.

La perspective aérienne est d'une difficulté prodigieuse; cependant il y faut savoir placer la perspective linéaire des plans de la terre, et détacher sur les parties fuyantes les nuages, si différents aux différentes heures du jour. La

nuit même a ses couleurs; il ne suffit pas de faire la lune pâle pour la faire belle; la chaste Diane a aussi ses amours, et la pureté de ses rayons ne doit rien ôter à l'inspiration de sa lumière.

Cette lettre est déjà d'une extrême longueur, et je n'ai encore qu'effleuré un sujet inépuisable. Tout ce que j'ai voulu vous dire aujourd'hui, c'est que le paysage doit être *dessiné* sur le *nu*, si on le veut faire ressemblant, et en accuser pour ainsi dire les muscles, les os et les formes. Des études de cabinet, des copies sur des copies, ne remplaceront jamais un travail d'après nature. *Atticæ plurimam salutem.*



DARGO,

POËME.

DARGO,

POËME,

TRADUIT DU GALLIQUE EN ANGLAIS,

PAR JOHN SMITH.

CHANT PREMIER.

DARGO est appuyé contre un arbre solitaire; il écoute le vent qui murmure tristement dans le feuillage : l'ombre de Crimoïna se lève sur les flots azurés du lac. Les chevreuils l'aperçoivent sans en être effrayés, et passent avec lenteur sur la colline; aucun chasseur ne trouble leur paix, car Dargo est triste, et les ardents compagnons de ses chasses aboient inutilement à ses côtés. Et moi aussi, ô Dargo, je sens tes infortunes! Les larmes tremblent dans mes yeux comme la rosée sur l'herbe des prairies, quand je me souviens de tes malheurs.

KSIĄŻNICA PODLASKA im. Łukasza Górnickiego Nr ..... KS. ARCHIWALNY w Białymstoku

Comhal étoit assis au lieu où les daims paissent maintenant sur sa tombe : un chêne sans feuillage et trois pierres grisâtres rongées par la mousse des ans marquent les cendres du héros. Les guerriers de Comhal étoient rangés autour lui: penchés sur leurs boucliers, ils écoutoient la chanson du barde. Tout à coup ils tournent les yeux vers la mer : un nuage paroît parmi les vagues lointaines; nous reconnoissons le vaisseau d'Inisfail; au haut de ses mâts est suspendu le signal de détresse. « Déployez mes voiles! » s'écrie Comhal; volons pour secourir nos » amis! »

La nuit nous surprit sur l'abîme. Les vagues enfloient leur sein écumant et les vents mugissoient dans nos voiles : la nuit de la tempête est sombre, mais une île déserte est voisine, et ses bras se courbent comme mon arc lorsque j'envoie la mort à l'ennemi. Nous abordons à cette île; là nous attendons le retour de la lumière; là les matelots rêvent aux dangers qui ne sont plus.

Nous sommes dans la baie de Botha. L'oiseau des morts crie; une voix triste sort du fond d'une caverne. « C'est l'ombre de Dargo » qui gémit, dit Comhal; de Dargo que nous » avons perdu en revenant des guerres de » Lochlin. »

» Les vagues confondoient leurs sommets » blanchis parmi les nuages, et leurs flancs » bleuâtres s'élevoient entre nous et la terre. » Dargo monte au haut du mât pour découvrir » Morven; mais il ne voit point Morven. Les » cuirs humides glissent dans ses mains; il tombe » et s'ensevelit dans les flots : un tourbillon » chasse au loin nos navires; notre chef échappe » à nos yeux. Nous chantâmes un chant à » sa gloire; nous invitâmes les ombres de ses » pères à le recevoir dans leur palais de nuages; » ils n'écoutèrent point nos vœux. L'ombre de » Dargo habite encore les rochers : elle n'est » point errante sur les blondes collines, dans » les détours verdoyants des vallées. Chante, » ô Ullin! les louanges du héros; il reconnoîtra » ta voix, et se réjouira au bruit de sa re- » nommée. »

Ainsi parle Comhal, et le barde saisit sa harpe: « Paix à ton ombre, toi qui as soutenu quelque- » fois seul les efforts de toute une armée! paix à » ton ombre, ô Dargo! Que ton sommeil soit pro- » fond, enfant de la caverne, sur un rivage » étranger. »

A peine Ullin a-t-il cessé ses chants, qu'une voix se fait entendre : « M'ordonnes-tu de de- » meurer sur ces roches désertes, ô barde de » Comhal? les guerriers de Morven abandonnent-

51.706
Белостокская областная им. Горького библиотека

» ils leurs amis dans l'infortune? » Ainsi disoit Dargo lui-même en descendant de la colline.

Galchos, ancien ami de Dargo, reconnoît sa voix; il y répond par les cris joyeux dont jadis il appeloit son ami à la poursuite des hôtes des forêts : il est déjà dans les bras de Dargo; les étoiles virent entre les nuages brisés le bonheur des deux guerriers. Dargo se présente à Comhal. « Tu vis, s'écria Comhal! com-
» ment échappas-tu à l'Océan lorsqu'il roula ses
» flots sur ta tête? »

—« La vague, répondit Dargo, me jeta sur ces
» bords. Depuis ce temps, la lune a vu sept fois
» s'éteindre et sept fois se rallumer sa lumière;
» mais sept années ne sont pas plus longues sur
» la cime rembrunie de Morven. Toujours assis
» sur le rocher, en murmurant les chants de nos
» bardes, je prêtois l'oreille ou au bruit des vagues,
» ou au cri de l'oiseau qui planoit sur leurs dé-
» serts, en jetant des voix plaintives. Ce temps
» marcha peu, car lents sont les pas du soleil,
» et paresseuse la lumière de la lune sur cette
» rive solitaire. »

Dargo s'interrompit tout à coup. « Pourquoi,
» reprit-il en regardant Comhal, pourquoi tes
» larmes silencieuses, pourquoi ces regards at-
» tendris? Ah! ils ne sont pas pour le récit de
» mes peines, ils sont pour la mort d'Évella!

» oui, je le sais, Évella n'est plus; j'ai vu son
» ombre glisser dans la vapeur abaissée, lorsque
» l'astre des nuits brilloit à travers le voile d'une
» légère ondée sur la surface unie de la mer.
» J'ai vu mon amour, mais son visage étoit
» pâle; des gouttes humides tomboient de ses
» beaux cheveux, comme si elle eût sorti du
» sein de l'Océan; le cours de ses larmes étoit
» tracé sur ses joues. J'ai reconnu Évella, j'ai
» pressenti son malheur. En vain j'ai appelé mon
» amante; les ombres des vierges de Morven me
» l'ont ravie, elles chantoient autour d'elle : leurs
» voix ressembloient aux derniers soupirs du
» vent dans un soir d'automne, lorsque la nuit
» descend par degrés dans la vallée de Cona, et
» que de foibles murmures se font entendre parmi
» les roseaux qui bordent les ondes. Évella sui-
» vit les gracieux fantômes; mais elle me jeta
» un regard douloureux sur mon rocher. La
» suave musique cessa, la belle vision s'évanouit.
» Depuis ce temps, je n'ai cessé de pleurer au
» lever du soleil, de pleurer au coucher du
» soleil. Quand te reverrai-je, Évella? Dis-moi,
» Comhal, quelle fut la destinée de la fille de
» Morven? »

—« Évella apprit ton malheur, répondit Com-
» hal. Durant trois soleils, elle reposa sa tête
» inclinée sur son bras d'albâtre; au quatrième

» soleil elle descendit sur le rivage de la mer et » chercha le corps de Dargo. Les filles de Mor- » ven la virent du sommet de la colline; elles » essuyèrent leurs larmes avec les boucles de » leur chevelure. Elles s'avancèrent en silence » pour consoler Évella; mais elles la trouvèrent » affaissée comme un monceau de neige, et belle » encore comme un cygne du rivage. Les filles » de Morven pleurèrent, et les bardes firent en- » tendre des chants. Puisses-tu, ô Dargo! vivre » comme Évella dans la renommée! puisse ainsi » durer notre mémoire, quand nous nous en- » foncerons dans la tombe! »

Ainsi dit Comhal. Mais nous apercevons une grande lumière dans Inisfail; nous découvrons le signal qui annonce le danger du roi. Aussitôt nous nous précipitons dans nos vaisseaux; Dargo est avec nous, nous quittons l'île déserte; nous nous hâtons pour disperser les ennemis d'Inis-fail.

Les vents de Morven viennent à notre aide, ils remplissent le sein de nos voiles; les mari-niers se courbent et se redressent sur la rame qui brise, en écumant, la tête sombre et mobile des flots. Chaque héros a les yeux fixés sur le rivage: toutes les âmes sont déjà dans le champ du carnage; mais l'on est encore à quelque dis-tance d'Inisfail. Dargo seul ne ressent point la

joie du péril; ses yeux sont baissés, son front est appuyé sur son bras qui repose sur le bord d'un bouclier. Comhal observe la tristesse de ce chef; il fait un signe à Ullin, afin que le chant du barde réveille le cœur de Dargo. Ullin chante au bruit des vaisseaux qui sillonnent les vagues.

« Colda vivoit aux jours de Trenmor. Il pour- » suivoit les daims autour de la baie d'Étha: les » rochers couverts de forêts répondoient à ses » cris, et les fils légers de la montagne tom- » bèrent. Mélina l'aperçut d'un autre rivage: » elle veut traverser la baie sur un esquif bon- » dissant. Un tourbillon descend du ciel et ren- » verse la nef; Mélina s'attache à la carène. Je » meurs! s'écrie-t-elle : « Colda, mon guerrier, » viens à mon secours! »

—« La nuit déploya ses ombres, plus foible- » ment alors la voix murmura des plaintes; plus » foiblement encore elle fut répétée par les » échos du rivage; elle s'évanouit enfin dans les » ténèbres. Colda trouva Mélina à demi ense- » velie dans le sable; il éleva pour elle la pierre » du tombeau sous un chêne auprès d'un tor- » rent: le chasseur aime ce lieu solitaire, il s'y » repose à l'ombre quand le soleil brûle la plaine. » Colda fut long-temps triste; il s'égaroit seul à » travers les bois des coteaux d'Étha; chaque

» nuit les oiseaux des mers écoutoient ses sou-
» pirs; mais l'ennemi vint, et le bouclier de
» Trenmor retentit; Colda saisit sa lance et fut
» vainqueur. La joie reparut peu à peu sur son
» visage comme le soleil sur la bruyère quand
» la tempête est passée.

— « Le souvenir de ce chef, dit Dargo, revit
» dans ma mémoire, mais comme les foibles
» traces d'un songe depuis long-temps évanoui.
» Colda conduisit souvent les pas de mon en-
» fance au chêne d'Étha; les larmes tomboient
» de ses yeux, en s'avançant sur les grèves aban-
» données. Je lui demandois pourquoi il pleu-
» roit; il me répondoit : C'est ici que dort Mé-
» lina. O Colda! je me suis reposé sur sa tombe
» et sur la tienne! Puisse ma renommée me sur-
» vivre, de même que ta gloire est restée après
» toi, lorsque je serai errant dans les nuages
» avec la belle Évella! »

— « Oui, ton nom demeurera parmi les hom-
» mes, dit Comhal; mais nous touchons au rivage.
» Vois-tu ces boucliers roulant comme la lune
» à travers le brouillard? Leurs bosses reluisent
» aux rayons du matin. Les guerriers d'Inis-
» fail sont là; le roi regarde par la fenêtre
» de son palais; il aperçoit un nuage grisâtre.
» Des larmes tombent sur la pierre de la fenêtre.
» Nos voiles sont le nuage grisâtre; le roi les a

» reconnus; la joie éclate dans ses yeux; il s'é-
» crie : Voici Comhal! »

Les chefs de Lochlin ont aussi reconnu les guerriers de Morven, qui viennent au secours d'Inisfail. Leur armée se courbe et s'avance à la rencontre de ces guerriers. Armor la conduit: il s'élève au dessus des héros comme le cerf rougeâtre au-dessus des troupeaux de biches dans les bois de Morven. Comhal s'écrie : « Cei-
« gnez vos épées; rappelez les jours de votre
» gloire, et les anciennes batailles de Morven.
» Dargo, présente ton large bouclier; Carril,
» que ton glaive rapide jette encore des ondes
» de lumières; lève cette lance, ô Connal! qui
» si souvent joncha la terre de morts; et toi
» Ullin, que ta voix nous anime aux combats
» sanglants. »

Nous fondons sur l'ennemi: il étoit immobile comme le chêne de Malaor que ne peut ébranler la tempête. Inisfail nous vit et se précipita dans la vallée pour se joindre à nous. Lochlin plie sous les coups de l'orage; ses branches arrachées couvrent les champs. Armor combattit le chef d'Inisfail, mais la lance du roi cloua le bouclier d'Armor à sa poitrine. Lochlin, Morven et Inisfail pleurèrent la mort du jeune chef sitôt abattu. Son barde entonna le chant de la tombe :

« Ta taille, ô Armor! étoit celle du pin. L'aile » de l'aigle marin n'égaloit pas la rapidité de ta » course; ton bras descendoit sur les guerriers » comme le tourbillon de Loda, et mortelle étoit » ton épée comme les brouillards du Légo.

» Pourquoi, ô mon héros! es-tu tombé dans » ta jeunesse? comment apprendre à ton père » qu'il n'a plus de fils? comment dire à Cri- » moïna qu'elle n'a plus d'amant? Je vois ton » père courbé sous le poids des années: sa main » est incertaine sur le bâton qui l'appuie; sa » tête qu'ombragent encore quelques cheveux » gris, vacille comme la feuille du tremble. » Chaque nuage éloigné trompe ses débiles re- » gards, lorsqu'ils cherchent ton navire sur les » flots.

» Comme un rayon de soleil sur la fougère » desséchée, l'espérance brille sur le front du » vieillard. Quand le vénérable guerrier, s'adres- » sant aux enfants qui jouent autour de lui, » leur dit : « Ne vois-je pas le vaisseau de mon » fils ? » Les enfants regardent aussitôt la mer » bleuâtre, et ils répondent au vieillard : « Nous » n'apercevons qu'une vapeur passagère. »

— « Crimoïna, tu souris dans le songe du ma- » tin, tu crois recevoir ton amant dans toute sa » beauté; tes lèvres l'appellent par des mots à » demi formés; tes bras s'entr'ouvrent et s'a-

» vancent pour le presser contre ton sein: ah! » Crimoïna, ce n'est qu'un songe!

» Armor est tombé, il ne reverra plus sa terre » natale; il dort dans la poussière d'Inisfail.

» Crimoïna, tu sortiras de ton sommeil, mais » quand Armor se réveillera-t-il?

» Quand le son du cor fera-t-il tressaillir le » jeune chasseur? quand le choc des boucliers » l'appellera-t-il au combat? Enfants des forêts, » Armor est couché; n'attendez pas qu'il se » lève. Fils de la lance, la bataille rugira sans » Armor. »

» Ta taille étoit comme celle du chêne, ô chef » de Lochlin! l'aile de l'aigle marin étoit moins » rapide que ta course; ton bras descendoit sur » les guerriers comme le tourbillon de Loda, et » mortelle étoit ton épée comme les brouillards » du Légo. »

Ainsi chantoit le barde. La tombe d'Armor s'élève; les guerriers de Lochlin fuient; leurs vaisseaux, repassant les mers, pèsent sur l'abîme: par intervalles on entendoit la chanson des bardes étrangers; leurs accents étoient tristes.

CHANT II.

L'histoire des temps qui ne sont plus est pour le barde un trait de lumière ; c'est le rayon de soleil qui court légèrement sur les bruyères, mais rayon bientôt effacé, car les pas de l'ombre le poursuivent ; ils le joignent sur la montagne : le consolant rayon a disparu. Ainsi le souvenir de Dargo brille rapidement dans mon âme, de nouveau bientôt obscurcie.

Après la bataille où tomba le vaillant Armor, Morven passa la nuit dans les tours grisâtres d'Inisfail ; par intervalles une plainte lointaine frappoit nos oreilles. « Bardes, dit Comhal, » Ullin, et vous Salma, cherchez l'enfant des » hommes qui gémit. » Nous sortons, nous trouvons Crimoïna assise sur le tombeau d'Armor ; elle avoit suivi en secret son amant aux champs d'Inisfail. Après la bataille, elle se fit un lit de douleur de la dernière couche de son héros : nous l'enlevâmes de ce lieu funeste. Nos larmes descendoient en silence : l'infortune de cette femme étoit grande, et nous n'avions que des

soupirs. Nous transportâmes Crimoïna dans la salle des fêtes. La tristesse comme une obscure vapeur se répandit sur tous les visages. Ullin saisit sa harpe ; il en tira des sons mélodieux : ses doigts erroient sur l'instrument ; une douce et religieuse mélancolie sembloit s'échapper des cordes tremblantes. La musique attendrit les âmes : elle endort le chagrin dans les cœurs agités. Il chantoit :

« Quelle ombre se penche ainsi sur sa nue » vaporeuse ? La profonde blessure est encore » dans sa poitrine ; le chevreuil aérien est à ses » côtés. Qui peut-elle être cette ombre, si ce » n'est celle du beau Morglan ?

» Morglan vint avec l'ennemi de Morven. Son » amante l'accompagnoit, la fille de Sora, Mi- » nona à la main blanche, à la longue chevelure. » Morglan poursuivit les daims sur la colline ; » Minona demeure sous le chêne. L'épais brouil- » lard descend ; la nuit arrive avec tous ses » nuages ; le torrent rugit, les ombres crient le » long de ses rives profondes. Minona regarde » autour d'elle : elle croit entrevoir un che- » vreuil à travers le brouillard, et pose sur l'arc » sa main de neige. La corde est tendue, la » flèche vole. Ah ! que n'a-t-elle erré loin du » but ! La flèche s'est enfoncée dans le jeune » sein de Morglan.

» Nous élevâmes la tombe du héros sur la » colline ; nous plaçâmes la flèche et le bois » d'un chevreuil dans l'étroite demeure. Là fut » aussi couché le dogue de Morglan, pour » poursuivre devant l'ombre du chasseur les » cerfs dans les nuages. Minona vouloit dormir » auprès de son amant; nous la transportâmes » au palais de ses pères ; long-temps elle y » parut triste. Les rapides années emportent la » douleur : à présent Minona se réjouit avec les » filles de Sora, bien qu'elle soupire quelque- » fois encore. »

Ainsi chantoit le barde. L'aube peignit de sa lumière d'albâtre les rochers d'Inisfail : « Ullin, » dit Comhal, conduis sur ton vaisseau Crimoïna » à sa patrie; qu'au milieu de ses compagnes elle » puisse encore se lever comme la lune, lors- » qu'elle montre sa tête au dessus des nuages, » et qu'elle sourit aux vallées silencieuses. »

—« Béni soit, dit Crimoïna, le chef de Morven, » l'ami du foible dans les jours du danger. Mais » que feroit Crimoïna aux champs de ses pères, » où chaque rocher, chaque arbre, chaque ruis- » seau réveilleroit ses chagrins assoupis ? Les » jeunes filles me diroient : « Où est ton Ar- » mor ? » Vous pourrez le dire, ô jeunes filles ! » mais je ne vous entendrai pas. J'irai vivre dans » une terre éloignée ; j'achèverai mes jours avec

» les vierges de Morven : leur cœur, comme » celui de leur roi, s'ouvre aux pleurs des in- » fortunés. »

Nous emmenâmes Crimoïna avec nous dans notre patrie. Nous joignîmes sa main à celle de Dargo ; mais la fille étrangère ne sourioit plus : elle confioit souvent des soupirs au cours d'une onde ignorée. Crimoïna, tes heures furent rapides : les cordes de ta harpe sont humides quand le barde soupire ton histoire.

Un jour, comme nous poursuivions les daims sur les bruyères de Morven, les vaisseaux de Lochlin apparurent avec leurs voiles blanches et leurs mâts élevés. Nous crûmes qu'ils venoient réclamer Crimoïna. « Je ne combattrai pas pour » elle, dit Connas un de nos chefs, avant que » je ne sache si cette étrangère aime notre race. » Perçons le sanglier ; teignons avec son sang » la robe de Dargo ; nous porterons Dargo au » palais : Crimoïna déplorera-t-elle sa perte ? »

O malheur! nous écoutons l'avis de Connas! Nous terrassons le sanglier écumant; Connas le frappe de son épée. Nous enveloppons Dargo dans une robe ensanglantée ; nous le portons sur nos épaules à Crimoïna. Connas marchoit devant nous avec la dépouille du sanglier : « J'ai » tué le monstre, disoit-il, mais auparavant sa » dent mortelle a percé ton amant, ô Crimoïna ! »

Crimoïna écouta ces paroles de mort : silencieuse et pâle, elle reste immobile comme les colonnes de glace que l'hiver fixe au sommet du Mora. Elle demande sa harpe; elle la fait résonner à la louange du héros qu'elle croyoit expiré. Dargo vouloit se lever; nous l'en empêchâmes jusqu'à la fin de la chanson, car la voix de Crimoïna étoit douce comme la voix du cygne blessé, lorsque ses compagnons nagent tristement autour de lui.

« Penchez-vous, disoit Crimoïna, sur le bord » de vos nuages, ô vous ancêtres de Dargo! et » transportez votre fils au palais de votre re- » pos. Et vous filles des champs aériens de Tren- » mor, préparez la robe de vapeur transparente » et colorée. Dargo, pourquoi m'avois-tu fait » oublier Armor? Pourquoi t'aimois-je tant? Pour- » quoi étois-je tant aimée? Nous étions deux » fleurs qui croissoient ensemble dans les fentes » du rocher; nos têtes humides de rosée sou- » rioient aux rayons du soleil. Ces fleurs avoient » pris racine dans le roc aride. Les vierges de » Morven disoient : « Elles sont solitaires, mais » elles sont charmantes. » Le daim dans sa course » s'élançoit par-dessus ces fleurs, et le chevreuil » épargnoit leurs tiges délicates.

» Le soleil de Morven est couché pour moi. » Il brilla pour moi ce soleil dans la nuit de

» mes premiers malheurs, au défaut du soleil de » ma patrie; mais il vient de disparoître à son » tour; il me laisse dans une ombre éternelle.

» Dargo, pourquoi t'es-tu retiré si vite? Pour- » quoi ce cœur brûlant s'est-il glacé? Ta voix mé- » lodieuse est-elle muette? Ta main qui naguère » manioit la lance à la tête des guerriers, ne » peut plus rien tenir; tes pieds légers qui ce » matin encore devançoient ceux de tes compa- » gnons, sont à présent immobiles comme la » terre qu'ils effleuroient.

» Partout sur les mers, au sommet des col- » lines, dans les profondes vallées, j'ai suivi ta » course. En vain mon père espéra mon retour; » en vain ma mère pleura mon absence; leurs » yeux mesurèrent souvent l'étendue des flots; » souvent les rochers répétèrent leurs cris. Pa- » rents, amis, je fus sourde à votre voix! toutes » mes pensées étoient pour Dargo; je l'aimois de » toute la force de mes souvenirs pour Armor. » Dargo, l'autre nuit j'ai goûté le sommeil à tes » côtés sur la bruyère. N'est-il pas de place cette » nuit dans ta nouvelle couche? Ta Crimoïna » veut reposer auprès de toi, dormir pour tou- » jours à tes côtés. »

Le chant de Crimoïna alloit en s'affoiblissant à mesure qu'il approchoit de sa fin; par degrés s'éteignoit la voix de l'étrangère : l'instrument

échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin; Dargo se lève : il étoit trop tard! l'âme de Crimoïna avoit fui sur les sons de la harpe. Dargo creusa la tombe de son épouse auprès de celle d'Évella, et prépara pour lui-même la pierre du sommeil.

Dix étés ont brûlé la plaine, dix hivers ont dépouillé les bois; durant ces longues années, l'enfant du malheur, Dargo, a vécu dans la caverne; il n'aime que les accents de la tristesse. Souvent je chante au chef infortuné des airs mélancoliques dans le calme du midi, lorsque Crimoïna se penche sur le bord de sa nue pour écouter les soupirs du barde.

DUTHONA,

POËME.

DUTHONA,

POËME.

« POURQUOI, ô mers! élevez-vous votre voix parmi les rochers de Morven? Vent du midi, pourquoi épuises-tu » ta rage sur mes collines? Est-ce pour retenir » ma voile loin des rivages de l'ennemi, pour » arrêter le cours de ma gloire? Mais, ô mers! » vos flots mugissent en vain; vent du midi, tu » peux souffler, mais tu n'empêcheras point les » vaisseaux de Fingal de voler à la contrée loin- » taine de Dorla : ta fureur se calmera, et la » surface azurée de l'Océan deviendra tranquille » et brillante. Oui, le bruit de la tempête ces- » sera, mais la mémoire de Fingal ne périra » point. »

Ainsi parla le roi, et ses guerriers se rangèrent autour de lui. Le vent siffle dans les cheveux touffus de Dumolach; Leth se penche sur son bouclier d'airain, tout ridé de mille

cicatrices; Molo agite dans les airs sa lance étincelante; la joie de la bataille est dans les yeux de Gormalon.

Nous cinglons à travers l'écume houleuse de l'Océan : les baleines effrayées plongent au fond de l'abîme, les îles fuient; elles s'abaissent tour à tour derrière nous sous l'onde, et Duthona sort peu à peu devant nous du sein des flots. Les vagues roulantes et élevées nous en dérobent de temps en temps la vue. « C'est la terre » de Connar, dit Fingal; le pays de l'ami de » mon peuple. »

La nuit descend; le ciel est ténébreux; le pilote cherche en vain de ses regards l'étoile qui nous guide; il l'entrevoit quelquefois à travers le voile déchiré d'un nuage : mais l'ouverture se referme, et le flambeau de notre route se cache. « Les pas de la nuit sur l'abîme, dit Fingal, » sont menaçants; que notre vaisseau se repose » au rivage jusqu'au retour de la lumière. »

Nous entrons dans la baie de Duthona. Quelle Ombre terrible se tient sur le rocher, en s'appuyant sur un pin? Son bouclier est un nuage; derrière ce bouclier passe la lune errante. L'Ombre a pour lance une colonne de brouillard d'un bleu sombre, surmontée d'une étoile sanglante; un météore lui sert d'épée; les vents, dans leurs jeux, élèvent la chevelure du Fantôme comme

une fumée; deux flammes qui sortent de deux cavernes creusées dans les nuages sont les yeux menaçants de cet enfant de la nuit. Souvent Fingal a vu se manifester ainsi le signe de la bataille; mais qui pourroit y croire dans la patrie de Connar, ami du peuple de Fingal?

Le roi monte sur le rocher; le glaive de Luno jette dans sa main des ondes de lumière; Carrill marche derrière le roi. Le Fantôme aperçoit Fingal, et sur l'aile d'un tourbillon s'envole; le héros le poursuit du geste et de la voix. Cette voix est entendue sur les collines de Duthona, qui s'agitent avec tous leurs rochers et tous leurs arbres; le peuple tressaille, se réveille en rêvant le péril, et les feux d'alarme sont allumés de toute part.

« Levez-vous, dit le roi revenant parmi ses » guerriers, levez-vous : que chacun endosse son » armure et place devant lui son bouclier. Il » nous faut combattre. Nos amis nous vont at- » taquer au milieu de la nuit; Fingal ne leur » dira pas son nom, car nos ennemis s'écrieroient » ensuite : « Les guerriers de Morven furent » effrayés! ils dirent leur nom pour éviter le » combat! « Que chacun endosse son armure et » place devant lui son bouclier; mais que nos » lances errent loin du but, que nos flèches » soient emportées par les vents. A la lumière

» du matin, nos amis nous reconnoîtront, et la » joie sera grande dans Duthona. »

Nous rencontrâmes la colonne mouvante et sombre des guerriers de Duthona. Comme la grêle échappée des flancs de l'orage, leurs flèches tombent sur nos boucliers; ils nous environnent comme un rocher entouré par les flots. Fingal vit que son peuple alloit périr ou qu'il seroit forcé de combattre : il descendit de la colline ainsi qu'une ombre qui se plaît à rouler avec les tempêtes. La lune, dans ce moment, leva sa tête au-dessus de la montagne, et réfléchit sa lumière sur l'épée de Luno; l'épée étincelle dans la main du roi, comme un pilier de glace pendant l'hiver, à la chute devenue muette du Lora. Duthona vit la flamme et n'en put supporter la splendeur; ses guerriers se retirèrent comme les ténèbres devant le jour; ils s'enfoncèrent dans un bois.

Avançant à leur suite, nous nous arrêtâmes au bord d'un profond ruisseau qui couloit devant nous à travers la bruyère. Son lit se creusoit entre deux rivages semés de fougères et ombragés de quelques bouleaux vieillis. Là, nous nous entretînmes du récit des combats et des actions des premiers héros. Carrill redit les faits du temps passé, Ossian célébra la gloire de Connar : sa harpe ne put oublier la tendre beauté de Minla.

Les chants cessèrent, une brise murmura le long du ruisseau, elle nous apporta les soupirs de l'infortune; ils étoient doux comme la voix des ombres au milieu d'un bois solitaire, quand elles passent sur la tombe des morts.

« Allez, Ossian, dit le roi; quelque guerrier » languit sur son bouclier; qu'il soit apporté à » Fingal : s'il est blessé, qu'on applique les » herbes de la montagne sur sa plaie. Aucun » nuage ne doit obscurcir notre joie dans la » terre de Duthona. »

Je marchai guidé par la chanson du malheur.

« Triste et abandonnée est ma demeure, disoit » la chanson; aucune voix ne s'y fait entendre, » si ce n'est celle de la chouette. Nul barde ne » charme la longueur de mes nuits; les ténèbres » et la lumière sont égales pour moi. Le soleil » ne luit point dans ma caverne; je ne vois » point flotter la chevelure dorée du matin, ni » couler les flots de pourpre que verse l'astre » du jour à son couchant. Mes yeux ne suivent » point la lune à travers les pâles nuages; je » ne vois point ses rayons trembler à travers » les arbres dans les ondes du ruisseau; ils ne » visitent point la caverne de Connar.

» Ah ! que ne suis-je tombé dans la tempête » de Dorla ! ma renommée ne se seroit pas éva- » nouie comme le silencieux rayon de l'automne

» qui court sur les champs jaunis, entre les » ombres et les brouillards. Les enfants sous le » chêne ont senti un moment la chaleur du rayon » et l'ont bénie; mais il passe : les enfants pour- » suivent leurs jeux, et le rayon est oublié.

» Oubliez-moi aussi, enfants de mon peuple, » si vous n'êtes pas tombés comme moi, si Dorla » qui a envahi Duthona n'a point soufflé sur » vous dans votre jeunesse, comme l'haleine » d'une gelée tardive sur les bourgeons du prin- » temps. Que n'ai-je autrefois trouvé la mort à » vos yeux, quand je marchai avec Fingal au » devant des forces de Swaran ! Le roi eût élevé » ma tombe, Ossian eût chanté ma gloire, les » bardes des futures années, en s'asseyant au- » tour du foyer, eussent dit à l'ouverture de la » fête : « Écoutez la chanson de Connar. »

» A présent, enchaîné dans cette caverne, » je mourrai tout entier : ma tombe ne sera » point connue; le voyageur écartera sous ses » pas, avec la pointe de sa lance, une herbe » longue et flétrie; il découvrira une pierre pou- » dreuse: « Qui dort dans cette étroite demeure? » demandera-t-il à l'enfant de la vallée; » et » l'enfant de la vallée lui répondra : « Son nom » n'est point dans la chanson. »

—« Ton nom sera dans la chanson, m'écriai-je, » tu ne seras point oublié par Ossian. Sors de la

» caverne où t'a caché la destinée, et viens lever » encore la lance dans la bataille. Viens, Fingal » sera auprès de toi, il te vengera. Viens, les » oppresseurs de Duthona sècheront à ton as- » pect comme la fougère atteinte par la bise : » ton nom refleurira comme le chêne qui om- » brage les salles de tes fêtes, quand, après les » rigueurs de l'hiver, il se rajeunit au prin- » temps. »

Connar prit la voix d'Ossian pour celle d'une ombre : « Ta voix m'est agréable, enfant de la » nuit, dit-il, car les fantômes n'effraient point » mon ame; ta voix est douce à Connar aban- » donné. Converse avec moi dans la caverne; » notre entretien sera de la tombe et de la de- » meure aérienne des héros. Nous ne parlerons » point de Duthona; nous serons silencieux sur » ma gloire, elle s'est évanouie. Mes amis aussi » sont loin : ils dorment sur leurs boucliers; » mon souvenir ne trouble point leur repos. » Ah ! qu'ils continuent de sommeiller en paix !

» Ombre amie, ma demeure sera bientôt avec » la tienne. Nous visiterons ensemble les en- » fants du malheur dans leur caverne; nous leur » ferons oublier leurs chagrins dans les illusions » des songes; nous les conduirons en pensée dans » les champs de leur renommée : ils croiront » briller dans les combats; leur tunique d'es-

» clave s'alongera en robe ondoyante; leurs pri-
» sons souterraines deviendront les nobles salles
» de Fingal; le murmure du vent sera pour eux
» et pour nous la mélodie des harpes; le fris-
» sonnement des gazons deviendra le soupir des
» vierges. Ombre amie, en attendant que je
» m'unisse à toi dans les nuages, descends sou-
» vent à la caverne de Connar! Fantôme de la
» nuit, ta voix est charmante à mon cœur! »

Je me plonge dans la caverne de Connar; je coupe les liens dont les guerriers de Dorla avoient entouré les mains du chef; je conduis le roi délivré à Fingal; leurs visages brillèrent de joie au milieu de leurs cheveux gris, car Fingal et Connar se souviennent de leurs jeunes années, de ces premiers jours de la vie où ils tendoient ensemble leurs arcs au bord du torrent. « Connar,
» dit Fingal, qui a pu confiner l'ami de Morven
» dans la caverne? Puissant devoit être son bras;
» inévitable son épée! »

—« Dorla, répondit Connar, apprit que la force
» de mon bras s'étoit évanouie dans la vieillesse.
» Il attaqua mes salles pendant la nuit, lorsque
» j'étois seul avec ma fille Niala, et que mes guer-
» riers étoient absents. Je combattis : le nombre
» prévalut. Dorla est resté dans Duthona, et
» mes peuples sont dispersés dans leurs vallons
» ignorés. »

Fingal entendit les paroles de Connar; il fronce le sourcil; les rides de son front sont comme les nuages qui couvent la tempête. Il agite dans sa main sa lance mortelle et regarde l'épée de Luno.

« Il n'est pas temps de reposer, s'écrie-t-il,
» quand celui qui dépouilla mon ami est si près.
» Les guerriers de Dorla sont nombreux; ils
» nous ont attaqué cette nuit, et nous avons cru,
» en les respectant, que c'étoient les bataillons
» de Connar. Ossian et Gormalon, avancez le
» long du rivage. Dumolach et Leth, volez aux
» salles de Connar, et si vous y trouvez Niala,
» étendez devant elle vos boucliers protecteurs.
» Molo, observe l'ennemi, afin qu'il ne puisse
» livrer ses voiles au vent sans combattre. Et
» toi, Carrill, où es-tu? Barde aux douces chan-
» sons, reste auprès du chef de Duthona avec
» ta harpe: sa mélodie est un rayon de lumière
» qui se glisse au milieu de l'orage. »

— Carrill vint avec sa harpe : les sons de cette harpe étoient légers comme le mouvement des ombres glissant dans un air pur sur les rivages de Lora. Coulez en silence, ruisseaux de la nuit, que nous entendions la chanson du barde.

« Au bord des torrents de Lara se penche
» un chêne qui laisse tomber de ses feuilles, sur
» le courant d'eau, les pleurs de la rosée. Là, on

» voit errer deux ombres lorsque le soleil illu-
» mine la plaine et que le silence est dans Mor-
» ven : l'une est ton ombre, vénérable Uval;
» l'autre est celle de ta fille, la belle chasseresse.
» Les jeunes guerriers de Lara poursuivoient les
» chevreuils; ils célébroient la fête dans la ca-
» bane lointaine au désert. Colgar les décou-
» vrit, et parut subitement à Lara comme le
» torrent qui fond du haut d'une montagne,
» quand l'ondée est encore sur les hauts som-
» mets, et n'a point descendu dans la vallée.
« — Fille d'Uval, dit Colgar, il te faut me suivre;
» j'enchaînerai ici ton père, car il frapperoit sur
» le bouclier, et les jeunes guerriers pourroient
» entendre le son dans la solitude. »

— « Colgar, je ne t'aime pas, dit la fille d'Uval;
» laisse-moi avec mon père : ses yeux sont tristes,
» ses cheveux blanchis. »

« Colgar est sourd à la prière; la fille d'Uval
» est obligée de le suivre, mais ses pas sont tar-
» difs. Un chevreuil bondit auprès de Colgar;
» ses flancs bruns se montrent à travers les vertes
» bruyères. — « Colgar, dit la fille d'Uval, prête-
» moi ton arc, j'ai appris à percer le chevreuil. »
» Colgar crut la beauté déjà consolée, et, plein
» d'amour, il donne son arc. La fille d'Uval tend
» la corde, la flèche part, Colgar tombe. La
» fille d'Uval retourne à Lara : l'âme de son père

» fut réjouie. Le soir de la vie d'Uval se pro-
» longea; il fut comme le coucher du soleil
» sur la montagne des sources limpides; les
» derniers jours d'Uval tombèrent comme les
» feuilles d'automne dans la vallée silencieuse.
» Les années de la fille d'Uval furent nombreuses;
» quand elle s'éteignit, elle dormit en paix avec
» son père. »

Ainsi chantoit Carrill, et moi Ossian je m'avançois avec Gormalon sur le rivage, selon les ordres de Fingal. Aux pieds d'un rocher nous trouvons un jeune homme : son bras, sortant d'une brillante armure, reposoit sur une harpe brisée; le bois d'une lance étoit à ses côtés. A travers les herbes chevelues du rocher, la lune éclairoit la tête du jeune homme : cette tête étoit penchée; elle s'agitoit lentement dans la douleur, comme la cime d'un pin qui se balance aux soupirs du vent.

« Quel est celui, dit Gormalon, qui demeure
» ici solitaire? Es-tu un des compagnons de
» Dorla, ou l'un des guerriers de Connar? »

— « Je suis, répondit le jeune homme, trem-
» blant comme l'herbe dans le courant d'un
» ruisseau; je suis un des bardes qui chantoient
» dans les salles de Connar. Dorla écouta mes
» chansons, et épargna ma vie après avoir livré
» la bataille sur les champs de Duthona. »

— « Souviens-toi de Dorla si tu le veux, ré-
» pliqua Gormalon; mais que peux-tu dire à sa
» louange? Il attaqua Connar lorsque les amis
» du roi étoient absents; son bras est foible
» dans le danger, fort quand personne ne le re-
» pousse. Dorla est un nuage qui se montre seu-
» lement dans le calme, un brouillard qui ne
» se lève jamais du marais que quand les vents
» de la vallée se sont retirés. Mais la tempête
» de Fingal joindra ce nuage et le déchirera
» dans les airs. »

— « Je me souviens de Fingal, dit le jeune
» homme, je le vis jadis dans les salles de Du-
» thona; je me souviens de la voix d'Ossian et
» des fiers héros de Morven; mais Morven est
» loin de Duthona. »

Les soupirs étouffèrent la voix du jeune homme; ses sanglots éclatèrent comme la glace qui se fend sur le lac du Lego, ou comme les vents de la montagne dans la grotte d'Arven.

« Foible est ton ame, dit Gormalon indigné :
» non, tu n'es pas l'enfant des salles de Connar;
» tu n'es pas des bardes de la race du roi. Ceux-
» ci chantoient les actions de la bataille, la joie
» du danger enfloit leurs ames, de même que
» s'enflent les voiles blanches de Fingal dans les
» tourbillons de la mer de Morven. Tu es des
» amis de Dorla, va donc le rejoindre, enfant

» du foible, et dis-lui que Morven le poursuit :
» jamais il ne reverra les collines de sa patrie. »

— « Gormalon, dis-je alors, n'outrage pas la
» jeunesse : l'âme du brave peut quelquefois
» faillir, mais elle se relève. Le soleil sourit du
» haut de sa carrière lorsque la tempête est
» passée; le pin cesse alors de secouer dans les
» airs sa pyramide de verdure, la mer calme sa
» surface azurée, et les vallées se réjouissent aux
» rayons de l'astre éclatant. »

Je pris le jeune homme par la main, et le conduisis vers Carrill, roi des chansons. La lumière commençoit alors à briller sur l'armée de Dorla; ses guerriers pâles et muets regardoient la lance de Morven et l'épée de Connar; ils demeuroient immobiles : lorsque le chasseur est surpris par la nuit sur la colline de Cromla, la terreur des fantômes l'environne; une sueur froide perce son front, ses pas tremblants se refusent à sa fuite, ses genoux fléchissent au milieu de sa course.

Dorla vit les yeux égarés de son peuple; une grosse larme roule dans les siens. « Pourquoi,
» dit-il à ses guerriers, demeurez-vous dans ce
» silence, comme les arbres qui s'élèvent autour
» de nous? Votre nombre ne surpasse-t-il pas
» celui des fils de Morven? Ils peuvent avoir leur
» renommée; mais n'avons-nous pas aussi com-
» battu avec les héros? Si vous songez à la fuite,

» où est le chemin de nos vaisseaux, si ce n'est » à travers l'ennemi? Fondons sur eux dans notre » colère; que nos bras soient courageux, et la » joie de nos amis sera grande quand nous re- » tournerons chez nos pères. »

Connar, au milieu des héros de Morven, frappa sur le bouclier de Duthona. Ses guerriers dispersés entendirent le signal du roi; ils levèrent la tête dans leurs vallons ignorés, comme les ruisseaux de Selma : dans les jours de sécheresse, ces ruisseaux se cachent sous les cailloux de leur lit; mais quand les tièdes ondées descendent, ils sortent tout à coup de leur retraite, rugissent, inondent et surmontent de leurs eaux les collines.

On combat : Dorla est abattu par la lance de Connar. Fingal le vit tomber; il s'avance alors dans sa clémence, et parle aux guerriers de Dorla qui n'est plus.

« Fingal, leur dit-il, ne se plaît point dans la » chute de ses ennemis, quoiqu'ils l'aient forcé » de tirer l'épée. Ne venez jamais à Morven; ne » vous présentez plus aux rivages de Duthona. » Rapide est le jour du peuple qui ose lever la » lance contre Fingal; une colonne de fumée » chassée par la tempête est la vie de ceux qui » combattent contre les héros de Morven. Retirez- » vous : emportez le corps de Dorla.

« Pourquoi es-tu si matinale, épouse de Dorla? » continua Fingal. Que fais-tu, immobile sur le » rocher? Tes cheveux sont trempés de la rosée » du matin; tes regards sont errants sur les vagues » lointaines : ce que tu vois n'est pas l'écume du » vaisseau de Dorla, c'est la mer qui se brise au- » tour du flanc des baleines. Les deux enfants » de l'épouse de Dorla sont assis sur les genoux » de leur mère; ils voient une larme descendre » le long de la joue de la femme; ils lèvent » leur petite main pour saisir la perle brillante : » Mère, diront-ils, pourquoi pleures-tu? Où » notre père a-t-il dormi cette nuit? »

« Ainsi peut-être, ô Ossian! ton Everalline » est maintenant inquiète pour toi. Elle conduit » peut-être ton Oscar au sommet de Morven, » afin de découvrir la pleine mer. Ossian, sou- » viens-toi d'Oscar et d'Éveralline; ô mon fils! » épargne le guerrier qui, comme Dorla, peut » laisser derrière lui une épouse dans les larmes. » Hélas! Dorla, pourquoi es-tu déjà tombé? »

Ainsi me parloit Fingal, aux jours du passé, dans la terre de Duthona; ainsi, pour m'enseigner la pitié, il mettoit devant mes yeux l'image d'Éveralline mon épouse, d'Oscar mon jeune fils. Éveralline! Oscar! rayons de joie maintenant éteints! comment m'avez-vous précédé dans l'étroite demeure? Comment Ossian peut-il

faire retentir la harpe et chanter encore les guerriers, lorsque votre souvenir, comme l'étoile qui tombe du ciel, traverse tout à coup son ame? Oh! que ne suis-je le compagnon de votre course azurée, brillants voyageurs des nuages! Quand nos ombres se rejoindront-elles dans les airs? Quand glisseront-elles avec les brises sur la cime ondoyante des pins? Quand élèverons-nous nos têtes ornées d'une chevelure brillante, comme les astres de la nuit dans le désert? Puisse ce moment bientôt arriver! Ce qu'est le lit de bruyère au chasseur fatigué, sera la tombe au barde appesanti par les ans : je dormirai! la pierre de ma dernière couche gardera ma mémoire.

Mais, ô pierre du tombeau! la saison de ta vieillesse arrivera aussi; tu t'enfonceras toi-même dans le lieu où les guerriers reposent pour jamais. L'étranger demandera où étoit ta place; les fils du foible ne la connoîtront point.

Peut-être la Chanson aura gardé le souvenir de cette pierre. La Chanson se perdra à son tour dans la nuit des temps; le brouillard des années enveloppera sa lumière. Notre mémoire passera comme l'histoire de Duthona, qui déjà s'éclipse dans l'ame d'Ossian.

Le peuple de Dorla fend la mer en silence; les sons d'aucune chanson ne roulent devant lui

sur les flots; les bardes penchent la tête sur leur harpe, et leurs cheveux argentés errent avec leurs larmes le long des cordes humides. Les marins sont enfoncés dans leurs sombres pensées; le rameur distrait suspend soudain la rame qu'il alloit plonger dans les flots.

Nous montâmes au palais de Connar, mais le chef est triste malgré sa victoire; son sein oppressé soulève son armure comme la vague qui renferme la tempête; son œil éteint ne lance plus son regard brillant à travers la salle des fêtes. Personne n'ose demander au héros pourquoi il est triste, car absente est l'étoile de la nuit, la fille de Connar, la charmante Niala. Fingal voyoit la douleur du chef et cachoit la sienne sous le panache de son casque. « Carrill, » dit-il à voix basse, qu'as-tu fait de tes chants? » viens avec ta harpe soulager l'ame du roi. »

Carrill s'avance au milieu des salles de la fête, appuyé d'une main sur son bâton blanc, de l'autre portant sa harpe; derrière lui marche le jeune barde de Duthona qu'Ossian et Gormalon avoient trouvé sur le rivage pendant la nuit. Tout à coup son armure tombe à terre; il lève une main pour cacher son trouble. Quelle est cette main si blanche? Ce visage sourit si gracieusement à travers les boucles de ses beaux cheveux! « Niala! s'écrie Connar, est-ce toi? »

Elle jette ses bras charmants autour de son père; la joie revient au banquet des guerriers. Connar donna la beauté à Gormalon, et nous déployâmes nos voiles et nos chants pour Morven. Ossian est seul aujourd'hui dans les ruines des tours de Fingal, et l'épouse de mon Oscar, Malvina, la douce Malvina, ne sourira plus à son père.

Vallée de Cona, les sons de la harpe ne se font plus entendre le long de tes ruisseaux, dont la voix s'élève à peine sur les collines silencieuses. La biche dort sans frayeur dans la hutte abandonnée du chasseur; le faon bondit sur la tombe guerrière dont il creuse la mousse avec ses pieds. Je suis resté seul de ma race : je n'ai plus qu'un jour à passer dans un monde qui ne me connoît plus.



GAUL,

POËME.

GAUL,

POËME.

Le silence de la nuit est auguste. Le chasseur repose sur la bruyère : à ses côtés sommeille son chien fidèle, la tête alongée sur ses pieds légers; dans ses rêves, il poursuit les chevreuils; dans la joie confuse de ses songes, il aboie et s'éveille à moitié.

Dors en paix, fils bondissant de la montagne, Ossian ne troublera point ton repos : il aime à errer seul; l'obscurité de la nuit convient à la tristesse de son ame; l'aurore ne peut apporter la lumière à ses yeux depuis long-temps fermés. Retire tes rayons, ô soleil! comme le roi de Morven a retiré les siens; éteins ces millions de lampes que tu allumes dans les salles azurées de ton palais, lorsque tu reposes derrière les portes de l'occident. Ces lampes se consumeront d'elles-mêmes : elles te laisseront seul, ô soleil! de même que les amis d'Ossian l'ont

abandonné. Roi des cieux, pourquoi cette illumination magnifique sur les collines de Fingal, lorsque les héros ont disparu, et qu'il n'est plus d'yeux pour contempler ces flambeaux éblouissants?

Morven, le jour de ta gloire a passé; comme la lueur du chêne embrasé de tes fêtes, l'éclat de tes guerriers s'est évanoui : les palais ont croulé; Témora a perdu ses hauts murs; Tura n'est plus qu'un monceau de ruines, et Selma est muette. La coupe bruyante des festins est brisée. Le chant des bardes a cessé; le son des harpes ne se fait plus entendre. Un tertre couvert de ronces, quelques pierres cachées sous la mousse, c'est tout ce qui rappelle la demeure de Fingal. Le marin du milieu des flots n'aperçoit plus les tours qui sembloient marquer les bornes de l'Océan, et le voyageur qui vient du désert ne les aperçoit plus.

Je cherche les murailles de Selma; mes pas heurtent leurs débris : l'herbe croît entre les pierres, et la brise frémit dans la tête du chardon. La chouette voltige autour de mes cheveux blancs; je sens le vent de ses ailes : elle éveille par ses cris la biche sur son lit de fougères; mais la biche est sans frayeur; elle a reconnu le vieil Ossian.

Biche des ruines de Selma, ta mort n'est

point dans la pensée du barde : tu te lèves de la même couche où dormirent Fingal et Oscar! Non! ta mort n'est point le désir du barde. J'étends seulement la main dans l'obscurité vers le lieu où étoit suspendu au dôme du palais le bouclier de mon père, vers ces voûtes que remplace aujourd'hui la voûte du ciel. La lance qui sert d'appui à mes pas rencontre à terre ce bouclier; il retentit : ce bruit de l'airain plaît encore à mon oreille; il réveille en moi la mémoire des anciens jours, ainsi que le souffle du soir ranime dans la ramée des bergers la flamme expirante. Je sens revivre mon génie; mon sein se soulève comme la vague battue de la tempête, mais le poids des ans le fait retomber.

Retirez-vous, pensées guerrières! souvenirs des temps évanouis, retirez-vous! Pourquoi nourrirois-je encore l'amour des combats, quand ma main a oublié l'épée? La lance de Témora n'est plus qu'un bâton dans la main du vieillard.

Je frappe un autre bouclier dans la poussière. Touchons-le de mes doigts tremblants. Il ressemble au croissant de la lune : c'étoit ton bouclier, ô Gaul! le bouclier du compagnon de mon Oscar! Fils de Morni, tu as déjà reçu toute ta gloire, mais je te veux chanter encore : je veux pour la dernière fois confier le nom de Gaul à

la harpe de Selma. Malvina, où es-tu ? Oh, qu'avec joie tu m'entendrois parler de l'ami de ton Oscar!

« La nuit étoit sombre et orageuse, les ombres crioient sur la bruyère, les torrents se précipitoient du rocher; les tonnerres à travers les nuages rouloient comme des monts qui s'écroulent, et l'éclair traversoit rapidement les airs. Cette nuit même nos héros s'assemblèrent dans les salles de Selma, dans ces salles maintenant abattues : le chêne flamboyoit au milieu; à sa lueur on voyoit briller le visage riant des guerriers à demi cachés dans leur noire chevelure. La coquille des fêtes circuloit à la ronde; les bardes chantoient, et la main des vierges glissoit sur les cordes de la harpe.

» La nuit s'envola sur les ailes de la joie : nous croyions les étoiles à peine au milieu de leur course, et déjà le rayon du matin entr'ouvroit l'orient nébuleux. Fingal frappa sur son bouclier : ah! qu'il rendoit alors un son différent de celui qu'il a parmi ces débris! Les guerriers l'entendirent; ils descendirent du bord de tous leurs ruisseaux. Gaul reconnut aussi la voix de la guerre; mais le Strumon rouloit ses flots entre lui et nous; et qui pouvoit traverser ses ondes terribles?

» Nos vaisseaux abordent à Ifrona; nous combattons; nous arrachons des mains de l'ennemi les dépouilles de notre patrie. Pourquoi ne restois-tu pas au bord de ton torrent, toi qui levois le bouclier d'azur? Pourquoi, fils de Morni, ton ame respiroit-elle les combats? Sur quelque champ que ce fût, Gaul vouloit moissonner. Il prépare son vaisseau dompteur des vagues, et déploie ses voiles au premier souffle du matin, pour suivre à Ifrona les pas du roi.

» Quelle est celle que j'aperçois au bord de la mer, sur le rocher battu des flots? Elle est triste comme le pâle brouillard de l'aube; ses cheveux noirs flottent en désordre; des larmes roulent dans ses yeux fixés sur le vaisseau fugitif de Gaul. De ses bras aussi blancs que l'écume de l'onde, elle presse sur son sein un jeune enfant qui lui sourit; elle murmure à l'oreille du nouveau-né un chant de son âge, mais un soupir entrecoupe la voix maternelle, et la femme ne sait plus quelle étoit la chanson.

» Tes pensées, Evircoma, n'étoient point pour des airs folâtres : elles voloient sur les flots avec ton amour. On n'aperçoit plus qu'à peine le vaisseau diminué : des nues abaissées étendent maintenant entre lui et le rivage leurs fumées onduleuses; elles le cachent comme un écueil lointain sous une vapeur passagère. « Que ta course » soit heureuse, dompteur des vagues écu-

» mantes! Quand te reverrai-je, ô mon amant?»

» Évircoma retourne aux salles de Strumon, mais ses pas sont tardifs, son visage est triste : on diroit d'une ombre solitaire qui traverse la brume du lac. Souvent elle se retourne pour regarder le vaste Océan. « Que ta course soit heu- » reuse, dompteur des vagues écumantes! Quand » te reverrai-je, ô mon amant? »

» La nuit surprit le fils de Morni au milieu de la mer; la lune n'étoit point au ciel; pas une étoile ne brilloit dans la profondeur des nuages. La barque du chef glissoit sur les flots en silence, et nous passons sans la voir, en retournant à Morven.

» Gaul aborde au rivage d'Ifrona. Ses pas étoient sans inquiétude : il erre çà et là; il écoute; il n'entend point rugir la bataille; il frappe avec sa lance sur son bouclier, afin que ses amis se réjouissent de son arrivée : il s'étonne du silence. « Fingal dort-il? s'écrie Gaul en élevant la voix; » le combat n'est-il pas commencé? Héros de » Morven, êtes-vous ici? »

Que n'y étions-nous! fils de Morni, cette lance t'auroit défendu, ou Ossian seroit tombé avec toi. Lance, aujourd'hui sans force dans ma main, innocent appui de ma vieillesse, jadis ferme soutien de ceux qui versoient des larmes, tu étois la lance de Témora, tu étois le météore

briseur du chêne orgueilleux. Ossian n'étoit pas comme aujourd'hui un roseau desséché qui tremble dans un étang solitaire; je m'élevois comme le pin, avec tous mes rameaux verdoyants autour de moi. Que n'étois-je auprès du chef de Strumon, quand l'orage d'Ifrona descendit!

Ombres de Morven, dormiez-vous dans vos grottes aériennes, ou vous amusiez-vous à faire voler les feuilles flétries, quand vous nous laissâtes ignorer le danger de Gaul? Mais non; ombres amies de nos pères, vous prîtes soin de nous avertir; deux fois vous repoussâtes nos vaisseaux au rivage d'Ifrona, nous ne comprîmes pas ce présage; nous crûmes que des esprits jaloux s'opposoient à notre retour. Fingal tira son épée, et sépara les pans de leur robe de vapeur; à l'instant les ombres passèrent sur nos têtes. « Allez, impuissants » fantômes, leur dit le chef; allez chasser le » duvet du chardon dans une terre lointaine, » vous jouerez avec les fils du foible. »

Les ombres amies méconnues s'envolèrent avec le vent: leur voix ressemblait aux soupirs de la montagne quand l'oiseau de mer prédit la tempête. Quelques uns de nos guerriers crurent entendre le nom de Gaul à demi formé dans le

murmure des ombres . . . . . .
. . . . . .

(*Le traducteur, ou plutôt l'auteur anglois, suppose qu'il y a ici une lacune dans le texte.*)

« Je suis seul au milieu de mille guerriers; » n'est-il point quelque épée pour briller avec la » mienne? Le vent souffle vers Morven en bri- » sant le sommet des vagues. Gaul remontera- » t-il sur son vaisseau? ses amis ne sont point au- » près de lui. Mais que diroit Fingal, mais que » diroient les bardes, si un nuage enveloppoit » la réputation du fils de Morni? Mon père, ne » rougirois-tu pas, si je me retirois sans com- » battre? En présence des héros de notre âge tu » cacherois ton visage avec tes cheveux blancs, » et tu abandonnerois tes soupirs au vent soli- » taire de la vallée; les ombres des foibles te ver- » roient et diroient : «Voilà le père de celui qui » a fui dans Ifrona. »

« Non, ton fils ne fuira point, ô Morni! son » ame est un rayon de feu qui dévore. O mon » Évircoma! ô mon Ogal!... Éloignons ces sou- » venirs : le calme rayon du jour ne se mêle » point à la tempête; il attend que les cieux » soient rasserénés. Gaul ne doit respirer que » la bataille. Ossian, que n'es-tu avec moi comme

» dans le combat de Lathmor! Je suis le torrent » qui précipite ses ondes dans les mille vagues » de l'Océan, et qui, vainqueur, s'ouvre un pas- » sage à travers l'abîme. »

Gaul frappe sur son bouclier alors non rongé par la rouille des âges. Ifrona tremble; ses nombreux guerriers entourent le héros de Strumon : la lance de Morni est dans la main de Gaul, elle fait reculer les rangs ennemis.

Tu as vu, Malvina, la mer troublée par les bonds d'une immense baleine, qui, blessée et furieuse, se débat à la surface écumante des flots; tu as vu une troupe de mouettes affamées nager autour de la terrible fille de l'Océan dont elles n'osent encore approcher, bien qu'elle soit expirante; ainsi s'agitent et se serrent les guerriers épouvantés d'Ifrona, hors de la portée du bras du héros.

Mais la force du chef de Strumon commence à s'épuiser; il s'appuie contre un arbre; des ruisseaux de sang errent sur son bouclier; cent flèches ont déchiré sa poitrine; sa main tient sa redoutable épée, et les ennemis frémissent.

Enfans d'Ifrona, quelle roche essayez-vous de soulever? est-ce pour marquer aux siècles à venir votre renommée ou votre honte? La gloire des braves n'est pas à vous; vous êtes barbares et vos cœurs sont inflexibles comme

le fer. A peine sept guerriers peuvent détacher la roche du haut de la colline; elle roule avec fracas, et vient heurter les pieds affoiblis de Gaul : il tombe sur ses genoux; mais au-dessus de son bouclier roulent encore ses yeux terribles. Les ennemis n'ont pas l'audace de se jeter sur lui; ils le laissent languir dans la mort, comme un aigle resté seul sur un rocher quand la foudre a brisé ses ailes. Que ne savions-nous dans Selma ta destinée! que nous auroient fait alors les chansons des vierges et le son de la harpe des bardes! La lance de Fingal n'eût pas reposé si tranquillement contre les murs du palais; nous n'eussions pas été surpris dans cette nuit funeste de voir le roi se lever à moitié du banquet, en disant : « J'ai cru que la lance » d'une ombre avait touché mon bouclier; ce » n'est qu'une brise passagère. » O Morni! que ne vins-tu réveiller Ossian, que ne vins-tu lui dire : « Hâte-toi de traverser la mer. » Malheureux père, tu avois volé dans Ifrona pour pleurer sur ton fils.

Le matin sourit dans la vallée de Strumon; Évircoma sort du trouble d'un songe; elle entend le bruit de la chasse sur les coteaux de Morven. Surprise de ne point distinguer la voix de Gaul au milieu des cris des guerriers, elle prête, le cœur palpitant, une oreille encore plus

attentive; mais les rochers ne renvoient point le son d'une voix connue; les échos de Strumon ne répètent que les plaintes d'Évircoma.

Le soir attrista la vallée de Strumon : aucun vaisseau ne parut sur la mer. L'ame d'Évircoma étoit abattue : « Qui retient mon héros dans » l'île d'Ifrona? Quoi, mon amour, n'es-tu point » revenu avec les chefs de Morven? Ton Évir- » coma sera-t-elle long-temps assise seule sur le » rivage? les larmes descendront-elles long-temps » de ses yeux? Gaul, as-tu oublié l'enfant de » notre tendresse? il demande le sourire ac- » coutumé de son père. Ses pleurs coulent avec » les miens, ses soupirs répondent à mes sou- » pirs. Si Gaul entendoit son fils balbutier son » nom, il précipiteroit son retour pour proté- » ger son Ogal. Je me souviens de mon songe; » je crains que le jour du retour ne soit passé.

» Il me sembla voir les fils de Morven pour- » suivant les chevreuils. Le chef de Strumon » n'étoit point avec eux. Je l'aperçus à quelque » distance, appuyé sur son bouclier. Un pied » seulement soutenoit le héros; l'autre parois- » soit être formé d'une vapeur grisâtre. Cette » image varioit au souffle de chaque brise : je » m'en approchai; une bouffée de vent vint du » désert, le fantôme s'évanouit. Les songes sont » enfants de la crainte : Chef de Strumon, je te

» reverrai encore, tu élèveras encore devant » moi ta belle tête, comme le sommet de la col- » line religieuse de Cromla éclairée des premiers » rayons de l'aurore. Le voyageur égaré la nuit » sur la bruyère tremble au milieu des fantômes ; » mais au doux éclat du jour les esprits de té- » nèbres se retirent ; le pèlerin rassuré reprend » son bâton et poursuit sa route. »

Évircoma crut voir un vaisseau sur les vagues lointaines ; elle crut voir un mât blanchi semblable à l'arbre qui, pendant l'hiver, balance sa cime couverte d'une neige nouvellement tombée. Ses yeux humides n'aperçoivent que des objets confus, bien qu'elle essayât de tarir ses larmes. La nuit descendit ; Évircoma se confia à un léger esquif pour trouver son amant dans les replis des ombres. Elle vole sur les vagues, mais elle ne rencontre point de vaisseau : elle avoit été trompée ou par un nuage, ou par la barque aérienne de l'ombre d'un nautonier décédé qui poursuivoit encore les plaisirs des jours de sa vie.

La nacelle d'Évircoma fuit devant la brise ; elle entre dans la baie d'Ifrona où la mer s'étend à l'ombre d'une épaisse forêt. Errant de nuage en nuage, la lune se montroit entre les arbres de la rive. Par intervalles, les étoiles jetoient un regard à travers le voile déchiré qui couvroit le

ciel, et se cachoient de nouveau sous ce voile : à leur foible lumière, Evircoma contemploit la beauté d'Ogal. Elle donne un baiser à son enfant, le laisse couché dans la nacelle, et va chercher Gaul dans les bois.

Trois fois elle s'éloigne avec lenteur de son fils, trois fois elle revient en courant à lui. La colombe qui a caché ses petits dans la fente du rocher d'Oulla, veut cueillir la baie mûrie qu'elle découvre dans la bruyère au-dessous d'elle ; mais le souvenir de l'épervier la trouble ; vingt fois elle revole vers ses petits pour les voir encore, et s'assurer de leur repos. L'âme d'Évircoma est partagée entre son époux et son enfant comme la vague que brisent tour à tour et les vents et les rochers.

Mais quelle est cette voix que l'on entend parmi le murmure des flots ? Vient-elle de l'arbre solitaire du rivage ?

« Je péris seul. A qui la force de mon bras fut- » elle utile dans la bataille ? Pourquoi Fingal, pour- » quoi Ossian, ignorent-ils mon destin ? Étoiles qui » me voyez, annoncez-le dans Selma par votre lu- » mière sanglante, lorsque les héros sortent de la » salle des fêtes pour admirer votre beauté. Om- » bres qui glissez sur les rayons de la lune, si votre » course se dirige à travers les bois de Morven, » murmurez en passant mon histoire. Dites au

» roi que j'expire aussi; dites-lui que dans Ifrona » est ma froide demeure; que depuis deux jours » je languis blessé sans nourriture, qu'au lieu de » la douce eau du ruisseau je n'ai pour éteindre » ma soif, que les flots amers.

» Mais, ombres compatissantes, gardez-vous » d'apprendre mon sort aux murs de Strumon; » éloignez la vérité de l'oreille d'Évircoma. Que » vos tourbillons passent loin de la couche de » mon amour; ne battez point violemment des » ailes en rasant les tours de mon père : Évir- » coma vous entendroit, et quelque pressenti- » ment s'élèveroit dans son âme. Volez loin d'elle, » ombres de la nuit; que son sommeil soit pai- » sible; le matin est encore éloigné. Dors avec » ton enfant, ô mon amour! Puisse mon souvenir » ne point troubler ton repos! Toutes les peines » de Gaul sont légères, quand les songes d'Évir- » coma sont légers. »

— « Et penses-tu, s'écrie l'épouse du fils de » Morni, qu'elle puisse reposer en paix, quand » son guerrier est en péril? Penses-tu que les » songes d'Évircoma puissent être doux lors- » que son héros est absent? Mon cœur n'est » pas insensible; je n'ai point reçu la naissance » dans la terre d'Ifrona. Mais comment te pourrai- » je soulager, ô Gaul! Évircoma trouvera-t-elle » quelque nourriture dans la terre de l'ennemi? »

Évircoma soutenoit Gaul dans ses bras; elle rappela l'histoire de Conglas son père.

Lorsque Évircoma, jeune encore, étoit portée dans les bras maternels, Conglas s'embarqua une nuit avec Crisollis, doux rayon de l'amour. La tempête jeta le père, la mère et l'enfant sur un rocher : là s'élevoient seulement trois arbres qui secouoient dans les airs leur cime sans feuillage. A leurs racines rampoient quelques baies empourprées; Conglas les arracha et les donna à Crisollis; il espéroit saisir le lendemain le daim de la montagne : la montagne étoit stérile, et rien n'en animoit le sommet. Le matin vint et le soir suivit, et les trois infortunés étoient encore sur le rocher. Conglas voulut tresser une nacelle avec les branches des arbres, mais il étoit foible, faute de nourriture.

« Crisollis, dit-il, je m'endors; quand la tem- » pête s'apaisera, retourne avec ton enfant à » Idronlo : l'heure où je pourrai marcher est » éloignée. »

— « Jamais les collines ne me reverront sans » mon amour, répliqua Crisollis. Pourquoi ne » m'as-tu pas dit que ton âme étoit défaillante? » nous aurions partagé les baies de la bruyère; » mais le sein de Crisollis nourrira son amant. » Penche-toi sur moi : non, tu ne dormiras point » ici. »

Conglas reprit ses forces au sein de Crisollis; le calme revint sur les flots; Conglas, Crisollis et la jeune Évircoma atteignirent les rivages d'Idronlo. Souvent le père conduisit la fille au tombeau de Crisollis, en lui racontant la charmante histoire. « Evircoma, disoit Conglas, » aime de même ton époux, quand le jour de ta » beauté sera venu. »

— « Oui je l'aime ainsi, dit à Gaul Évircoma; » presse cette nuit pour te ranimer ce sein gonflé » du lait qui nourrit ton fils: demain nous se- » rons heureux dans les salles de Strumon. »

— « Fille, la plus aimable de ta race, dit Gaul, » retire-toi; que les rayons du soleil ne te trou- » vent point dans Ifrona. Rentre dans ta nacelle » avec Ogal. Pourquoi tomberoit-il comme une » fleur dont le guerrier indifférent enlève la tête » avec son épée? Laisse-moi ici. Ma force, telle » que la chaleur de l'été, s'est évanouie; je me » fane comme le gazon sous la main de l'hiver, » et je ne renaîtrai point au printemps. Dis aux » guerriers de Morven de me transporter dans » leur vallée. Mais non, car l'éclat de ma gloire » est couvert d'un nuage: qu'ils élèvent seule- » ment ma tombe sous cet arbre. L'étranger la » découvrira en passant sur la mer, et il dira: » Voilà tout ce qui reste du héros. »

— « Et tout ce qui reste de la fille de Strumon,

» répondit Évircoma, car je reposerai auprès » de mon amant. Notre lit sera encore le même; » nos ombres voleront unies sur le même nuage. » Voyageurs des ondes, vous verserez la double » larme, car avec son bien-aimé dormira la mère » d'Ogal. »

Les cris de l'enfant se firent entendre. Le cœur d'Évircoma bat à coups redoublés dans sa poitrine, et semble vouloir s'ouvrir un passage dans son étroite prison. Un soupir échappe aussi du sein de Gaul. Il a reconnu la voix de son fils: « Guerrier, dit Évircoma, laisse-moi es- » sayer de te porter à la barque, où j'ai déposé » notre enfant; ton poids sera léger pour moi; » donne-moi cette lance, elle soutiendra mes » pas. »

La fille de Crisollis parvint à conduire son époux dans la nacelle. Le reste de la nuit elle lutta contre les vagues. Les dernières étoiles virent ses forces s'éteindre; elles s'évanouirent au lever de l'aurore, comme la vapeur des prairies se dissipe au lever du soleil.

Cette nuit même, il m'en souvient, Ossian dormoit sur la bruyère du chasseur; Morni, le père de Gaul, paroît tout à coup dans mes songes; il s'arrête devant moi, appuyé sur son bâton tremblant: le vieillard étoit triste; les rides profondes que le temps avoit creusées dans

ses joues étoient remplies des larmes qui descendoient de ses yeux; il regarda la mer, et avec un profond soupir : « Est-ce là, murmura-t-il » foiblement, le temps du sommeil pour l'ami » de Gaul? » Une bouffée de vent agite les arbres; le coq de bruyère se réveille sous la racine du buisson, relève précipitamment la tête qu'il tenoit cachée sous son aile, et pousse un cri plaintif. Ce cri m'arrache à mes songes, j'ouvre les yeux; je vois Morni emporté par le tourbillon. Je suis la route qu'il me trace; je fends la mer avec mon vaisseau, je rencontre la nacelle d'Évircoma; elle étoit arrêtée au rivage d'une île déserte : sur l'un des bords de la nacelle la tête de Gaul étoit inclinée. Je déliai le casque du héros; ses blonds cheveux, trempés de la sueur des combats, flottèrent sur son front pâli. Aux accents de ma douleur, il essaya de soulever ses paupières; mais ses paupières étoient trop pesantes; la mort vint sur le visage de Gaul comme la nuit sur la face du soleil. O Gaul, tu ne reverras jamais le père de ton ami Oscar.

Près du fils de Morni repose la beauté expirante, Évircoma; son enfant étoit dans ses bras, et l'innocente créature promenoit en se jouant sa foible main sur le fer de la lance de Gaul. Les paroles d'Évircoma furent courtes : elle

se pencha sur la tête d'Ogal, et son dernier regard perça mon cœur. « Adieu, pauvre or» phelin; Ogal, Ossian te servira de père. » Elle expire.

— O mes amis, qu'êtes-vous devenus? Votre souvenir est plein de douceur, et pourtant il fait couler mes larmes.

J'aborde au pied des tours de Strumon; le silence régnoit sur le rivage; aucune fumée ne s'élevoit en colonne d'azur du faîte du palais; aucun chant ne se faisoit entendre. Le vent siffloit à travers les portes ouvertes et jonchoit le seuil de feuilles séchées; l'aigle déjà perché sur le comble des tours sembloit dire : « Ici je » bâtirai mon aire. » Le faon de la biche se cache sous les boucliers sans maîtres; le compagnon des chasses de Gaul, le rapide Codula, croit reconnoître les pas du fils de Morni : dans sa joie il se lève d'un seul bond; mais lorsqu'il a reconnu son erreur, il retourne se coucher sur la froide pierre, en poussant de longs hurlements.

Qui racontera la douleur des héros de Morven? Ils vinrent silencieux de leurs ondoyantes vallées; ils s'avancèrent lentement comme un sombre brouillard. Gaul, Évircoma et Ogal lui-même, n'étoient plus. Fingal se place sous un pin; les guerriers l'environnent. Penché sur

le front de Gaul, les cheveux gris de Fingal nous dérobent ses larmes; mais le vent les décèle, en les chassant de sa barbe argentée.

« Es-tu tombé, dit-il enfin, es-tu tombé, ô » le premier de mes héros? N'entendrai-je plus » ta voix dans mes fêtes, le son de ton bouclier » dans mes combats? ton épée n'éclairera-t-elle » plus les sombres replis de la bataille? ta lance » ne renversera-t-elle plus les rangs entiers de » mes ennemis? Ton noir vaisseau surmontoit » hardiment la tempête, tandis que tes joyeux » rameurs répétoient leur chanson entre les » montagnes humides. Les enfants de Mor- » ven m'arrachoient à mes pensées en criant : « Voyez le vaisseau de Gaul. » « La harpe des » vierges et la voix des bardes annonçoient ton » arrivée; tes bannières flottoient sur la bruyère. » Je reconnoissois le sifflement de ta flèche et le » bruit de tes pas.

» Force des guerriers, qu'es-tu? Aujourd'hui » tu chasses les vaillants devant toi, comme » des nuages de poussière; la mort marque ton » passage, comme la feuille séchée indique la » course des fantômes : demain le court songe » de la valeur est dissipé; la terreur des armées » s'est évanouie; l'insecte ailé bourdonne sa vic- » toire sur le corps du héros.

» Fils du foible, pourquoi désirois-tu la force

» du chef de Strumon, quand tu le voyois res- » plendissant sous ses armes? Ne savois-tu pas » que la force du guerrier s'évanouit? Quand le » chasseur regagne sa demeure, il contemple » un nuage brillant que traversent les couleurs » de l'arc-en-ciel; mais les moments fuient sur » leurs ailes d'aigle, le soleil ferme ses yeux de » lumière, un tourbillon brouille les nues : une » noire vapeur est tout ce qui reste de l'arc » étincelant. O Gaul! les ténèbres ont succédé » à ta clarté; mais ta mémoire vivra; il ne » soufflera pas un seul vent sur Morven qui ne » parle de ta renommée.

» Bardes, élevez la tombe du père, de la mère » et du fils. La pierre moussue apprendra à l'é- » tranger le lieu de leur repos; le chêne leur » prêtera son ombre. Les brises visiteront cet » arbre de la mort; sous les fraîches ondées du » printemps, il se couvrira de feuilles, long-temps » avant que les autres arbres aient repris leur » parure, long-temps avant que la bruyère se » soit ranimée à ses pieds. Les oiseaux de pas- » sage s'arrêteront sur la cime du chêne soli- » taire : ils y chanteront la gloire de Gaul, tandis » que les vierges des temps à venir rediront la » beauté d'Évircoma, et que les mères pleu- » reront Ogal.

» Mais, ô pierre, quand tu seras réduite en

» poudre ; ô chêne , quand les vers t'auront » rongé ; ô torrent, lorsque tu cesseras de cou- » ler, et que la source de la montagne ne four- » nira plus son onde à ta course ; lorsque vos » chansons, ô bardes, seront oubliées, lorsque » votre mémoire et celle des héros par vous » célébrés auront disparu dans le gouffre des » âges, alors, et seulement alors, la gloire de » Gaul périra, l'étranger pourra demander quel » étoit le fils de Morni, quel étoit le chef de » Strumon. »



POLITIQUE

HISTORIQUE.

LES QUATRE STUART.

LES QUATRE STUART.

JACQUES Ier.

(De 1603 à 1625.)

Il naquit sans doute dans la Grande-Bretagne en 1603, à l'avènement de Jacques Ier, plusieurs individus qui ne moururent qu'en 1688, à la chute de Jacques II: ainsi tout l'empire des Stuart, en Angleterre, ne fut pas plus long que la vie d'un vieil homme. Quatre-vingt-cinq ans suffirent à la disparition totale de quatre rois qui montèrent sur le trône d'Élisabeth, avec la fatalité, les préjugés et les malheurs attachés à leur race.

Jacques, comme beaucoup de princes dévots, fut gouverné par des favoris : tandis qu'avec sa plume il combattoit pour le droit divin, il laissoit le sceptre à Buckingham qui usoit et

abusoit du droit politique ; le favori prenoit les vices de la royauté dont le monarque retenoit les vertus. Souvent les princes se plaisent à déléguer le pouvoir à un ministre dont ils reconnoissent eux-mêmes l'indignité; imitant Dieu dont ils se disent l'image, ils ont l'orgueil de créer quelque chose de rien.

Jacques expira sans violence dans le lit de la femme qui avoit tué Marie d'Écosse, de cette noble Marie, qui, selon une tradition, créa son bourreau gentilhomme ou chevalier; de cette belle veuve de François de France, laquelle désira avoir *la tête tranchée avec une épée à la françoise*, raconte Étienne Pasquier. *Le bourreau montra la tête séparée du corps*, dit Pierre de l'Estoile, *et comme en cette montre la coiffure chut en terre, on vit que l'ennui avoit rendu toute chauve cette pauvre reine de quarante-cinq ans, après une prison de dix-huit.* Mais Jacques n'en travailla pas moins à établir les principes qui devoient amener la fin tragique de Charles I^er^ : il mourut toujours tremblant entre l'épée qui l'avoit effrayé dans le ventre de sa mère, et le glaive qui devoit tomber sur la tête de son fils. Son règne ne fut que l'espace qui sépara les deux échafauds de Fotheringay et de Whitehall; espace obscur où s'éteignirent Bacon et Shakespeare.

Jacques étoit auteur, et auteur non sans mérite. Son *Basilicon Doron* qui servit de modèle à l'*Ikon Basiliké* renfermoit cette inutile leçon pour Charles son fils. « Ne vous en rapportez » point à des gens qui ont des intérêts à vous ca- » cher les besoins de vos sujets, afin de vous tenir » dans la dépendance, et qui ne portent jamais » au Souverain les plaintes publiques que comme » des révoltes; donnant aux larmes du peuple » les noms de désobéissance et de rébellion. »



CHARLES Ier.

(Depuis l'avénement de Charles Ier à la couronne jusqu'à la convocation du long parlement. De 1625 à 1640.)

Charles parvint à la puissance suprême, rempli des idées romanesques de Buckingham et des maximes de l'absolu de Jacques Ier. Mais Jacques n'avoit défendu le droit divin que par la controverse; sa vanité littéraire et sa modération naturelle avoient permis la réplique: de là étoit née la liberté des opinions politiques; la liberté des opinions religieuses étoit déjà sortie de la lutte entre l'esprit catholique et l'esprit protestant.

De très bonne foi dans ses doctrines, Charles tenoit des traditions paternelles que les priviléges de la couronne sont inaliénables, que le roi régnant n'en est que l'usufruitier, qu'il les doit transmettre intacts à son successeur.

La nation au contraire commençant à douter de l'étendue de ces priviléges, soutenoit que le trône en avoit usurpé une partie sur elle. Les

premiers symptômes de division éclatèrent lorsque Charles voulut continuer la guerre allumée dans le Palatinat; le parlement refusa l'argent demandé: avant d'accorder le subside, il prétendit obtenir la réparation des griefs dont il se plaignoit; il sollicitoit surtout l'éloignement d'un insolent favori. Charles crut son autorité attaquée: il s'entêta à soutenir Buckingham, cassa le parlement et leva, en vertu de certaines vieilles lois, des taxes arbitraires. Le reste de son règne s'écoula dans le même esprit.

Charles fit des efforts pour gouverner sans parlement, mais la nécessité salutaire de la monarchie représentative, nécessité qui oblige le prince à la modération afin d'opérer la levée paisible de l'impôt, ramenoit de force la couronne au principe constitutionnel. Plus le roi avoit agi selon le bon plaisir, plus on exigeoit de lui de garanties: il cédoit ou s'emportoit de nouveau, et ses concessions et ses emportements finissoient toujours par la reconnoissance de quelques droits.

Dans ce conflit, de grands talents se formèrent, les limites des différents pouvoirs se tracèrent; le chaos politique se débrouilla : à travers beaucoup de passions on entrevit beaucoup de vérités, et quand les passions s'évanouirent, les vérités restèrent.

Buckingham, mignon de Jacques, et qui troubla les premières années du règne de Charles Ier, a fait plus de bruit dans l'histoire passée qu'il n'en fera dans l'histoire à venir, parce qu'il ne se rattache ni à quelque grand mouvement de l'esprit humain, ni à quelque grand vice ou à quelque grande vertu dans la chaîne de la morale.

Buckingham étoit un de ces hommes comme il y en a tant, prodigue, débauché, d'une beauté fade, d'un orgueil démesuré, d'un esprit étroit et fou, un de ces hommes tout physique, où la chair et le sang dominent l'intelligence. Le favori se croyoit un général et n'étoit qu'un soldat. Fanfaron de galanterie à la cour d'Espagne, insolent dans ses prétentions d'amour à la cour de France, et peut-être à celle d'Angleterre, il affectoit des triomphes que souvent il n'avoit pas obtenus.

Il est néanmoins remarquable que Buckingham brava impunément Richelieu, et que ces terribles parlementaires qui, quelque temps après, traînèrent à l'échafaud un grand homme, Strafford, souffrirent, bien qu'en l'accusant, les insolences d'un courtisan vulgaire. C'est qu'on pardonne plutôt à la puissance qu'au génie : reste à savoir encore si d'un côté Richelieu ne méprisa pas un aventurier, et si de l'autre il

n'y avoit pas dans le caractère impérieux et déréglé de Buckingham quelque chose qui sympathisât avec le caractère national anglois.

Cet homme fut assassiné (1628) de la main d'un autre homme qui n'étoit le vengeur de rien: Felton poignarda un extravagant patricien par une extravagance plébéienne.

Buckingham laissa deux fils : le cadet périt au milieu de la guerre civile dans le parti de Charles Ier; l'aîné, devenu gendre de Fairfax, fut, sous Charles II, le chef de ce conseil connu sous le nom de la *Cabale*. Célèbre héréditairement par sa passion pour les femmes, il tua en duel le comte de Shrewsbury, tandis que la femme du comte, déguisée en page, tenoit la bride du cheval de ce second Buckingham. Aussi désordonné que son père, mais d'un esprit brillant et cultivé, il écrivit des lettres, des poëmes, des satires, et travailla avec Butler à une comédie qui changea le goût du théâtre anglois.

Depuis l'avénement de Charles Ier au trône d'Angleterre jusqu'à la mort du duc de Buckingham, trois parlements avoient été convoqués : le premier ne vota qu'une somme insuffisante pour la continuation de la guerre continentale en faveur des protestants, et le second se montra infecté de l'esprit puritain. Déjà l'Angleterre étoit partagée en deux grandes factions appelées

le parti de la cour et le parti de la campagne.

Charles, après avoir cassé le second parlement, ne tarda pas à être obligé d'en convoquer un troisième (17 mars 1628). Ce parlement posa la première pierre de la liberté constitutionnelle angloise, en faisant passer la fameuse *pétition des droits;* bill qui tendoit, en vertu des principes de la grande charte, à régler les pouvoirs de la couronne. Les communes furent rendues intraitables par leur victoire, et après des scènes violentes où quelques députés en vinrent aux mains, le roi se vit forcé de les renvoyer.

Buckingham assassiné, le troisième parlement dissous, douze années s'écoulèrent sans qu'aucun autre parlement fût appelé. Le conseil de Charles se composoit alors de ministres qui présentoient un contraste et un mélange de mérite et d'incapacité.

Le garde des sceaux, sir Thomas Coventry, joignoit à beaucoup d'érudition une éloquence simple et la science des affaires, mais son caractère intègre manquoit de cette chaleur qui crée des amis et de ces passions qui font des disciples. Peu appuyé à la cour, il vit le mal s'accroître sans en avertir son maître : « Il eut le bonheur » de mourir, dit Clarendon, dans un temps où » tout honnête homme auroit désiré quitter la » vie. »

Sir Richard Weston, premier lord de la trésorerie, avoit montré, dans un rang inférieur, un esprit et un courage qui l'abandonnèrent au degré plus élevé du pouvoir : hautain et timide, prompt à l'insulte, prompt à trembler devant l'insulté, il ne laissa à sa famille qu'indigence et malheur.

Des vertus, du génie même et une grace particulière faisoient remarquer le comte de Pembroke : on ne lui a reproché que sa passion pour les femmes, à laquelle il sacrifia des moments qu'il auroit dû donner aux adversités de son pays.

Le comte de Montgomery n'avoit réussi à la cour que par sa belle figure et ses talents pour la chasse; on ne l'eût pas aperçu dans un temps ordinaire. Sa médiocrité fut reprochée à Charles : dans les révolutions on fait un crime aux rois de ne pas s'entourer d'hommes égaux aux circonstances.

Un esprit agréable, un savoir universel, étoient le partage du comte de Dorset : il brilla également à la chambre des communes et dans la chambre héréditaire. Malheureusement son caractère fougueux le précipita dans des excès. Brave et passionné, il prodigua son temps à des amours sans honneur et son sang à des combats sans gloire.

Le comte de Carlisle ne profita de la faveur que pour jouir des plaisirs. Il avoit aux affaires un talent naturel qu'il n'employa jamais. Il mourut insouciant, sans avoir été atteint de l'orage qu'il écouta de loin.

Flatteur de Charles dans la prospérité, lord Holland l'abandonna dans l'infortune; lâcheté vulgaire, commune à tant d'âmes vulgaires : il devint un des boute-feux du parlement. Quand les factions commencent, elles saisissent au hasard leurs chefs; elles plongent ensuite dans l'abîme les singes qu'elles avoient pris pour des hommes.

Enfin, l'archevêque de Cantorbéry ferme la liste des conseillers de Charles, dans les temps qui précédèrent les troubles. Il parut à la cour avec cette roideur de caractère qui le rendit incapable de se plier aux circonstances. Haï des grands dont il méprisoit l'art et les mœurs, il n'eut pour se soutenir que l'autorité d'une vie sainte et la renommée d'une intégrité poussée jusqu'à la rudesse. De même qu'il dédaigna de s'abaisser devant la faveur des courtisans, il s'opposa aux excès du peuple, et de la persécution des intrigues il tomba dans la proscription des révolutions.

Charles, appuyé de ce conseil, régna l'espace de douze ans avec une autorité illimitée; il n'en

fit pas un mauvais usage sous le rapport administratif, mais il cherchoit en théorie ce qui étoit devenu impossible en pratique, une monarchie absolue. Du gouvernement absolu au gouvernement arbitraire, la conversion est facile : l'absolu est la tyrannie de la loi; l'arbitraire est la tyrannie de l'homme.

Si l'Angleterre avoit voulu souffrir la levée d'un impôt d'ailleurs fort modéré, elle eût vécu sous un assez doux despotisme. Charles avoit des vertus domestiques, du courage, de la modération, de la probité; mais on lui disputoit, la loi à la main, tous ses actes; ils pouvoient être bons, mais ils n'étoient pas légaux. Une seule résistance amenoit l'emploi de la force et un scandale. Au défaut du pouvoir parlementaire, les conseillers du monarque suscitèrent le pouvoir de la Chambre Étoilée dont on augmenta les attributions; fatal auxiliaire de la couronne.

Le jugement rendu contre Hampden (1636) pour n'avoir pas voulu se soumettre à la taxe du *ship-money*, remua de plus en plus les esprits : une commotion religieuse ébranla l'Écosse. Par ce concours de circonstances qui produit le renouvellement des empires, le peuple d'Écosse et celui d'Angleterre inclinoient au puritanisme, au moment même où les évêques vouloient faire triompher l'église anglicane, et

prétendoient introduire quelque chose de la pompe catholique dans le culte protestant.

La nouvelle liturgie est repoussée (1637) à Édimbourg: la foule s'écrie: le *pape!* le *pape!* l'*ante-christ!* Le royaume se soulève et le *covenant* est signé.

C'est pourtant de cet acte fanatique, mystique, inintelligible, exprimant dans un jargon barbare les idées les plus rétrécies, que sont émanées la liberté, la tolérance, et la civilisation constitutionnelle de l'Angleterre. C'est ainsi que des horribles comités de 1793 est pour ainsi dire sorti le pacte de notre nouvelle monarchie. Chaque trouble politique chez un peuple est fondé sur une vérité qui survit à ce trouble. Souvent cette vérité est confusément enveloppée dans des mots sauvages et dans des actions atroces ; mais dans les grands changements des états, les mots et les actions passent : le fait politique et moral qui reste d'une révolution est toute cette révolution. Quand celle-ci ne réussit pas, c'est qu'elle a été tentée ou trop tôt ou trop tard, en deçà ou au delà de l'époque où elle eût trouvé les choses et les hommes au degré de maturité propre à sa fructification.

Une assemblée générale de la nation écossoise succéda aux premiers troubles d'Édimbourg. L'épiscopat fut aboli (1638), et l'on commença des levées pour soutenir des opinions avec des soldats.

Sir Thomas Wentworth, membre du troisième parlement, avoit fortement provoqué, dans ce parlement, la fameuse *pétition des droits ;* mais lorsque le fondement de l'indépendance constitutionnelle eut été posé, Wentworth devint le soutien de la prérogative royale attaquée, comme il avoit été le défenseur de la liberté populaire méconnue. Charles l'avoit nommé pair d'Angleterre et vice-roi d'Irlande. Ce monarque, dans les circonstances difficiles où il se trouva engagé, consulta le nouveau lord Wentworth. Ce sujet fidèle donna à son souverain des conseils énergiques. Que sert de recommander la force à la foiblesse?

Dans toute révolution, il y a toujours quelques moments où rien ne sembleroit plus facile que de l'arrêter ; mais les hommes sont toujours faits de sorte, les choses arrangées de manière, qu'on ne profite jamais de ces moments. Au lieu de résister, Charles fit lui-même un *covenant*, comme Henri III avoit fait une ligue. Les covenantaires écossois traitèrent de *satanique* le covenant du roi. Après d'inutiles concessions, le roi réunit des troupes ; lord Wentworth lui fournit de l'argent et pouvoit lui amener une

seconde armée : il ne s'agissoit que d'avancer ; Charles recula : il conclut une trève (17 juin 1639), lorsqu'il étoit assuré d'une victoire.

Bientôt les Écossois reprirent les armes. Lord Wentworth, créé comte de Strafford, vouloit qu'on portât la guerre dans le cœur du royaume rebelle, et qu'on assemblât un parlement anglois : Charles ne suivit que la moitié de ce conseil.

On auroit pu croire que ce quatrième parlement, rassemblé après un intervalle de douze années, éclateroit en justes reproches : Strafford le ménagea avec tant d'habileté, que les communes se montrèrent d'abord assez dociles. Elles étoient divisées en trois partis : les amis du roi, les partisans de la monarchie constitutionnelle et les puritains ; ceux-ci vouloient un changement radical dans les lois et la religion de l'état; ces trois partis furent cependant au moment de se réunir pour voter les subsides. La trahison du secrétaire d'état, sir Henry Vane que protégeoit la reine, perdit tout.

Le roi et le parlement également trompés par ce ministre se crurent brouillés, lorsqu'ils s'entendoient. Charles, avec sa précipitation accoutumée, s'imaginant qu'on lui alloit refuser les subsides, fit pour la dernière fois usage d'une prérogative dont il avoit abusé. Il cassa encore

ce quatrième parlement (5 mai 1640), lequel devoit être suivi de l'assemblée qui brisa à son tour la couronne.

A l'instigation des puritains, les Écossois ayant envahi de nouveau l'Angleterre, surprirent les troupes du roi à Newborn. Charles, arrivé à York pour repousser les Écossois, manda un grand conseil des pairs. Il lui déclara tout à coup que la reine désiroit la réunion d'un cinquième parlement.

Arrêtons-nous ici pour parler de cette reine dont l'influence fut si grande sur la destinée de Charles I[er] son mari, et sur celle de Jacques II, son fils.



HENRIETTE-MARIE

DE FRANCE.

Sixième enfant et troisième fille de Henri IV, Henriette-Marie naquit le 25 novembre 1609, six mois avant l'assassinat de son père, et mourut neuf ans après le meurtre de son mari. Elle fut tenue sur les fonts de baptême par le nonce, qui devint pape sous le nom d'Urbain VIII. Elle épousa Charles, roi d'Angleterre (11 mai 1625). Le contrat de mariage, rédigé sous les yeux du pape, contenoit des clauses favorables à la religion catholique. Henriette-Marie arriva en Angleterre avec les instructions de la mère Madeleine de St.-Joseph, carmélite, et sous la conduite du père Berulle accompagné de douze prêtres de la nouvelle congrégation de l'oratoire : ceux-ci renvoyés en France furent remplacés par douze capucins. Rien ne pouvoit être plus fatal à Charles Ier que le hasard de cette union catholique, d'ailleurs si noble, dans le siècle du fanatisme puritain. La haine populaire se tourna

d'abord contre la reine et rejaillit sur le roi.

Il est impossible de pénétrer aujourd'hui dans le secret des raisons qui firent agir Henriette-Marie au commencement des troubles de la Grande-Bretagne : on la trouve placée dans l'intérêt parlementaire jusqu'au moment de l'explosion de la guerre civile; elle protége sir Henri Vane qui brouilla le roi et le quatrième parlement; elle demande la convocation de ce long parlement qui conduisit Charles à l'échafaud; elle arrache au roi la confirmation de l'arrêt qui frappa Strafford; ce fut par sa protection que le conseil du roi se remplit des ennemis ou des adversaires de la couronne.

Henriette-Marie étoit-elle en mésintelligence domestique avec le roi, comme le prétendoient les parlementaires ? Bossuet laisse entendre quelque chose d'une division secrète. « Dieu, » dit-il, avoit préparé un charme innocent au roi » d'Angleterre dans les agréments infinis de la » reine son épouse. Comme elle possédoit son » affection, car *les nuages qui avoient paru au* » *commencement furent bientôt dissipés*, etc. »

Il n'y a plus aujourd'hui de doute sur le genre de division qui régna un moment entre Charles et Henriette-Marie : élevée dans une monarchie absolue, dans une religion dont le principe est inflexible, dans une cour où l'on

passe tout aux femmes, dans un pays où l'humeur est mobile et légère, Henriette fut d'abord un enfant capricieux qui prétendit faire dominer à la fois sa volonté, sa religion, et son humeur. Les prêtres, les femmes et les gentilshommes qu'elle avoit amenés avec elle vouloient, les uns exercer leur culte dans tout son éclat, les autres établir leurs modes et se moquer des usages d'une *cour barbare*. Charles accablé de toutes ces querelles renvoya en France la suite de la reine. Il se plaint de la conduite d'Henriette-Marie dans des instructions pour la cour de France datées du 12 juillet 1626.

« Le roi de France et sa mère n'ignorent pas, » dit-il,[1] les aigreurs et les dégoûts qui ont » eu lieu entre ma femme et moi, et tout le » monde sait que je les ai supportés jusqu'ici » avec beaucoup de patience, croyant et espé- » rant toujours que les choses iroient mieux » parce qu'elle étoit fort jeune et que cela ve- » noit plutôt des mauvais et artificieux conseils » de ses domestiques qui n'avoient que leur » propre intérêt en vue, que de sa propre incli- » nation. En effet, lorsque je me rendis à Douvres

[1] Je me sers de la traduction de l'excellente édition des Mémoires de Ludlow, dans la collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre, par M. Guizot.

» pour la recevoir, je ne pouvois pas attendre » plus de marques de respect et d'affection qu'elle » n'en fit paroître en cette occasion. La première » chose qu'elle me dit fut que comme elle étoit » jeune, et qu'elle venoit dans un pays étranger » dont elle ignoroit les coutumes, elle pourroit » ainsi commettre quantité d'erreurs, et qu'elle » me prioit de ne me point fâcher contre elle » pour les fautes où elle pourroit tomber par » ignorance, jusqu'à ce que je l'eusse instruite » de la manière de les éviter... Mais elle n'a ja- » mais tenu sa parole. Peu de temps après son »arrivée, mada me de Saint-Georges... mit ma » femme de si mauvaise humeur contre moi, que » depuis ce temps-là on ne peut pas dire qu'elle » en ait usé envers moi deux jours de suite » avec les égards que j'ai mérités d'elle...

» Je ne prendrai pas la peine de m'arrêter à » quantité de petites négligences, comme le soin » qu'elle prend d'éviter ma compagnie, si bien » que lorsque j'ai à lui parler de quelque chose, » il faut que je m'adresse d'abord à ses domes- » tiques, autrement je suis assuré d'avoir un re- » fus; son peu d'application à l'anglois et d'é- » gards pour la nation en général. Je passerai de » même sous silence l'affront qu'elle me fit avant » que j'allasse à cette dernière et malheureuse » assemblée du parlement; on n'en a déjà que

» trop discouru, et vous en avez l'auteur sous » vos yeux en France... Après avoir donc sup- » porté si long-temps avec patience les chagrins » que je reçois de ce qui devoit faire ma plus » grande consolation, je ne saurois plus souffrir » autour de ma femme ceux qui sont la cause » de sa mauvaise humeur, et qui l'animent » contre moi; je devrois les éloigner, quand ce ne » seroit que pour une seule chose, pour l'avoir » engagée à aller en dévotion à Tiburn. [1] »

On ne peut donc attribuer la mésintelligence de Charles et d'Henriette qu'à une sorte d'incompatibilité d'humeur entre les deux époux. Si le temps et l'adversité l'affoiblirent, la vie de

[1] Ce document, trouvé avec les lettres de la reine et du roi dans la cassette de Charles, perdue sur le champ de bataille de Naseby, est évidemment falsifié. On ne conçoit pas d'abord comment un document semblable a été conservé par Charles depuis l'année 1626 jusqu'à l'année 1645 parmi des papiers récents et une correspondance toute relative à la guerre civile. Ensuite ces paroles, *je passerai sous silence l'affront qu'elle me fit avant que j'allasse à cette dernière et malheureuse assemblée du parlement*, si elles signifient quelque chose, présentent un grossier anachronisme. Henriette-Marie débarqua à Douvres le 11 juin 1625; le roi Charles, nouvellement parvenu au trône, ouvrit son premier parlement le 18 du même mois, et en prononça la dissolution le 12 août. Il convoqua un second parlement en 1626; et ce parlement orageux, à cause de l'accusation de Buckingham, fut cassé au mois de juin de cette même

Charles ne fut pas assez longue pour la faire entièrement disparoître. Charles avoit quelque chose de doux, de facile et d'affectueux dans le caractère; sa femme étoit plus impérieuse, et l'on s'aperçoit qu'elle avoit un certain mépris pour la foiblesse de Charles. La reine étoit charmante : quoiqu'elle fût née d'un sang et dans une cour qui n'abondoient pas en austères vertus, les républicains même n'osèrent calomnier ses mœurs. Nous avons des portraits d'elle laissés par lord Kensington, par Ellis et Howell. Un des historiens françois de sa vie nous la dépeint ainsi au moment de son mariage: « Elle n'avoit pas encore seize ans. Sa taille étoit » médiocre, mais bien proportionnée. Elle avoit

année. Charles *n'alla point à cette dernière et malheureuse assemblée du parlement*. Il est évident que les faussaires ne faisant point attention aux dates, ont voulu parler du long parlement, où Charles se transporta en effet le 4 janvier 1642 pour faire arrêter six membres de la chambre des communes, lesquels avoient été avertis des projets du roi par la trahison de la comtesse de Carlisle, jadis maîtresse de Strafford, ensuite attachée à Pym et favorite de la reine. Enfin le roi parle dans ce document des dévotions de la reine à Tiburn : l'esprit de fanatisme accusoit Henriette-Marie d'être allée prier devant la potence à laquelle avoient été pendus quelques prêtres catholiques. Or il est démontré par les pièces diplomatiques angloises que cette imputation étoit dénuée de tout fondement. Charles ne pouvoit pas écrire ce que son gouvernement même ne croyoit pas.

» le teint parfaitement beau, le viasge long, les » yeux grands, noirs, doux, vifs et brillants, les » cheveux noirs, les dents belles, la bouche, le » nez et le front grands, mais bien faits, l'air » fort spirituel, une extrême délicatesse dans » les traits, et quelque chose de noble et de grand » dans toute sa personne. C'étoit, de toutes les » princesses ses sœurs, celle qui ressembloit le » plus à Henri IV son père: elle avoit comme lui » le cœur élevé, magnanime, intrépide, rempli » de tendresse et de charité, l'esprit doux et » agréable, entrant dans les douleurs d'autrui » et compatissant aux peines de tout le monde. »

Les historiens anglois la représentent petite et brune, mais remarquable par la beauté de ses traits et l'élégance de ses manières.

Charles aimoit Henriette avec passion : il ne paroît pas qu'elle éprouvât pour lui le même degré de tendresse; et pourtant tandis qu'il ne lui témoignoit aucune inquiétude, c'étoit elle qui se plaignoit et qui sembloit un peu jalouse. Dans les lettres de Charles, imprimées par ordre du parlement, respire le sentiment le plus touchant d'amour pour Henriette.

Le 13 février 1643 il lui mande : « Je n'avois » pas éprouvé jusqu'ici combien il est quelque- » fois heureux d'ignorer, car je n'ai appris le » danger que tu as couru en mer par la violence

» de la tempête, que lorsque j'avois déjà la cer- » titude que tu en étois heureusement échap- » pée.... L'effroi que m'a causé ce danger ne » se calmera pas jusqu'à ce que j'aie eu le bon- » heur de te voir, car ce n'est pas à mes yeux la » moindre de mes infortunes que tu aies couru » pour moi un si grand péril, et tu m'as témoi- » gné en ceci tant d'affection qu'il n'y a chose » au monde qui me puisse jamais acquitter, et » des paroles beaucoup moins que toute autre » chose; mais mon cœur est si rempli de ten- » dresse pour toi et d'une impatience passionnée » de reconnoissance envers toi, que je n'ai » pu m'empêcher de t'en dire quelques mots, » laissant à ton noble cœur le soin de deviner le » reste [1]. »

Il lui écrit d'Oxford le 2 janvier 1645 : « En » déchiffrant la lettre qui arriva hier, je fus bien » surpris d'y trouver que tu te plains de ma né- » gligence à t'écrire... Je n'ai jamais manqué » aucune occasion de te donner de mes nou- » velles.... Si tu n'as point la patience de » t'interdire un jugement défavorable sur mes » actions jusqu'à ce que je t'en aie marqué les » véritables motifs, tu cours souvent risque » d'avoir le double chagrin d'être attristée par

[1] *Note* des Mémoires de Ludlow, col. Guiz.

» de faux rapports et d'y avoir cru trop vite. Ne » m'estime qu'autant que tu me verras suivre » les principes que tu me connois. »

Charles lui écrit du même lieu le 9 avril de la même année : « Je te gronderois un peu si je » pouvois te gronder sur ce que tu prends trop » tôt l'alarme. Songe, je te prie, puisque je t'aime » plus que toute autre chose au monde, et que » ma satisfaction est inséparablement unie avec » la tienne, si toutes mes actions ne doivent pas » avoir pour but de te servir et de te plaire.... » L'habitude de ta société m'a rendu difficile à » contenter ; mais ce n'est pas une raison pour » que tu m'en plaignes moins, toi le seul re- » mède à cette maladie. Le but de tout ceci est » de te prier de me consoler par tes lettres le plus » souvent qu'il te sera possible. Et ne crois-tu » pas que les détails de ta santé soient des sujets » agréables pour moi, quand même tu n'aurois » pas autre chose à m'écrire? N'en doute pas, » ma chère ame, la tendresse est aussi nécessaire » à la consolation de mon cœur que ton secours » à mes affaires. »

Lorsqu'on songe que Charles épanchoit ainsi son cœur au milieu des horreurs de la guerre civile, au moment de tomber entre les mains de ses ennemis, on est profondément attendri.

La reine, un an auparavant, lui écrivoit

d'York, le 30 mars, ces paroles un peu rudes : « Souvenez-vous de ce que je vous ai écrit dans » mes trois dernières lettres, et ayez plus de soin » de moi que vous n'en avez eu jusqu'ici, ou » faites semblant du moins d'en prendre davan- » tage, afin qu'on ne s'aperçoive pas de votre » négligence à mon égard. »

Charles crut devoir déclarer, en mourant, à sa jeune fille la princesse Élisabeth, qu'*il avoit toujours été fidèle* à la reine, et la lettre d'adieux qu'il écrivit à celle-ci se terminoit par ces mots : « Je meurs satisfait, puisque mes enfants sont » auprès de vous. Votre vertu et votre tendresse » me répondent du soin que vous aurez de leur » conduite. Je ne puis vous laisser des gages » plus chers et plus précieux de mon amour. Je » bénis le ciel de faire tomber sa colère sur moi » seul. Mon cœur est plein pour vous de la même » tendresse que vous y avez toujours vue. Je » vais mourir sans crainte, me sentant fortifié » par le souvenir de la fermeté d'ame que vous » m'avez fait paroître dans nos périls communs. » Adieu, madame, soyez persuadée que jusqu'au » dernier moment de ma vie je ne ferai rien qui » soit indigne de l'honneur que j'ai d'être votre » époux [1]. »

[1] Vie de Henriette-Marie.

Cette dernière lettre de Charles, qui n'est pas assez connue, montre que ses sentiments intimes étoient aussi nobles, et peut-être encore plus touchants, que ceux qu'il fit éclater sur l'échafaud.

On peut reprocher à Henriette-Marie du penchant à l'intrigue, penchant qu'elle tenoit du sang des Médicis; elle se livra aussi à des moines sans prudence et à des favorites qui la trahirent. Elle avoit le courage du sang; le courage politique lui manquoit quelquefois, et quand les orages populaires grondoient, quoique femme de tête et de cœur, elle donnoit des conseils pusillanimes. Bienfaisante et magnanime, elle fit souvent accorder la liberté et la vie à ses ennemis. Elle ne vouloit pas même connoître le nom de ses calomniateurs. « Si ces per-» sonnes me haïssent, disoit-elle, leur haine » ne durera peut-être pas toujours, et s'il leur » reste quelque sentiment d'honneur, ils au-» ront honte de tourmenter une femme qui » prend si peu de précaution pour se défendre. » Les infortunes d'Henriette-Marie avoient été pour ainsi dire prédites par François de Sales qui reste à notre histoire au triple titre de saint, d'homme illustre, et d'ami d'Henri IV.

Quoi qu'il en soit des altercations religieuses et domestiques qui troublèrent la paix intérieure de Charles et d'Henriette; quoi qu'il en soit des causes qui amenèrent la liaison, jusqu'à présent inexplicable, de la reine et des premiers parlementaires, quand les malheurs de Charles éclatèrent, la fille du Béarnois retrouva comme lui dans la guerre civile le courage et la vertu.

Lorsqu'en 1625 elle alla recevoir la couronne de la Grande-Bretagne, la reine Marie de Médicis sa mère, la reine Anne d'Autriche sa belle-sœur, l'accompagnèrent jusqu'à Amiens. Toutes les villes sur son passage lui rendoient des honneurs extraordinaires: par une pompe digne de la royauté chrétienne *les prisons étoient ouvertes à son arrivée, et elle voyoit devant elle une infinité de malheureux qui la remercioient de leur liberté et la combloient de bénédictions* [1]. Les trois reines se quittèrent à Amiens. Vingt vaisseaux qui attendoient Henriette de France à Boulogne, la transportèrent à Douvres: elle y fut reçue au bruit de l'artillerie et aux acclamations du peuple. Il y eut des combats à la barrière, des jeux et des courses de bagues.

Quand la reine d'Angleterre revint en France, en 1644, elle y rentra en fugitive; les prisons ne s'ouvroient plus par le charme de son sceptre;

[1] Vie de Henriette-Marie.

elle se déroboit elle-même aux prisons. Voyageant d'un royaume à l'autre, échappant à des tempêtes pour arriver à des combats, quittant des combats pour retrouver des tempêtes, Henriette étoit saisie par la fatalité qui poursuivoit les Stuart. On vit cette courageuse femme, canonnée jusque dans la maison qui lui servoit d'abri contre les flots, obligée de passer la nuit dans un fossé où les boulets la couvroient de terre. Une autre fois, le vaisseau qui la portoit étant près de périr, elle dit aux matelots ce mot qui rappelle celui de César : « Une reine ne se noie pas. »

Libre d'esprit, au milieu de tous les dangers, elle écrivoit au roi, de Newark, le 27 juin 1643 : « Tout ce qu'il y avoit actuellement de troupes » à Nottingham s'est rendu à Leicester et à » Derby, ce qui nous fait croire qu'elles ont » dessein de nous couper le passage..... J'em- » mène avec moi trois mille hommes d'infan- » terie, trente compagnies de cavalerie ou de » dragons, six pièces d'artillerie et deux mor- » tiers. Henry Germyn, en qualité de colonel » de mes gardes, commande toutes ces forces ; » il a sous lui sir Alexandre Lesley qui com- » mande l'infanterie, Gérard la cavalerie, et » Robert Legg l'artillerie ; Sa Majesté est madame » la généralissime, pleine d'ardeur et d'activité ; » et en cas que l'on en vienne à une bataille, » j'aurai à commander cent cinquante chariots » de bagages. [1] »

Après de nouveaux revers, privée de presque toute assistance dans la petite ville d'Exeter que le comte d'Essex se préparoit à assiéger, elle mit au monde, le 16 juin 1644, sa dernière fille.

A peine accouchée, elle fut forcée de fuir de nouveau, n'ayant pour tout aide que son confesseur, un gentilhomme et une de ses femmes, *qui avoient de la peine à la soutenir à cause de son extrême foiblesse.* Elle avoit été obligée d'abandonner à Exeter sa fille nouvellement née : c'étoit cette princesse prisonnière dix-sept jours après sa naissance, cette princesse frappée par la mort à Saint-Cloud dans toute la fleur de la beauté et de la jeunesse, cette duchesse d'Orléans, cette seconde Henriette que la gloire de Bossuet devoit atteindre comme la première.

Une cabane déserte, à l'entrée d'un bois, s'offrit à la fuite d'Henriette-Marie. Elle y demeura cachée pendant deux jours. Elle entendit défiler les troupes du comte d'Essex qui parloient de porter à Londres *la tête de la reine*, laquelle tête avoit été mise à prix pour une somme de 6,000 liv. sterl.

[1] *Note* des Mémoires de Ludlow, coll. Guiz.

Henriette, arrivée à Plymouth à travers mille périls, s'embarque pour l'île de Jersey : l'amiral Batty la poursuit. Alors, comme la femme de saint Louis, elle fait promettre à un capitaine de la tuer et de la jeter dans la mer avant qu'elle tombât aux mains de ces infidèles d'une nouvelle sorte. Elle aborde avec quelques matelots parmi des rochers sur la côte de la Basse-Bretagne; les paysans prenant ces étrangers pour des pirates, s'arment contre eux; Henriette-Marie se fait reconnoître, part pour Paris, arrive au Louvre et tombe dans de nouveaux malheurs.

Outragée par des libelles jusque sur le continent, elle tomboit des mains de la populace féroce de Londres dans celles de la populace insolente de Paris. Ballottée entre deux guerres civiles, sur les bords de la Tamise, elle rencontre les crimes sérieux des révolutions; sur les rivages de la Seine, les pasquinades sanglantes de la Fronde; là le drame de la liberté, ici sa parodie. Les bouchers et les boulangers d'Angleterre veulent tuer Henriette-Marie dans le palais des Stuart; les bouchers et les boulangers de France lui refusent des aliments, dans le palais des Bourbons, oubliant que leurs pères avoient été nourris par celui dont ils dédaignoient de nourrir la fille.

« Cinq ou six jours avant que le roi sortît de » Paris, dit le cardinal de Retz, j'allai chez la » reine d'Angleterre que je trouvai dans la » chambre de Mademoiselle, sa fille, qui a été » depuis madame d'Orléans. Elle me dit d'abord : » Vous voyez, je viens tenir compagnie à Hen- » riette; la pauvre enfant n'a pu se lever aujour- » d'hui faute de feu..... La postérité aura peine » à croire qu'une petite-fille d'Henri-le-Grand ait » manqué d'un fagot pour se lever au mois de » janvier dans le Louvre et sous les yeux d'une » cour de France. »

Elle étoit souvent obligée de se promener des *après-dînées entières dans les galeries du Louvre pour s'échauffer. . . Elle appréhendoit non-seulement les insultes du peuple de Paris, mais la dureté de ses créanciers. . . Les Parisiens ne la pouvoient souffrir, et un jour que le roi Charles II son fils se promenoit sur une terrasse qui donnoit du côté de la rivière, quelques mariniers lui firent des menaces, ce qui l'obligea de se retirer de peur de les aigrir davantage par sa présence* [1].

Triste et extraordinaire complication et ressemblance de destinée! Henriette-Marie, en 1639, avoit reçu à Whitehall sa mère exilée, Marie

[1] Vie de Henriette-Marie.

de Médicis. Les habitants de Londres, déjà soulevés contre la reine d'Angleterre, se portèrent à des excès contre l'ancienne reine de France. La fille de Henri IV, qui se défendoit à peine contre la haine publique, fut obligée de demander une garde pour protéger la veuve de Henri IV : et Anne d'Autriche fut impuissante, à son tour, dans Paris, pour mettre à l'abri la sœur fugitive de Louis XIII, et la tante de Louis-le-Grand.

Une fausse nouvelle parvint d'abord à la reine d'Angleterre sur la catastrophe du 30 janvier 1649 : le bruit courut que Charles Ier avoit été délivré sur l'échafaud par le peuple ; mais la lettre d'adieu de l'infortuné monarque, qui fut remise à Henriette le 9 février, dans le couvent des Carmélites à Paris, la tira d'erreur ; elle s'évanouit. Le lendemain, madame de Motteville la vint complimenter de la part de la reine régente. Le malheur donnoit le droit à la reine d'Angleterre de faire des leçons : elle chargea madame de Motteville de dire à Anne d'Autriche « que le roi son seigneur (Charles Ier) » ne s'étoit perdu que pour n'avoir jamais su la » vérité..... que le plus grand des maux qui » pouvoient arriver aux rois, et celui qui seul » dévoroit leurs empires, étoit d'ignorer la vé- » rité. »

Cette insistance d'Henriette n'expliqueroit-elle pas son premier penchant pour les parlementaires, et son antipathie pour Strafford, dont elle trouvoit peut-être l'esprit trop absolu? Elle ajouta dans cette conversation, « qu'il » falloit prendre garde à irriter les peuples. » Si Charles Ier ne s'étoit perdu que pour n'avoir pas connu la vérité, au dire de la reine, cette reine ne partageoit donc pas l'entêtement du roi sur l'étendue de la prérogative? Elle aimoit les parlements : lorsqu'elle songea à quitter l'Angleterre avec Marie de Médicis sa mère, les deux chambres lui présentèrent une humble pétition pour la supplier de ne pas s'éloigner. Henriette répondit en anglois par un gracieux discours, qu'elle resteroit, et qu'il n'y avoit point de sacrifice que le peuple ne pût attendre d'elle[1].

Après la mort de son mari, elle se donna le surnom de *reine malheureuse*, et elle porta le deuil toute sa vie.

L'épreuve la plus rude que cette reine eut à soutenir fut de solliciter un douaire de veuve, auprès de l'homme qui l'avoit faite veuve : Cromwell répondit au cardinal Mazarin qu'Henriette de France n'avoit jamais été reconnue reine en Angleterre. Cette réponse sauvage, qui

[1] Journaux du P., IV, 314.

transformoit en concubine d'un prince étranger la fille d'un de nos plus grands rois, étonne moins que la demande même de cette fille de Jeanne d'Albret. Lorsqu'Henriette apprit ce refus, elle dit noblement: « Ce n'est pas à moi, c'est à la France » que cet outrage s'adresse. » Telle étoit, en effet, l'abjection où la politique d'un ministre sans honneur avoit alors réduit notre patrie. Mazarin étoit descendu jusqu'à se faire l'espion de Cromwell auprès de la famille royale exilée: ce fait résulte d'une lettre de Cromwell, qui n'étoit lui-même qu'un grand espion couronné et armé.

Quelque temps auparavant, Henriette-Marie avoit été forcée de demander au parlement de Paris ce qu'elle appeloit une *aumône*.

Retirée à Chaillot chez des Sœurs de la Visitation établies dans une maison bâtie par Catherine de Médicis, Henriette devint bigote : il est assez curieux de lire que Port-Royal lui avoit offert de l'argent et un asile. Dans les histoires de sa vie, tristes sont ces petits contes de religieux et de religieuses, ces conseils de nonnes qui parlent des plus grands événements dont elles entendent à peine le bruit, qui jugent du fond de leurs cellules les choses de la politique, et qui, immobiles dans leurs saints déserts, ne s'aperçoivent pas même que le monde

marche et passe aux pieds des murs de leur cloître. Henriette-Marie essaya de rendre ses enfants à l'Église romaine. Charles II, indifférent à tout principe, préféra sa couronne à sa foi : il ne se fit catholique qu'en mourant, lorsqu'il n'avoit plus rien à perdre des biens de la terre. Le duc de Glocester et la princesse d'Orange restèrent zélés protestants; le duc d'York seul (Jacques II) reçut des impressions qui le devoient ramener un jour à Paris, pour y mourir dépouillé comme sa mère. La princesse Henriette, depuis duchesse d'Orléans, fut élevée dans la religion romaine.

A la restauration de Charles II, la veuve de Charles I[er] passa en Angleterre et ne se put résoudre à y demeurer. Elle ne connoissoit plus personne; elle alloit pleurant dans les palais de Whitehall, de Saint-James et de Windsor, poursuivie qu'elle étoit par quelques souvenirs. Après avoir vu mourir deux de ses enfants (la princesse d'Orange, veuve de vingt-six ans, et le duc de Glocester) elle s'embarqua avec sa fille Henriette, pour revenir en France. Son vaisseau échoua; Henriette fut saisie d'une rougeole dangereuse, et resta, soignée par sa mère, un mois entier à bord du vaisseau. La compagne éprouvée de l'infortuné Charles maria Henriette au duc d'Orléans, et reçut à Chaillot le bref

de la béatification de Saint-François de Sales: dernières grandeurs de la terre et du ciel qui la visitèrent dans sa solitude.

Vers l'an 1663, Henriette-Marie fit un dernier voyage à Londres. Enfin, rentrée pour toujours dans sa patrie, elle tomba malade à Sainte-Colombe, petite maison de campagne située à peu de distance de la Seine. Un grain d'opium qu'elle prit la plongea dans un sommeil dont elle ne se réveilla plus. Elle expira vers minuit, le 10 septembre 1669. Un historien a dit qu'*elle avoit fait un saint usage de ses maux*. Bien que son corps fut porté à Saint-Denis et son cœur à la Visitation de Chaillot, elle seroit morte oubliée, si Bossuet ne s'étoit emparé de ce grand débris de la fortune, pour le façonner à la manière de son génie.

Le grand orateur, en envoyant l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre et de madame Henriette à l'abbé de Rancé, lui écrivoit : « J'ai laissé » ordre de vous faire passer deux oraisons fu- » nèbres qui, parce qu'elles font voir le néant du » monde, peuvent avoir place parmi les livres » d'un solitaire, et qu'en tout cas il peut re- » garder comme deux têtes de mort assez tou- » chantes. »

DE L'OUVERTURE

DU LONG PARLEMENT

AU COMMENCEMENT DE LA GUERRE CIVILE.

(De 1640 à 1647.)

Ce fut donc par l'avis de la reine que Charles Ier annonça au conseil des pairs réunis à York la convocation d'un parlement.

Pour ne s'occuper que des affaires intérieures, il se falloit débarrasser des Écossois. En vain Strafford s'opposa au traité déshonorant que l'on conclut avec eux; en vain il montra, par une action hardie, combien il étoit facile de les vaincre, le roi n'écouta rien et se hâta de revenir à Londres. Le quatrième parlement avoit été dissous le 5 mai 1640, et le 3 novembre de la même année s'ouvrit cette cinquième assemblée si fameuse dans l'histoire sous le nom du *long parlement*.

Charles avoit passé douze années sans appeler les communes; il s'étoit hâté, après ce laps de

temps, de les disperser de nouveau; on ne s'étonne donc pas de voir, par une réaction naturelle, les communes irritées établir le bill des parlements triennaux, enlever au roi le pouvoir de proroger ces parlements et de les dissoudre; par ce seul acte, la monarchie constitutionnelle étoit changée en une démocratie royale. Le monarque qui avoit tant combattu pour la *prérogative*, lorsqu'elle n'étoit pas virtuellement attaquée, l'abandonna au moment même où on lui porta les plus rudes coups.

Désespérant d'être utile à un prince si foible, Strafford avoit voulu se retirer du ministère; Charles retint le conseiller fidèle qui, ne le pouvant plus servir, se dévoua.

Un dessein, tout-à-fait digne du caractère déterminé de Strafford, avoit été conçu : le ministre vouloit dénoncer au parlement même les membres de ce parlement, qui avoient appelé l'armée écossoise en Angleterre. Les preuves de l'appel existoient; mais ceux que Strafford prétendoit accabler le devancèrent : Pym présenta, au nom des communes, à la barre de la chambre des pairs, une accusation de haute trahison contre Strafford qui fut immédiatement saisi et envoyé à la Tour.

Charles alors croyant adoucir les communes consentit à tout ce qu'elles voulurent entre-

prendre contre l'autorité de la couronne; mais en renonçant, comme on vient de le dire, au pouvoir de dissoudre le parlement, il se priva du moyen le plus sûr de sauver son ami.

Les chefs du parti étoient dans la chambre des lords, le duc de Bedford, lord Say, lord Mandeville et le comte d'Essex.

Le duc de Bedford jouissoit d'un revenu immense qui provenoit en grande partie des confiscations dont la couronne avoit doté sa famille. Il avoit ce commun bon sens que le vulgaire prend pour de la sagesse : orgueilleux d'une richesse de mauvaise origine et d'une raison suffisante pour vaquer aux intérêts ordinaires de la vie, regardant les bienfaits des cours non comme une faveur, mais comme un tribut payé à sa puissance, Bedford, si zélé pour le régime légal, et dont les biens étoient les iniques présents de l'arbitraire, se réservoit au jour du malheur le droit d'être ingrat.

Lord Say, violent puritain, n'avoit qu'une fortune médiocre : son ambition étoit démesurée, son esprit fin, son caractère réservé. Les royalistes n'avoient pas d'ennemi plus dangereux.

Sans talents réels, avec de l'urbanité et quelque chose de sincère, lord Mandeville gagna l'affection et la confiance des communes.

Quant au comte d'Essex, dupe des chefs po-

pulaires qui flattoient sa vanité, c'étoit un de ces hommes à l'esprit étroit et faux, pour qui l'expérience est nulle; un de ces hommes qui voient le bonheur de l'espèce dans le malheur de l'individu, toujours prêts à recommencer les mêmes fautes, toujours s'ébahissant de ce qui arrive; personnages qui sont les niais d'un parti, comme d'autres en sont les trafiquants ou les héros.

Dans la chambre des communes, Pym étoit chargé de toutes les propositions de lois; il n'avoit d'autre talent que celui des affaires auxquelles il sembloit donner du poids par une parole lourde et un ton dogmatique; il ne manquoit pas de conscience, et son jugement étoit droit. Il ne désiroit qu'une amélioration dans le gouvernement: chef des réformateurs à la naissance des troubles, il se trouva loin derrière eux, quand la révolution eut fait des progrès.

Hampden vint à point pour aider au renversement d'un empire: passé tout à coup d'une vie dissipée aux mœurs les plus sévères, cachant sous les dehors de l'affabilité des desseins vastes, il est probable qu'il conçut l'idée d'une république, quand on ne songeoit encore qu'aux priviléges parlementaires.

Hampden prenoit une partie de sa force dans la flexibilité de ses talents: son éloquence et son

esprit étoient à volonté concis ou diffus, clairs ou embarrassés, et cette obscurité, dont il étoit le maître, lui donnoit plus de puissance en le rattachant aux défauts de son siècle. Tantôt il résumoit les débats du parlement avec une précision admirable, quand ces débats menoient au triomphe de son opinion; tantôt il embrouilloit la question de manière à la faire ajourner, si elle paroissoit se résoudre contre son avis. Poli et modeste avec art, paroissant se défier de son jugement et céder à celui d'autrui, il finissoit toujours par emporter ce qu'il désiroit. Intrépide à l'armée, profond dans la connoissance des hommes, lui seul devina Cromwell alors que la foule n'apercevoit encore rien dans ce destructeur du trône des Stuart. Sylla pénétra de même l'âme de César: les aigles voient de loin et de haut. On a cru pourtant qu'Hampden fut tenté par la proposition à lui faite d'être gouverneur du prince de Galles, s'il vouloit, avec Pym et Hollis, s'engager à sauver Strafford. [1]

Sombre, vindicatif, implacable, Saint-John formoit, avec Pym et Hampden, le triumvirat qui dominoit la nation. Ces trois hommes se servoient encore du fanatisme de Fiennes, et des talents de sir Henri Vane.

[1] Whitelocke.

Celui-ci joignoit à une dissimulation profonde un esprit prompt et une parole mordante; dans la laideur bizarre de sa physionomie on croyoit lire des destinées extraordinaires. Emporté par une imagination inquiète et ardente, libertin à Londres, puritain à Genève, séditieux à Boston, Vane excitoit partout des troubles; il enflammoit les esprits pour des principes dont il se jouoit. Après avoir traîné une vie d'aventures sur tous les rivages, il revint dans son pays où la révolution sembloit attirer et demander son fatal génie.

Strafford ayant été mis en accusation, le parlement crut qu'il étoit temps de recourir aux grandes mesures populaires. On fit sortir des prisons et promener en triomphe trois écrivains condamnés pour des libelles. Dans les temps de troubles, la licence de la presse est souvent confondue avec la liberté de la presse, et l'on se sert ensuite de la crainte qu'inspire la première pour enchaîner la seconde : Milton prit la plume en faveur de celle-ci. On trouve pour la première fois le grand nom de l'Homère anglois, confondu parmi ceux des pamphlétaires du temps, comme on lit le nom d'Olivier Cromwell sur la liste des colonels ou des capitaines de cavalerie de l'armée parlementaire.

Des pétitions étoient colportées de maison en

maison, et revêtues de la signature d'honnêtes citoyens dont la bonne foi étoit surprise. Quiconque à la chambre basse se montroit modéré perdoit son siége : on trouvoit cent causes de nullité à son élection; et quiconque entroit violemment dans les idées du jour restoit député, sa nomination fût-elle entachée de tous les vices. Le pouvoir passé entièrement aux communes, il fut aisé de prévoir la mort de Strafford.

Cet homme n'eut qu'un défaut, et ce défaut le perdit : il méprisoit trop les conseils et les obstacles. Fait par la nature pour commander, la moindre contradiction lui étoit insupportable. L'empire appartient sans doute aux talents, la souveraineté réside dans le génie; mais c'est un malheur quand le sentiment d'une supériorité incontestable est révélé à celui qui la possède dans une seconde place, alors qu'il lui est impossible d'atteindre à la première. Ce qui seroit grandeur et puissance légitime au plus haut degré de l'ordre social devient, un degré plus bas, orgueil et tyrannie.

Amené devant la chambre des pairs, Strafford sans assistance, sans préparation, sans connoître même les accusations dont il étoit chargé, luttant seul contre la foiblesse du roi, la fougue des communes, le torrent de l'inimitié popu-

laire, Strafford se défendit avec tant de présence d'esprit, que ses juges n'osèrent d'abord prononcer la sentence.

Toutes les paroles de l'illustre infortuné furent calmes, dignes, pathétiques et modestes. Son discours, qui nous est resté, n'est point souillé du jargon de l'époque. Strafford, dans son adversité, se montra aussi supérieur aux Pym et aux Fiennes par la beauté du génie que par la grandeur de l'âme. La conclusion de sa défense, citée partout, arracha des pleurs à ses ennemis.

« Mylords, j'ai retenu ici vos seigneuries beau-
» coup plus long-temps que je ne l'aurois dû ;
» je serois inexcusable si je n'avois parlé pour
» l'intérêt de ces gages qu'une sainte, mainte-
» nant dans le ciel, m'a laissés (il montroit ses
» enfants, et ses pleurs l'interrompirent); ce que
» je perds moi-même n'est rien ; mais, je l'avoue,
» ce que mes indiscrétions vont faire perdre à
» mes enfants m'affecte profondément : je vous
» prie de me pardonner cette foiblesse. J'aurois
» voulu dire quelque chose de plus, mais j'en
» suis incapable à présent : ainsi je me tairai...

» Et maintenant, mylords, je remercie Dieu
» de m'avoir instruit, par sa grâce, de l'extrême
» vanité des biens de la terre, comparés à l'im-
» portance de notre salut éternel. En toute hu-
» milité et en toute paix d'esprit, mylords, je me
» soumets à votre sentence. Que cet équitable
» jugement soit pour la vie ou pour la mort, je
» me reposerai plein de gratitude et d'amour
» dans les bras du grand auteur de mon exis-
» tence. »

Socrate fut moins soumis ; il accusa ses juges à la fin de son apologie. « Il est temps, leur
» dit-il, que je me retire, vous, *pour vivre*, moi,
» pour mourir. »

Ce ne fut qu'à force de menaces que l'on parvint à faire condamner Strafford dans la chambre des pairs : malgré ces violences, dix-neuf voix sur quarante-six l'osèrent encore absoudre.

L'accusé, dans sa défense, avoit surtout foudroyé Pym, l'accusateur, réduit à balbutier une misérable réplique. L'animosité des communes contre Strafford n'étoit peut-être si grande que parce que le noble pair avoit fait partie de la chambre populaire, et qu'il s'étoit montré lui-même ardent adversaire de la couronne. Les chefs plébéiens le regardoient comme un déserteur. L'envie s'attachoit aussi à l'élévation du ministre de Charles : le mérite oublié plaît ; récompensé, il offusque.

Enfin, il faut dire encore que les partis ont un merveilleux instinct pour découvrir et pour perdre les hommes de taille à les combattre. Dans

les grandes révolutions, le talent qui heurte de front ces révolutions est écrasé; le talent qui les suit peut seul s'en rendre maître : il les domine, lorsqu'ayant épuisé leurs forces, elles n'ont plus pour elles le poids des masses et l'énergie des premiers mouvements. Mais cette sorte de talent complice appartient à des personnages plus grands par la tête que par le cœur, car ils sont long-temps obligés de se cacher dans le crime, pour s'emparer de la puissance.

Charles dans son palais, tremblant pour les jours de la reine, nomma une commission chargée de ratifier *tous* les bills portés à la sanction royale : parmi ces bills se trouvoit celui qui condamnoit Strafford; dernière et misérable foiblesse d'un prince qui cherchoit à couvrir son ingratitude à ses propres yeux, en comprenant dans un acte *général* de l'autorité suprême l'acte *particulier* qui donnoit la mort à un ami ! On sait que le monarque fut déterminé à permettre l'exécution de la sentence, par la chose même qui l'auroit dû affermir dans la résolution de s'y opposer. Le magnanime Strafford écrivit une lettre à Charles, pour dégager la conscience de son roi, et lui donner la permission de le faire mourir.

« Ma vie, lui mandoit-il, ne vaut pas les soins

» que Votre Majesté prend pour me la conser-
» ver : je vous la donne avec empressement en
» échange des bontés dont vous m'avez comblé,
» et comme un gage de réconciliation entre vous
» et votre peuple. Jetez seulement un regard
» de compassion sur mon pauvre fils et sur ses
» trois sœurs. »

De tous les conseillers de la couronne, Juxon, évêque de Londres, eut seul le courage de dire au roi qu'il ne devoit pas souscrire à la condamnation, s'il ne trouvoit pas Strafford coupable. Exemple frappant de la justice divine ! ce fut ce même Juxon, cet équitable et courageux prélat, qui assista Charles Ier à l'échafaud.

Lorsque Strafford apprit que son supplice avoit été autorisé, il se leva avec étonnement de son siége, et s'écria dans le langage de l'Écriture : « Ne mettez point votre confiance
» dans la parole des princes ni dans les enfants
» des hommes. » Strafford avoit-il cru au courage du roi? un reste d'amour de la vie s'étoit-il caché au fond du cœur d'un grand homme?

Charles n'apaisa point les esprits, en laissant verser le sang de son ministre : une lâcheté n'a jamais sauvé personne. Les princes de la terre, que des fautes ou des crimes exposent souvent à perdre la couronne, feroient mieux de la compromettre quelquefois pour des causes saintes.

Au surplus l'infortuné Stuart ne cessa de se reprocher sa foiblesse : condamné à son tour, il déclara que sa mort étoit un juste talion de celle de Strafford. Cette confession publique prononcée à haute voix sur l'échafaud, est une des plus hautes leçons de l'histoire : la postérité n'a pas absous l'ami, mais elle a pardonné au monarque en faveur de la sincérité du repentir, et de la grandeur de l'expiation.

Strafford s'étoit certainement rendu coupable d'actes arbitraires en Irlande ; mais l'Irlande avoit été gouvernée de tout temps par l'autorité militaire et par des lois exceptionnelles. D'ailleurs les limites des priviléges de la couronne et des droits du parlement étoient encore si confuses, que l'on se pouvoit ranger du côté d'un de ces deux pouvoirs d'après des antécédents d'une égale autorité. Cinquante ans plus tard, Strafford eût été sévèrement, mais justement condamné ; à l'époque de l'arrêt prononcé sur lui, les lois qu'on lui appliqua étoient ou non faites, ou contestées, ou détruites par d'autres lois. Le bill d'*Attainder* renferma implicitement le délit et la peine; la sentence fut à la fois un jugement et une loi, laquelle loi avoit un effet rétroactif : il y eut donc violence et iniquité.

Strafford se prépara au supplice avec le plus

grand calme. [1] Le 22 mai 1641, au matin, on le conduisit au lieu de l'exécution : en passant au pied de la tour où l'archevêque Laud, accusé comme lui, étoit renfermé, il éleva la voix et pria le prélat de le bénir. Le vieillard parut à la fenêtre ; ses cheveux étoient blancs ; des larmes baignoient son visage ; deux ecclésiastiques le soutenoient. Strafford se mit à genoux : Laud passa ses mains à travers les barreaux; il essaya de donner une bénédiction que l'âge, l'infortune et la douleur ne lui permirent pas d'achever; il défaillit dans les bras de ses deux assistants.

Strafford se releva, prit la route de l'échafaud où le vieil évêque le devoit suivre. Le ministre de Charles marcha au supplice d'un air serein, au milieu des insultes de la populace. Avant de poser le front sur le billot, il prononça ces paroles : « Je crains qu'une révolution qui » commence par verser le sang ne finisse par » les plus grandes calamités et ne rende malheu- » reux ceux qui l'entreprennent. » Il livra sa tête et passa à l'éternité (1641).

La révolution précipite son cours ; le roi part pour l'Écosse ; la conspiration irlandoise éclate

[1] J'invite à lire, dans la collection de lettres de Strafford, la lettre qu'il écrivit à son fils avant d'aller à l'échafaud.

et est suivie d'un des plus horribles massacres dont il soit fait mention dans l'histoire ; les chefs du parti puritain saisissent cette occasion pour hâter la marche des événements. Charles revient de l'Écosse ; le parlement lui présente des remontrances séditieuses et fait emprisonner les évêques.

Irrité de tant d'affronts, le roi va lui-même accuser de haute trahison dans la chambre des communes les six membres les plus fameux de la faction puritaine. Ceux-ci, prévenus de cette imprudente démarche par une indiscrétion de la reine, se réfugient dans la cité. Une insurrection éclate ; les bruits les plus absurdes se répandent : tantôt c'est la rivière que les *cavaliers* doivent faire sauter en l'air par l'explosion d'une mine ; tantôt ce sont ces mêmes *cavaliers* (les royalistes) qui viennent mettre le feu à la demeure des *têtes rondes* (les parlementaires). Menacée d'un décret d'accusation, la reine force le roi à donner sa sanction à la loi qui privoit les évêques du droit de voter. Henriette quitte l'Angleterre ; Charles se retire à York, après avoir refusé d'apposer sa signature au bill relatif à la milice ; bill qui tendoit à mettre le pouvoir militaire aux mains de la chambre élective : de part et d'autre on se prépare à la guerre.

On remarque dans la conduite du roi, depuis son avènement au trône jusqu'à l'époque de la guerre civile, cette incertitude qui prépare les catastrophes. Entêté de la *prérogative*, il se la laissa d'abord arracher par lambeaux, et la livra ensuite toute à la fois ; il étoit brave ; il pouvoit en appeler à l'épée, et il ne recourut aux armes que quand ses ennemis eurent acquis le pouvoir de résister ; toutes les voies constitutionnelles lui étoient ouvertes pour agir au nom de la constitution, même contre le parlement, et il n'entra point dans ces voies. Enfin, Charles lutta inutilement contre la force des choses ; son temps l'avoit devancé : ce n'étoit pas sa nation seule qui l'entraînoit, c'étoit le genre humain ; il voulut ce qui n'étoit plus possible. La liberté conquise s'alla perdre d'abord dans le despotisme militaire qui la dépouilla de son anarchie ; mais enlevée aux pères, elle fut substituée aux fils, et resta en dernier résultat à l'Angleterre.

Dans les combats de plume qui précédèrent des combats plus sanglants, le parti de Charles eut presque toujours raison par le fond et par la forme : ce parti posa très-nettement les questions relatives aux formes du gouvernement ; il prouva que la constitution angloise étoit composée de monarchie, d'aristocratie et de démocratie (c'étoit la première fois que l'on s'expri-

moit ainsi); il prouva que les demandes du parlement tendoient à dénaturer la constitution monarchique et à jeter la Grande-Bretagne dans l'état populaire, le pire de tous les états. Falkland et Clarendon écrivoient pour le roi; tous deux étoient ennemis déclarés des mesures arbitraires de la cour.

Pourquoi un parti si raisonnable dans ses doctrines ne fut-il pas écouté? C'est qu'on ne le crut pas sincère, et qu'ensuite il étoit froid; il se trouvoit placé du côté d'un pouvoir qui tendoit à conserver, tandis que les passions étoient du côté d'un pouvoir qui vouloit détruire. Enfin ce parti étoit dépassé dans ses sentiments de liberté, par les puritains qui marchoient à la république. Plus tard on retourna aux principes de Clarendon et de Falkland, mais il fallut dévorer vingt ans de calamités. Ainsi nous sommes revenus en 1814 aux doctrines de 1789 : nous aurions pu nous épargner le luxe de nos maux.

Cependant (il est triste de le dire), les crimes et les misères des révolutions ne sont pas toujours des trésors de la colère divine, dépensés en vain chez les peuples. Ces crimes et ces misères profitent quelquefois aux générations subséquentes par l'énergie qu'ils leur donnent, les préjugés qu'ils leur enlèvent, les haines dont ils les délivrent, les lumières dont ils les éclairent.

Ces crimes et ces misères, considérés comme leçons de Dieu, instruisent les nations, les rendent circonspectes, les affermissent dans des principes de liberté raisonnable ; principes qu'elles seroient toujours tentées de regarder comme insuffisants, si l'expérience douloureuse d'une liberté sous une autre forme n'avoit été faite.

Falkland a laissé un de ces souvenirs mêlés de mélancolie et d'admiration qui attendrissent l'âme. Il étoit doué du triple génie des lettres, des armes et de la politique. Il fut fidèle aux Muses sous la tente, à la liberté dans le palais des rois, dévoué à un monarque infortuné, sans méconnoître les fautes de ce monarque. Accablé des maux de son pays, fatigué du poids de l'existence, il se laissa aller à une tristesse qui se faisoit remarquer jusque dans la négligence de ses vêtements. Il chercha et trouva la mort à la bataille de Naseby : on devina son dessein de quitter la vie au changement de ses habits : il s'étoit paré comme pour un jour de fête.

Le chancelier Clarendon, qui de son côté servit si bien Charles Ier, vint dans la suite mourir à Rouen, exilé par Charles II, qui lui devoit en partie sa couronne. Sous le règne de ce dernier prince, on condamna à être brûlé par la main du bourreau le mémoire justificatif du vertueux

magistrat dont les écrits mêlés à ceux de Falkland avoient fait triompher la cause royale.

L'étendard royal planté à Nottingham donna, dit Hume, le signal de la discorde et de la guerre civile à toute la nation. Clarendon remarque que les parlementaires avoient commis le premier acte d'hostilité, en s'emparant des magasins de Hull. L'observation est juste, mais le parlement avoit agi dans ses intérêts : lorsque dans les troubles des empires on en est venu à l'emploi de la force, il s'agit moins de la première attaque que de la dernière victoire.

La fortune se déclara d'abord pour le roi : la reine lui amena des secours. Il assembla à Oxford les membres du parlement qui lui étoient demeurés fidèles, afin de combattre le parlement de Londres : ainsi sous la Ligue nous avions le parlement de Tours et celui de Paris; « mais de» puis, dit Bossuet, des retours soudains, des » changements inouïs, la rébellion long-temps » retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein » à la licence; les lois abolies, la majesté violée » par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usur» pation et la tyrannie sous le nom de liberté. »

CROMWELL.

Tous ces revers tinrent à un homme : non que Cromwell fût l'adversaire de Charles (dans ce cas encore la lutte eût été trop inégale), mais Cromwell étoit la destinée visible du moment. Charles, le prince Rupert, les partisans du roi, remportoient-ils quelque avantage, cet avantage devenoit inutile par la présence de Cromwell. Moins les talents de cet homme étoient éclatants, plus il paroissoit surnaturel : bouffon et trivial dans ses jeux, lourd et ténébreux dans son esprit, embarrassé dans sa parole, ses actions avoient la rapidité et l'effet de la foudre. Il y avoit quelque chose d'invincible dans son génie, comme les idées nouvelles dont il étoit le champion.

Olivier Cromwell, fils de Robert Cromwell et d'Elisabeth Stewart, naquit à Huntingdon, le 24 avril v. s., la dernière année du seizième siècle. Robert eut dix enfants, et Olivier fut le second de ses fils. Les frères d'Olivier moururent en bas âge. Milton a exalté et d'autres ont ravalé

la famille du Protecteur : il a dit lui-même dans un de ses discours qu'il n'étoit ni bien ni mal né, ce qui étoit modeste, car sa naissance étoit bonne, et ses alliances surtout remarquables. Les premiers biographes de Cromwell, particulièrement les premiers biographes françois, l'envoient servir d'abord sur le continent, et le font comparoître devant le cardinal de Richelieu, qui prédit la grandeur future du jeune Anglois : ces fables sont aujourd'hui abandonnées. Cromwell reçut les premiers rudiments des lettres à Huntingdon, sous un docteur Thomas Beard, ministre dans cette petite ville. Le docteur fut un mauvais maître, quoiqu'il composât des pièces de théâtre pour ses écoliers; Cromwell ne sut jamais correctement l'orthographe.

Envoyé à Cambridge au collége de Sydney-Sussex (23 avril 1616), il étudia sous Richard Howlet, apprit un peu de latin : Waller veut qu'il sût bien l'histoire grecque et romaine. Il aimoit les livres, écrivoit facilement de mauvaise prose et de méchants vers.

Son père étant mort, sa mère le rappela auprès d'elle. Pendant deux années, Olivier fut la terreur de la ville d'Huntingdon par ses excès. Envoyé à Lincolns-Inn pour s'instruire dans les lois, au lieu de s'y appliquer, il se plongea dans la débauche. Revenu de Londres en province, il se

maria à Élisabeth Bourchier, fille de sir James Bourchier, du comté d'Essex. Elle étoit laide et assez vaine de sa naissance : une seule lettre d'elle, qui nous reste, montre qu'elle avoit reçu l'éducation la plus négligée [1].

Cromwell, qui n'avoit que vingt et un ans au moment de son mariage, changea subitement de mœurs, entra dans la secte puritaine, et fut saisi de l'enthousiasme religieux, tantôt feint, tantôt vrai, qu'il conserva toute sa vie. Nous verrons plus tard les contrastes de son caractère.

Une succession ayant donné quelque aisance à Cromwell, il devint *gentleman farmer* dans l'île d'Ély, et fut élu membre du troisième parlement de Charles en 1628 : il ne s'y fit remarquer que par son ardeur religieuse et par ses déclamations contre les évêques de Winchester et de Winton. Sa voix étoit aigre et passionnée, ses manières rustiques, ses vêtements sales et négligés. Cromwell étoit d'une taille ordinaire (cinq pieds cinq pouces environ); il avoit les épaules larges, la tête grosse, et le visage enflammé.

[1] Il ne faut pourtant pas confondre les fautes d'orthographe et de langue, dans les manuscrits de la première partie du dix-septième siècle, avec l'orthographe et les langues de cette époque qui n'étoient pas fixées et varioient encore dans chaque pays, selon les provinces.

Après la dissolution du parlement de 1628, Cromwell disparoît; on ne le retrouve qu'à la convocation du parlement de 1640. On sait seulement que les censures et l'intolérance de la Chambre Étoilée, ayant déterminé beaucoup de citoyens à passer à la Nouvelle-Angleterre, Hampden et son cousin Olivier Cromwell résolurent de s'expatrier. Ils avoient choisi pour le lieu de leur résidence, dans des pays sauvages, une petite ville puritaine, fondée en 1635, sous le nom de Say-Brook, par lord Brook et lord Say. Cromwell et Hampden étoient déjà à bord d'un vaisseau sur la Tamise, lorsque cette proclamation les contraignit de débarquer : « Il est défendu à tous marchands, maîtres et » propriétaires de vaisseaux, de mettre en mer » un vaisseau ou des vaisseaux avec des passa- » gers, avant d'en avoir obtenu licence spéciale » de quelques-uns des lords du conseil privé de » Sa Majesté, chargés des plantations d'outre- » mer. »

Hampden et Cromwell, au lieu de s'aller ensevelir dans les déserts de l'Amérique, furent retenus en Angleterre par les ordres de Charles Ier: il n'y a pas, dans les annales des hommes, un exemple plus frappant de la fatalité.

Obligé de rester en Angleterre, par la volonté du roi qu'il devoit conduire à l'échafaud, Cromwell ne sachant où jeter son inquiétude, s'opposa au desséchement très-utile des marais de Cambridge, de Huntingdon, Northampton et Lincoln; desséchement entrepris par le comte de Bedfort. Les personnages puissants qu'il attaquoit lui donnèrent le surnom dérisoire de *lord des marais;* mais le parti populaire et puritain, à cause même de cette attaque contre de nobles hommes, choisirent Cromwell membre de la chambre des communes pour Cambridge, au parlement du 5 mai 1640. Ce quatrième parlement ayant été subitement dissous, l'obscur député reparut enfin, la même année, dans ce long parlement qui devoit faire sa puissance, et qu'il devoit détruire.

La révolution qui commençoit sa marche ne se trompoit pas sur son chef, bien que ce chef fût encore le membre le plus ignoré de ces fameuses communes. Au premier cri de la guerre civile, le génie du Protecteur s'éveilla. Volontaire d'abord, et puis colonel parlementaire, Cromwell leva un régiment de fanatiques qu'il soumit à la plus sévère discipline : le moine devient facilement soldat. Pour vaincre le principe d'honneur qui animoit les *cavaliers*, Cromwell enrôla à son service le principe religieux qui enflammoit les *têtes rondes.* Il fut bientôt l'âme de

tout : il refondit et reconstitua l'armée; et sachant se faire exempter des bills qu'il inspiroit au parlement, il restoit pouvoir arbitraire au milieu d'une faction toute démocratique.



DU COMMENCEMENT

DE LA GUERRE CIVILE

A LA CAPTIVITÉ DU ROI.

(De 1642 à 1647.)

Cromwell s'éleva principalement en adoptant un parti : il se plaça à la tête des *indépendants*, secte sortie du sein des puritains, et dont l'exagération fit la force. Les membres *indépendants* du parlement devinrent les tribuns de la république : les généraux et les officiers de l'armée furent remplacés par des généraux et des officiers *indépendants*. On établit auprès de chaque corps des commissaires qui contrecarroient les mesures des capitaines modérés; l'esprit des troupes s'exalta jusqu'au plus haut degré du fanatisme.

En vain Charles, auquel il restoit encore une ombre de puissance, voulut traiter à Huxbridge : la négociation fut rompue et la guerre renouvelée. Montross obtint quelques succès inutiles en

Écosse. « Le comte de Montross, Écossois et chef » de la maison de Graham, dit le cardinal de » Retz, est le seul homme du monde qui m'ait » jamais rappelé l'idée de certains héros que l'on » ne voit plus que dans les Vies de Plutarque; il » avoit soutenu le parti du roi d'Angleterre dans » son pays, avec une grandeur d'ame qui n'en » avoit point de pareille en ce siècle. »

Montross n'étoit point un homme de Plutarque; c'étoit un de ces hommes qui restent d'un siècle qui finit dans un siècle qui commence: leurs anciennes vertus sont aussi belles que les vertus nouvelles, mais elles sont stériles; plantées dans un sol usé, les mœurs nationales ne les fécondent plus.

Tandis qu'on s'égorgeoit dans les champs de l'Angleterre, les membres des communes livroient des batailles à Londres, abattoient des têtes sans exposer les leurs. L'archevêque Laud, prisonnier depuis plus de trois ans, fut tiré de son cachot, par la vengeance de Prynne, pour aller au supplice (10 janvier 1645). Ce prélat inflexible avoit fait beaucoup de mal à Charles, en l'entêtant de la suprématie épiscopale, en persuadant au roi d'entreprendre ce qu'il n'avoit pas la force d'accomplir. Laud, courbé sur son bâton pastoral, étoit naturellement si près du terme de sa course, qu'on auroit pu se dispenser de hâter le pas du vieux voyageur : « Agé de soixante-seize ans, vénérable par ses » vertus... il regarda la mort sans tomber dans » la pusillanimité des vieillards qui, du bord » de leur tombeau, font des vœux au ciel pour » en obtenir quelques malheureux moments » qu'ils veulent attacher au grand nombre de » leurs années [1]. »

Battu de toutes parts, défait complétement à Naseby (juin 1645), Charles crut trouver un asile parmi ses véritables compatriotes: il quitta Oxford où il s'étoit réfugié, et s'alla rendre à l'armée écossoise, avec les chefs de laquelle il avoit secrètement traité. On le conduisit à Newcastle, où s'ouvrirent de nouvelles négociations. Des commissaires du gouvernement anglois arrivèrent: tout le monde pressoit Charles d'accepter les conditions proposées : les Écossois ou les *saints* (c'est ainsi qu'ils se nommoient), les *presbytériens* effrayés des *indépendants*, l'ambassadeur de France, Bellièvre, la reine même absente, mais se faisant entendre par l'intermédiaire de Montreuil. Charles refusa l'arrangement, parce qu'il blessoit les principes de sa croyance. A cette époque la foi étoit partout, excepté chez un petit nombre de libertins et de philosophes; elle

[1] Vie de Henriette de France.

imprimoit aux fautes et quelquefois aux crimes des divers partis quelque chose de grave, de moral même, si l'on ose dire, en donnant à la victime de la politique la conscience du martyr, et à l'erreur la conviction de la vérité.

Un ministre écossois, prêchant devant Charles, commença le psaume 51 : *Pourquoi, tyran, te vantes-tu de ton iniquité?* Charles se leva et entonna le psaume 56 : *Seigneur, prends pitié de moi, car les hommes me veulent dévorer.* Le peuple attendri continua le cantique avec le souverain tombé : l'un et l'autre ne s'entendoient plus qu'à travers la religion.

Ces marques de pitié s'évanouirent; les *saints* d'Écosse en vinrent à un marché avec les *justes* d'Angleterre, et l'armée covenantaire livra Charles au parlement anglois, pour la somme de 800,000 livres sterling. « Les gardes fidèles de nos rois, » dit Bossuet, trahirent le leur. » Lorsque Charles fut instruit de la convention, il prononça ces belles et dédaigneuses paroles : « J'aime mieux » être au pouvoir de ceux qui m'ont acheté » chèrement que de ceux qui m'ont lâchement » vendu. »

Prisonnier des hommes qui alloient bientôt l'immoler, Charles fut conduit au château de Holmby (9 février 1647). Il reçut partout des témoignages de respect : la foule accouroit sur

son passage; on lui amenoit des malades afin qu'il les touchât pour les rendre à la santé; vertu qu'il étoit censé posséder comme *roi de France*, comme héritier de saint Louis. Plus Charles étoit malheureux, plus on le croyoit doué de cette vertu bienfaisante : étrange mélange de puissance et d'impuissance! On supposoit au royal captif une force surnaturelle, et il n'avoit pas celle de briser ses chaînes; il pouvoit fermer toutes les plaies, excepté les siennes. Ce n'étoit pas sa main, c'étoit son sang qui devoit guérir cette maladie de liberté dont l'Angleterre étoit travaillée.

Les *Presbytériens* libres de crainte du côté du roi essayèrent de licencier l'armée où dominoient les *indépendants;* les *indépendants* l'emportèrent : ils formèrent entre eux dans leurs camps une espèce de parlement militaire aux ordres de Cromwell. Les officiers composoient la chambre haute, les soldats qu'on nommoit *agitateurs*, la chambre basse : c'est ainsi que la constitution républicaine de Rome passa aux légions de l'empire. Soixante-deux membres indépendants du vrai parlement, ayant à leur tête les orateurs, allèrent rejoindre l'armée militante, prêchante et délibérante, laquelle vint à Londres et chassa qui bon lui plut de Westminster. En même temps, le cornette Joyce, qui jadis tail-

leur avoit quitté l'aiguille pour l'épée, enleva le roi du château d'Holmby, le conduisit prisonnier de l'armée à Newmarket, et de là à Hamptoncourt.

Les hommes qui se jettent les premiers dans les révolutions sont partis d'un point de repos; ils ont été formés par une éducation et par une société qui ne sont point celles que les révolutions produisent. Dans les plus violentes actions de ces hommes, il y a quelque chose du passé, quelque chose qui n'est pas d'accord avec leurs actions, c'est-à-dire des impressions, des souvenirs, des habitudes qui appartiennent à un autre ordre de temps. Ces athlètes expirent successivement dans la lice à des distances inégales, selon le degré de leurs forces, ou s'arrêtant tout à coup, refusent d'avancer. Mais auprès d'eux sont nés d'autres hommes, factieux engendrés par les factions; aucune impression, aucun souvenir, aucune habitude ne contrarie ceux-ci dans les faits du présent; ils accomplissent par nature ce que leurs devanciers avoient entrepris par passion : aussi vont-ils beaucoup au-delà de ces premiers révolutionnaires qu'ils immolent et remplacent.

DEPUIS

LA CAPTIVITÉ DU ROI

JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE.

(De 1647 à 1649.)

Près d'une moitié de la propriété angloise avoit été séquestrée par le parlement, sous le prétexte de l'attachement que les propriétaires conservoient aux opinions royalistes. Le clergé anglican étoit errant dans les bois; des victimes entassées dans les pontons, sur la Tamise, périssoient de maladie, et quelquefois de faim. On avoit établi des comités investis du droit de vie et de mort, lesquels, sans forme de procès, dépouilloient les citoyens. Ces comités exerçoient des vengeances, vendoient la justice, et protégeoient le crime.

Tous ces maux rendirent l'entreprise de l'armée contre le parlement extrêmement populaire, car, dans le mouvement des ambitions

et dans le ressentiment des misères publiques, on n'examina pas jusqu'à quel point le succès de la révolution n'avoit pas tenu à des rigueurs que l'humanité, l'équité et la morale ne pouvoient d'ailleurs justifier.

Après avoir chassé les *presbytériens* du parlement, l'armée entama, à l'exemple de ce même parlement, des négociations avec le roi.

Cromwell pensa-t-il d'abord à se réunir à Charles? on l'a cru. John Cromwell, un de ses cousins, lui avoit entendu dire à Hamptoncourt: « Le roi est injustement traité, mais voici ce qui » lui fera rendre justice; » il montroit son épée. Il est certain qu'Ireton et Cromwell eurent des pourparlers fréquens à Hamptoncourt, avec les agents du roi. Charles offroit, dit-on, à Cromwell l'Ordre de la Jarretière et le titre de comte d'Essex; mais Cromwell prévit tant d'opposition de la part des *agitateurs* et des *niveleurs*, qu'il se décida à les suivre. L'esprit républicain, en forçant un simple citoyen à refuser un cordon, lui donna une couronne: Cromwell fût redevenu sujet obscur, mais vertueux; la liberté lui imposa le crime, le despotisme et la gloire.

Cromwell jouoit vraisemblablement un double jeu; si les négociations avec Charles réussissoient, elles le menoient à la fortune; si elles

échouoient, il trouvoit, en abandonnant le roi, d'autres honneurs: d'un côté la prudence et l'intérêt lui conseilloient de se rapprocher de Charles; de l'autre, sa haine plébéienne et son ambition démesurée l'en écartoient. Ainsi s'expliqueroit mieux l'ambiguité de la conduite de Cromwell, que par la profonde hypocrisie d'une trahison non interrompue, et inébranlablement décidée d'avance à se porter aux derniers excès.

Dans ces négociations tant de fois reprises et rompues avec les divers partis, Charles lui-même fut généralement accusé de fausseté. Il avoit le tort de trop écrire et de trop parler: ses billets, ses lettres, ses déclarations, ses propos finissoient par être connus de ses ennemis, qui, à cet effet, se servoient souvent de moyens peu honorables. Après la bataille de Naseby (14 juin 1645), on trouva dans une cassette perdue, des lettres et des papiers importants: ils furent lus dans une assemblée populaire à Guildhall, et publiés ensuite avec des notes, par ordre du parlement, sous ce titre: *le Portefeuille du roi ouvert, etc.* Ces papiers et ces lettres (du roi et de la reine) prouvoient trop que Charles ne regardoit pas sa parole comme engagée, qu'il songeoit à appeler des armées étrangères, et

qu'il étoit toujours entêté des maximes du pouvoir absolu [1].

C'est encore ainsi qu'avant de quitter Oxford pour se livrer aux Écossois, il avoit écrit à Digby que si les *presbytériens* ou les *indépendants* ne se joignoient à lui, ils s'égorgeroient les uns les autres, et qu'alors il deviendroit roi.

Lorsque saisi à Holmby par l'armée, Charles fut conduit à Hamptoncourt, il adressa à la reine une lettre dans laquelle, après s'être expliqué sur sa position, il ajoutoit: « En temps » et lieu je saurai agir comme il le faudra avec » ces coquins-là. Je leur donnerai un cordon de

[1] J'ai déjà cité ces papiers et ces lettres. Malgré la candeur des *saints*, et les *certifiés conformes*, il ne m'est pas prouvé que le texte soit religieusement conservé. Outre les raisons matérielles et morales que je pourrois apporter de mon opinion, je remarquerai que ce fut Cromwell, le plus grand des fourbes, qui vainquit les scrupules des parlementaires et les détermina à faire publier ces documents. Sous le Directoire, n'a-t-on pas falsifié et interpolé les Mémoires mêmes de Cléry? Sous Buonaparte même on employoit ces odieux moyens, bien indignes de son génie et de sa puissance. Pendant les Cent-Jours, ne publia-t-on pas à Paris les lettres altérées de Mgr le duc d'Angoulême à S. A. R. Mme la duchesse d'Angoulême, et jusqu'à une fausse édition de mon *Rapport fait au Roi dans son conseil à Gand?* Les partis sont sans conscience : tout leur est bon pour réussir.

» chanvre au lieu d'une jarretière de soie. » Ireton et Cromwell, qui traitoient avec le roi, retirèrent cette lettre des panneaux d'une selle où elle avoit été renfermée. Comme homme, Charles étoit naturellement sincère; comme roi, l'orgueil du sang et du pouvoir le rendoit méprisant et trompeur. Montross, allant au supplice, employa plus noblement cette image des cordons. « Le feu roi, dit-il, m'a fait l'honneur » de me gratifier de l'Ordre de la Jarretière; » mais la corde rend ma position plus illustre. »

Les *niveleurs*, à la politique desquels Cromwell dut sa puissance, étoient une autre faction engendrée par les *indépendants*, et poussant les principes de ceux-ci à leur dernière conséquence.

Effrayé par des menaces, ne pouvant s'entendre avec l'armée et le parlement qui traitoient séparément avec lui, le roi eut la foiblesse de s'échapper de Hamptoncourt, laissant sur sa table une déclaration adressée aux deux chambres, et divers papiers. Huntingdon prétend que Cromwell avoit écrit une lettre au gouverneur de Hamptoncourt pour l'avertir du danger de Charles.

Ce prince croyoit sa cause bien abandonnée, puisqu'il n'essaya pas de s'enfoncer dans l'Angleterre et d'y retrouver son parti, quoiqu'il

eût un moment la pensée de se retirer à Berwick. Après avoir marché toute la nuit accompagné seulement du valet de chambre Legg, et de deux gentilshommes, Ashburnham et Berckley, il arriva sur la côte; il ne vit qu'une mer déserte. Celui qui commande à l'abîme, et qui le mit à sec pour laisser passer son peuple, n'avoit pas même permis qu'une barque de pêcheur se présentât pour ouvrir un chemin sur les flots au monarque fugitif. Charles alla frapper à la porte du château de Tichfield, où la comtesse douairière de Southampton lui donna l'hospitalité; il prit ensuite le parti désespéré de solliciter la protection du gouverneur de l'île de Wight, le colonel Hammond, créature de Cromwell.

Prévenu par Jacques Ashburnham et par Berckley, Hammond refusa de promettre sa protection à Charles, et demanda à être conduit vers lui. Le roi, apprenant l'arrivée inattendue du gouverneur, se crut encore une fois victime d'une de ces trahisons dont il avoit l'habitude. Il s'écria : « Jacques, tu m'as perdu! » Ashburnham fondant en larmes proposa à Charles de poignarder Hammond qui attendoit à la porte. Charles refusa de consentir à l'assassinat d'Hammond, assassinat qui l'eût peut-être sauvé.

Le roi devint une seconde fois prisonnier de

la faction militaire, au château de Carisbrook. Cromwell, qui par ses tergiversations étoit devenu suspect au parlement et aux soldats, assembla les officiers : dans un conseil secret il fut résolu, quand l'armée auroit achevé de s'emparer de tous les pouvoirs, de mettre le roi en jugement pour crime de tyrannie; crime que cette indépendante armée employoit à son profit, le regardant sans doute comme un de ses priviléges ou l'une de ses libertés.

Or le parlement, tout mutilé qu'il étoit déjà, essayoit de résister encore; il continuoit de traiter avec le roi. Lorsque les commissaires de cette assemblée devenue impuissante furent introduits au château de Carisbrook, ils demeurèrent frappés de respect à la vue de cette tête blanchie et *découronnée*, comme l'appelle Charles dans quelques vers qui nous restent de lui. Les débats entre les commissaires et le roi s'ouvrirent sur des points de discipline religieuse, et l'on ne s'entendit point; tel étoit le génie de l'époque : on sacrifioit tout à l'entêtement d'une controverse. Cependant les libertés publiques, et notamment la liberté de la presse, pour lesquelles on prétendoit tout faire, étoient sacrifiées aux partis tour à tour triomphants. Des brochures intitulées : *Cause de l'armée*, *Accord du peuple*, étoient déclarées, par les

parlementaires, attentatoires à l'autorité du gouvernement ; la force militaire, de son côté, obtenoit, sur la demande du général Fairfax, que tout écrit seroit soumis à la censure, et que le censeur seroit désigné par le général. Les *factions*, même les *factions républicaines*, n'ont jamais voulu la liberté de la presse : c'est le plus grand éloge que l'on puisse faire de cette liberté.

Cependant les *niveleurs* poussèrent si loin leur politique de théorie, qu'ils donnèrent des craintes sérieuses à Cromwell. Il se présente tout à coup à l'un de leurs rassemblements avec le régiment *rouge* qu'il commandoit, et dont les soldats étoient surnommés *côtes de fer*. Il tue deux démagogues de sa main, en fait pendre quelques autres, dissipe le reste. Que disoient les lois de ces homicides arbitraires, dans ce temps de liberté légale? Rien.

Les Écossois, honteux d'avoir livré leur maître, courent aux armes; Cromwell les bat et fait prisonnier leur général, le duc d'Hamilton ; des royalistes obligés de capituler dans la ville de Colchester sont exposés au marché comme un troupeau de nègres, et encaqués pour la Nouvelle-Angleterre : Charles II, rendu à sa puissance, oublia de les racheter : l'ingratitude des rois fit de la postérité de ces infortunés prisonniers des hommes libres, sur le même sol où ils avoient été vendus comme esclaves des rois.

L'armée victorieuse demanda, d'abord en termes couverts, et ensuite patemment, le jugement du roi. Diverses garnisons du royaume appuyèrent cette demande. Louis XVI fut victime de la violence d'un corps politique; Charles Ier ne succomba qu'à l'animosité de la faction militaire : ses accusateurs, une partie de ses juges, et jusqu'à ses bourreaux, furent des officiers.

Épouvanté de tant de démarches audacieuses, le parlement presse les négociations avec l'auguste prisonnier, afin d'opposer le pouvoir de la couronne au pouvoir de la soldatesque : pour toute réponse Cromwell marche à Londres.

En même temps l'ordre est expédié au colonel Hammond, dans l'île de Wight, d'aller rejoindre le général Fairfax et de remettre la garde de la personne du roi au colonel Ewers.

Le parlement défend à Hammond d'obéir ; Hammond se seroit soumis à l'injonction de l'autorité civile, mais, trouvant les soldats de la garnison disposés à la révolte, il partit pour le camp où on l'arrêta. Le roi fut saisi, conduit de l'île de Wight au château de Hurst, et bientôt à Windsor. Charles avoit envoyé son *ultimatum* aux communes, et avoit promis à Hammond

d'attendre vingt jours dans l'île de Wight la réponse définitive du parlement; il ne tenta donc point de s'échapper, ce qu'il auroit pu faire aisément: sa fidélité à sa parole le conduisit à l'échafaud; l'honneur du prince fit le crime de la nation.

Les *indépendants* avoient précédemment expulsé de la chambre élective les presbytériens les plus probes; ils en alloient être chassés à leur tour. Ce fut la seule circonstance où ces fameuses communes montrèrent du courage: à la face de l'armée qui assiégeoit les portes de Westminster, elles déclarèrent que les conditions venues de l'île de Wight étoient suffisantes, et qu'on pouvoit conclure un traité avec le roi. Les grandes résolutions tardives ne réussissent presque jamais, parce que, n'appartenant ni à l'inspiration de la vertu, ni à l'impulsion du caractère, elles ne sont que le résultat d'une position désespérée qui fait un moment surmonter la peur; alors ou l'on manque du courage suffisant pour soutenir ces résolutions, ou des moyens nécessaires pour les exécuter.

L'équitable histoire doit remarquer que ce vote des communes fut principalement l'ouvrage de Prynne, de ce presbytérien si persécuté par le parti de la couronne et de l'épiscopat, de cet homme qui, pour l'indépendance

de ses opinions, avoit subi deux fois la mutilation, trois fois l'exposition au pilori, huit années de prison, et des amendes considérables.

Le lendemain de la résolution parlementaire, le colonel Pride, charretier par état, arrêta quarante-sept membres des communes lorsqu'ils se présentèrent aux portes de Westminster. Le jour suivant, l'entrée de la Chambre fut refusée à quatre-vingt-dix-huit autres : Prynne déclara qu'il ne se retireroit jamais volontairement, et l'on fut obligé de l'entraîner de force. Après diverses épurations, le long parlement se trouva réduit à soixant-dix-huit membres, et bientôt à cinquante-trois par des retraites volontaires: trois cent quarante votants avoient été présents à la délibération relative aux négociations avec le roi. La poignée de séditieux conservée par la dérision des soldats retint le nom de parlement: le mépris populaire y ajouta le surnom de *rump* qui lui est resté.

Le *rump* rejeta tout projet d'accommodement avec Charles; il parla aussi de forger un de ces plans de république qui ébaudissent les dupes, et dont les fripons profitent. Le bill pour mettre Charles en jugement, et pour ériger à cet effet une cour de justice, fut proposé et voté dans la prétendue Chambre des communes. La Chambre haute dont il n'existoit plus que l'ombre, et qui

ne comptoit que seize pairs dans son sein, rejeta à l'unanimité le double bill. Le *rump* rendit aussitôt cet arrêt : « Attendu que les membres » des communes sont les véritables représen- » tants du peuple, de qui après Dieu émane » tout pouvoir, la loi naît des communes, et n'a » besoin pour être obligatoire ni du concours » des pairs, ni de celui du roi. »

Un acte fut passé, autorisant cent quarante-cinq juges nommés dans cet acte, ou trente seulement parmi eux, à se former en haute cour, afin de faire le procès à Charles Stuart, roi d'Angleterre. Coke fut l'avocat général, et Bradshaw eut la présidence de cette cour dont Cromwell faisoit partie. Il ne se trouva à l'ouverture de la procédure que soixante-six membres et soixante seulement au prononcé de la sentence.

Le roi fut conduit de Windsor au palais de Saint-James, et de là à la barre de la cour qui siégeoit au bout de la grande salle de Westminster. Le président Bradshaw étoit assis dans un fauteuil de velours cramoisi, et les soixante-six commissaires rangés des deux côtés du président, sur des banquettes recouvertes d'écarlate : un autre fauteuil, en face du président, avoit été préparé pour *l'accusé*. Lorsqu'on annonça l'arrivée du roi, Cromwell se précipita à une fenêtre

pour le voir, et s'en retira tout aussi vite, pâle comme la mort.

Charles entra d'un pas ferme, le chapeau sur la tête, une canne à la main ; il s'assit d'abord, puis se leva et promena sur ses juges un regard assuré ; c'étoit le 20 janvier 1649, jour qui devoit avoir son anniversaire : le 20 janvier 1793 fut lue à Louis XVI, prisonnier au Temple, la sentence de mort.

Amené quatre fois devant ses meurtriers, Charles montra une noblesse, une patience, un sang-froid, un courage qui effacèrent le souvenir de ses foiblesses. Il déclina la compétence de la cour, et, la tête couverte, parla en roi.

Bradshaw opposa à Charles la souveraineté du peuple ; il accusa le prince d'avoir violé la loi, opprimé les libertés publiques et versé le sang anglois. Cette controverse politique n'étoit qu'une plaidoirie dérisoire devant la mort séant au tribunal. On entendit des témoins qui prouvèrent que le roi avoit commandé ses troupes dans diverses affaires : en France, on n'auroit pas tué un roi pour s'être battu.

Lady Fairfax montra la généreuse audace particulière aux femmes : de la tribune où elle assistoit au procès, elle osa contredire les commissaires. On la menaça de faire tirer les soldats sur les tribunes.

Les juges, se reconnoissant bourreaux, avoient déposé une épée sur la table à laquelle étoient assis les deux secrétaires du tribunal. Charles, passant devant cette table, toucha le glaive du bout de la canne qu'il tenoit à la main et dit : « Il ne me fait pas peur. » Il disoit vrai.

Il avoit pareillement touché avec cette canne l'épaule de l'avocat-général Coke, en lui adressant le cri parlementaire *hear! hear!* (écoutez, écoutez) lorsque Coke commença la plaidoirie. La pomme d'argent de la canne tomba. Amis et ennemis en conclurent que le roi seroit décapité.

Charles, entendant autour de lui les exclamations : « Justice ! justice ! Exécution, exécution ! » sourit de pitié.

Un misérable, peut-être un des juges, lui crache au visage : il s'essuie tranquillement. « Les pauvres soldats, dit-il ensuite à Herbert » (le Cléry du devancier de Louis XVI), les » pauvres soldats ne m'en veulent pas ; ils sont » excités à ces insultes par leurs chefs qu'ils » traiteroient de la même manière pour un peu » d'argent. » Un de ces soldats, qui lui témoignoit quelque commisération, fut rudement frappé par un officier. « La punition me semble » passer l'offense, dit Charles. »

La religion soutenoit le monarque : il pensoit

partager ces ignominies avec le roi des rois, et cette comparaison élevoit son âme au dessus des misères de la vie. Il ne s'attendrit qu'en entendant le peuple s'écrier derrière les gardes : « Que Dieu préserve votre majesté! » Ce ne sont pas les outrages, ce sont les marques de bonté qui brisent le cœur des malheureux.

Dans les intervalles des séances, les commissaires se retiroient pour délibérer entre eux dans *la chambre peinte*. C'est ce qui arriva surtout le troisième jour du jugement, lorsque le roi proposa de s'expliquer devant un comité composé de lords et de membres des communes, ayant à faire, disoit-il, une proposition propre à rendre la paix à son peuple. Bradshaw repoussa la demande du roi ; le colonel Downes, un des juges, réclama ; la cour alla délibérer dans la chambre voisine. Cromwell l'emporta sur le colonel : il fut décidé qu'on n'admettroit point la proposition du roi. Charles avoit dessein, du moins on l'a cru, de déclarer qu'il abdiquoit la couronne en faveur du prince de Galles.

Avant et pendant l'instruction du procès, on essaya par toute sorte de jongleries d'échauffer l'esprit du peuple.

Un prédicateur annonça en chaire « qu'il » venoit d'avoir une révélation ; que pour as-

» surer le bonheur du peuple, il étoit urgent » d'abolir la monarchie; que le roi étoit visible- » ment Barrabas, et l'armée le Christ; qu'il ne » falloit pas imiter les Juifs, délivrer le voleur » au lieu du juste; que plus de cinq mille *saints* » étoient dans l'armée, et des saints tels qu'il n'y » en avoit pas de plus grands dans le paradis; » qu'ainsi justice devoit être faite du grand » Barrabas de Windsor. » Ce prédicant, venu de la Nouvelle-Angleterre, s'appeloit Peters; singulière ressemblance de nom avec cet autre Peters qui contribua à la perte de Jacques second.

On vit dans ce moment critique ce que l'on a vu trop souvent : la probité commune suffisante dans le temps de calme, insuffisante au moment du péril. Cette espèce d'honnêtes gens qui avoient voulu la révolution de bonne foi, manquèrent d'énergie pour la retenir dans de justes bornes. Whitelocke, de ce troupeau des foibles, déclare qu'on rejetoit la *sale besogne* du procès fait au roi, sur l'armée; chose naturelle, selon lui, puisque l'armée avoit demandé l'accusation. Whitelocke avoit raison, mais l'armée n'entendoit pas la chose comme cela; elle prétendoit rendre les parlementaires exécuteurs de ses hautes œuvres. Whitelocke, commissaire du sceau, s'alla cacher à la campagne avec son

collègue Weddrington; Elsing, clerc du parlement, résigna sa charge.

John Cromwell, alors au service de Hollande, vint en Angleterre de la part du prince de Galles et du prince d'Orange, pour tâcher de sauver le roi. Introduit, avec beaucoup de peine, auprès d'Olivier, son cousin, il chercha à l'effrayer de l'énormité du crime prêt à se commettre; il lui représenta, à lui Olivier Cromwell, qu'il l'avoit vu jadis à Hamptoncourt dans des opinions plus loyales. Olivier répliqua que les temps étoient changés, qu'il avoit jeûné et prié pour Charles, mais que le ciel n'avoit point encore donné de réponse. John s'emporta et alla fermer la porte; Olivier crut que son cousin le vouloit poignarder : « Retournez à votre auberge, lui dit-il, et » ne vous couchez qu'après avoir entendu parler » de moi. » A une heure du matin, un messager d'Olivier vint dire à John que le conseil des officiers avoit *cherché le Seigneur*, et que le Seigneur vouloit que le roi mourût. Dans une autre occasion on avoit entendu Cromwell s'écrier : « Il s'agit de ma tête ou de celle du roi; mon » choix est fait. »

L'ordre pour l'exécution de l'arrêt de mort fut signé dans la *salle peinte* par une soixantaine de membres qui le scellèrent de leurs sceaux; l'original de cet ordre existe : plusieurs noms

des signataires sont écrits de manière à ce qu'on ne les puisse lire; d'autres sont effacés et remplacés par des noms en interligne. La lâcheté du présent et la crainte de l'avenir avoient commandé ces viles précautions d'une conscience épouvantée.

Cromwell apposa son nom à l'ordre d'exécution avec ces bouffonneries qu'il avoit coutume de mêler aux actions les plus sérieuses; soit qu'il fût ou qu'il voulût avoir l'air d'être au dessus de ces actions, soit que son caractère se composât du burlesque et du grand, l'un servant de délassement à l'autre.

On avoit vu Cromwell dans sa première jeunesse si mauvais sujet, que les maîtres des tavernes fermoient leur porte, lorsqu'il passoit dans les rues d'Huntingdon. Une fois, chez un de ses oncles, il obligea les assistants à fuir d'un bal par le choix du parfum dont il avoit frotté ses gants et ses habits. Plus tard, s'occupant d'une constitution pour l'Angleterre, il jeta un coussin à la tête de Ludlow, qui lui lança un autre coussin dans les jambes comme il s'enfuyoit. Des *saints* le surprirent un jour occupé à boire. « Ils croient, dit-il à ses joyeux » amis, que nous *cherchons le Seigneur*, et nous » cherchons un tire-bouchon. » Le tire-bouchon étoit tombé.

Cromwell donc, en signant l'ordre de l'exécution de Charles I^er^, barbouilla d'encre le visage de Henri Martyn qui signoit après lui; le régicide Martyn rendit jeu pour jeu à son camarade de forfait : cette encre étoit du sang; elle leur laissa la marque qu'on voyoit au front de Cain.

Le colonel Ingoldsby, parent d'Olivier, nommé commissaire à la haute cour où il ne siégea pas, entra par hasard dans la *chambre peinte* au moment de la signature; Cromwell le presse de joindre son nom aux noms déjà inscrits; le colonel s'y refuse. Les commissaires se saisissent d'Ingoldsby; Cromwell lui met de force la plume entre les doigts avec de grands éclats de rire, et, lui conduisant la main, le contraint de tracer le mot *Ingoldsby*.

Au surplus, cette nargue abominable se retrouve souvent dans l'histoire. Les plus grands révolutionnaires de France étoient bavards, indiscrets, et affectoient de verser le sang avec la même indifférence que l'eau. Une conscience paralysée et une conscience vertueuse produisent la même paix; elles portent légèrement la vie, avec cette différence : l'une ne sent pas le fardeau du remords, l'autre le poids de l'adversité.

Cromwell joua auprès de Fairfax une autre

comédie : celui-ci vouloit avec son régiment tenter de délivrer le roi. Cromwell, secondé d'Ireton, s'efforça de persuader à Fairfax que le Seigneur avoit rejeté Charles. Ils l'engagèrent à implorer le ciel pour en obtenir un oracle, cachant toutefois à leur honorable dupe qu'ils avoient déjà signé l'ordre de l'exécution.

Le colonel Harrison, aussi simple que Fairfax, mais dans d'autres idées que lui, fut laissé par le gendre et le beau-père auprès de Fairfax : il fit durer les prières jusqu'au moment où la nouvelle arriva que la tête du roi étoit tombée.

Les lords Richmond, Lindesay, Southampton, Herforth, jadis ministres de Charles, demandèrent à subir la mort pour leur maître, comme seuls responsables, selon l'esprit de la constitution, des actes de la couronne. Les factions ne reconnurent point cette noble responsabilité : le crime donna un bill d'indemnité aux ministres. L'Écosse menaça; la France et l'Espagne firent des représentations, assez froides à la vérité; la Hollande agit plus vivement, en vain.

Charles avoit écouté sa sentence sans donner d'autre signe d'émotion qu'une contraction dédaigneuse des lèvres lorsqu'il s'entendit déclarer tyran, traître, meurtrier, ennemi de la république, et condamné comme tel à avoir la

tête tranchée. Les soixante-treize commissaires restants des cent quarante-quatre nommés, se levèrent tous en signe d'adhésion à l'arrêt, qui fut lu à haute voix. Charles témoigna le désir de parler après la lecture; on lui interdit la parole : il n'étoit plus vivant aux yeux de la loi.

Pendant les trois jours accordés au prisonnier pour se préparer à la mort, le seul bruit de la terre qui lui parvint dans sa solitude, fut celui des ouvriers qui dressoient l'échafaud. Deux enfants de Charles restoient entre les mains des républicains, la princesse Élisabeth, et le duc de Glocester, âgé de six ans; on les lui amena. Il prit ce dernier sur ses genoux et lui dit : « Ils vont couper la tête à ton père; peut-être » te voudront-ils faire roi; mais tu ne peux pas » être roi tant que tes frères aînés, Charles et » Jacques, seront vivants. » L'enfant répondit : « Je me laisserai plutôt mettre en pièces. » Le père embrassa bientôt l'orphelin, en répandant des larmes de tendresse. Cromwell, qui se réservoit la couronne, vouloit faire du duc de Glocester un marchand de boutons. Le jeune roi, Louis XVII, et sa sainte et noble sœur reçurent depuis, dans le Temple, les bénédictions de Louis XVI.

Un comité nommé par la haute cour avoit choisi le lieu de l'exécution; l'échafaud fut bâti

devant le palais de Whitehall, et élevé au niveau de la salle des *banquets*. En conséquence de cette disposition, Charles se devoit trouver de plain-pied avec son trône nouveau, lorsqu'il sortiroit par les fenêtres. La main de Dieu avoit écrit sur la muraille de cette salle des festins, la ruine de l'empire des Stuart [1].

Le roi avoit demandé l'assistance de l'évêque Juxon, vertueux défenseur de Strafford; elle lui fut accordée à la sollicitation de Peters, ce prédicant fanatique qui ressembloit assez aux curés de Paris sous la Ligue. Herbert, qui ne quittoit point son maître, couchoit sur un grabat auprès de son lit.

Dans la nuit du 29 au 30 janvier, le roi dormit profondément jusqu'à quatre heures du matin. Alors il réveilla Herbert, et lui dit : « Le jour » de mon second mariage est arrivé; il me faut » des vêtements dignes de la pompe. » Il indiqua les habits qu'il vouloit porter; il mit deux chemises à cause de la rigueur de la saison : « Si » je tremblois, dit-il, mes ennemis l'attribue- » roient à la peur. »

Charles s'étoit aperçu qu'Herbert avoit eu un sommeil agité; il lui en demanda la cause : « J'ai

[1] Quelques Mémoires disent qu'on avoit pratiqué une ouverture dans le mur.

» rêvé, dit le serviteur, que je voyois entrer l'ar- » chevêque Laud dans votre chambre; vous lui » avez ordonné de s'approcher de vous, et vous » lui avez parlé d'un air triste. L'archevêque a » poussé un profond soupir, et s'est retiré en se » prosternant. » Charles, frappé de ce songe, répliqua : « L'archevêque est mort; s'il étoit vivant, je » lui aurois dit quelque chose qui l'auroit fait sou- » pirer. »

Le monarque passa quelques heures en prières avec l'évêque, et reçut la communion de la main de ce véritable ami de Dieu. Le républicain Ludlow travestit cette scène pathétique : il raconte que Juxon, appelé par Charles, mit en hâte son attirail épiscopal, et que le prélat, n'ayant rien de préparé sur la matière, lut à son pénitent un de ses vieux sermons. Les Mémoires de Cléry falsifiés par ordre des intéressés altèrent les paroles du roi martyr, et tournent en moquerie les actions de la vertu et du malheur.

Herbert rentra dans la chambre du roi, et bientôt le colonel Hacker vint annoncer qu'il étoit temps de partir pour Whitehall.

Charles vêtu de deuil, le collier de Saint-Georges sur la poitrine, un chapeau orné d'un panache noir sur la tête (ainsi Falkland s'étoit paré pour mourir), sortit à pied du palais de

Saint-James, le 30 janvier 1649 (vieux style), vers les huit heures du matin. Il traversa le parc entre deux détachements de soldats : ses serviteurs et ses geôliers, le colonel Thomlinson lui-même, chef de sa garde funèbre, l'accompagnoient tête nue; le respect étoit égal à la grandeur de la victime.

Le roi entra dans son palais de Whitehall : on lui avoit préparé un dîner; il ne prit qu'un peu de pain et de vin, encore par le conseil de Juxon. Deux heures s'écoulèrent avant qu'il fût appelé au supplice : on n'a pu que former des conjectures sur ce délai mystérieux.

Les ambassadeurs de Hollande n'étoient arrivés à Londres que le 25 janvier; ils n'eurent audience des communes que le 29 au soir, la veille même de la catastrophe.

Seymour étoit avec eux; il apportoit deux lettres du prince de Galles, l'une adressée au roi, l'autre à Fairfax, et de plus un blanc-seing du prince : Seymour avoit ordre de déclarer que les parlementaires pouvoient écrire sur ce blanc-seing toutes les conditions qu'ils jugeroient à propos d'imposer, pour le rachat de la vie du prisonnier; le nom de l'héritier de la couronne qui se trouveroit au bas de ces conditions, deviendroit le garant de leur acceptation pleine et entière. Cet incident put jeter de l'incertitude

dans les esprits, et s'il fût arrivé quelques jours plus tôt, il auroit peut-être sauvé le roi. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on délibéra au pied de l'échafaud; le sacrifice fut suspendu deux heures, par une raison qu'on ignore. On trouve une preuve singulière de l'hésitation des conjurés jusqu'au dernier moment :

Fairfax étoit à Whitehall pendant l'exécution; il avoit refusé d'être du nombre des juges; il s'étoit opposé à l'arrêt, et lady Fairfax encore plus que lui; il avoit menacé de soulever les soldats de son régiment; il ne fut trompé, comme nous l'avons vu, que par les jongleries de Cromwell. Herbert le rencontra entouré de quelques officiers dans un corridor de Whitehall; Fairfax l'apercevant, lui dit aussitôt : « Comment se » porte le roi? » La question parut étonnante à Herbert. Fairfax croyoit donc qu'on négocioit? il ignoroit donc où en étoient les choses? La droiture sans les lumières a les résultats de la méchanceté : si elle n'accomplit pas les faits, elle les laisse accomplir, et sa conscience même lui est un piége.

Peut-être aussi le retard provint-il de la difficulté de trouver des bourreaux, et de les habiller pour la scène. Le jugement des régicides fait voir qu'on ne se servit pas de l'exécuteur ordinaire, que tous les soldats d'un régiment appelés

sous serment secret à cette œuvre, dénièrent leurs bras, et qu'Hulet (officier accusé et au procès d'avoir été le bourreau) soutint, dans sa défense, qu'on l'avoit retenu prisonnier à Whitehall, pour avoir refusé la hache d'honneur des régicides.

Le colonel Thomlinson eut l'humanité de permettre à Seymour de donner à Charles la lettre de son fils. Seymour reçut les dernières instructions du roi pour le prince de Galles. A peine s'étoit-il retiré que le colonel Hacker entra : il venoit annoncer au monarque le dernier moment.

Charles suivit sans hésiter le colonel. Il traversa, accompagné de Juxon, une longue galerie bordée de soldats : ceux-ci étoient bien changés; leur contenance annonçoit la part qu'ils prenoient enfin à une si haute infortune. Le roi sortit par l'extrémité de la galerie, et se trouva soudain sur l'échafaud : dix heures et demie sonnoient.

L'échafaud étoit tapissé de noir. Deux bourreaux masqués, mystérieux fantômes qui augmentoient la terreur de la catastrophe, se tenoient debout auprès du billot sur lequel on voyoit briller la hache : tous les deux étoient uniformément vêtus d'un habit de boucher, espèce de sarrau étroit de laine blanche; l'un à

cheveux et à barbe noirs, portoit un chapeau retroussé; l'autre avoit une longue barbe grise; sa tête étoit couverte d'une perruque également grise, dont les poils épars pendoient sur son masque. Quatre anneaux de fer étoient scellés dans l'échafaud; on y devoit passer des cordes pour forcer le roi à poser la tête sur le bloc, en cas qu'il eût fait résistance[1], comme les anciens sacrificateurs attachoient le taureau à l'autel. Des régiments de cavalerie et d'infanterie, en casaques rouges, environnoient l'échafaud: un peuple innombrable, placé hors de la portée de la voix de son souverain, se pressoit en silence au-delà des troupes.

Charles, du haut du monument funèbre, dominoit ce formidable spectacle : il y avoit dans ses regards quelque chose d'intrépide et de serein. Ne se pouvant faire entendre de la foule, il parla de toutes sortes d'affaires aux personnes qui l'environnoient. Il ne se montroit ni effrayé ni pressé de mourir; on l'eût pris pour un homme occupé dans sa chambre de l'action la plus commune, tandis que ses serviteurs préparent le lit de son repos.

On vendit le soir, dans les rues de Londres, une relation populaire des derniers moments du

[1] Regicides' tryal.

roi : elle abonde en ces petits détails où se plaisent les Anglois. Dans ces portraits faits sur le modèle vivant, il y a une naïveté, une nature que toutes les copies du monde ne peuvent reproduire. Voici cette relation : on y remarquera la liberté d'esprit de Charles, les discours de ce prince mêlés de controverse religieuse et politique : le royal orateur sembloit oublier qu'il étoit là pour mourir, seulement ses parenthèses relatives à la hache montroient qu'il se souvenoit de tout. On sera encore frappé, dans ce récit, de la douleur des assistants et du respect même du bourreau : Hulet, le masque à la barbe grise, ne porta le coup que par l'ordre de celui qui seul avoit le droit de le commander. Nous nous servons de la traduction françoise de cette pièce, faite en 1649, et qui est aussi naïve que l'original.

RELATION

VÉRITABLE DE LA MORT DU ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE AVEC LA HARANGUE FAITE PAR SA MAJESTÉ SUR L'ÉCHAFAUD IMMÉDIATEMENT AVANT SON EXÉCUTION.

« Le vingt-neuvième jour de janvier, sur les dix heures du matin, le roi fut conduit de Saint-James, à pied par dedans le parc, au milieu d'un régiment d'infanterie, tambour battant, et enseignes déployées avec sa garde ordinaire, armée de pertuisanes, quelques-uns de ses gentilshommes devant et après lui la tête nue. Le sieur Juxon, docteur en théologie, cidevant évêque de Londres, le suivoit, et le colonel Thomlinson, qui avoit la charge de Sa Majesté parlant à lui la tête nue depuis le parc de Saint-James, au travers de la galerie de Whitehall, jusques en la chambre de son cabinet [1], où il couchoit ordinairement et faisoit ses

[1] Le roi avoit demandé le cabinet et la petite chambre prochaine. (*Cette note et les notes suivantes sont de l'auteur de la relation.*)

prières; où étant arrivé, il refusa de dîner pour autant que (ayant communié une heure avant) il avoit bu ensuite un verre de vin et mangé un morceau de pain.

« De là il fut accompagné par ledit sieur Juxon, le colonel Thomlinson et quelques autres officiers qui avoient charge de le suivre, et de sa garde du corps, environné de mousquetaires depuis la salle à banqueter joignant laquelle l'échafaud [1] étoit dressé, tendu de deuil avec la hache et le chouquet au milieu. Plusieurs compagnies de cavalerie et d'infanterie étoient rangées aux deux côtés de l'échafaud avec confusion de peuple pour voir ce spectacle. Le roi étant monté sur l'échafaud jeta les yeux attentivement sur la hache et le chouquet, et demanda au colonel Hacker s'il n'y en avoit point de plus haut, puis parla comme il s'ensuit, adressant ses paroles particulièrement au colonel Thomlinson:

« J'ai fort peu de chose à dire, c'est pourquoi » je m'adresse à vous, et vous dirois que je me » tairois fort volontiers si je ne craignois que » mon silence ne donnât sujet à quelques uns » de croire que je subis la faute, comme je fais

[1] C'étoit proche ou en ce lieu-là même que fut tué un bourgeois et trente blessés; premier sang de cette dernière guerre.

» le supplice; mais je crois que pour m'acquit- » ter envers Dieu et mon pays, je dois me justi- » fier comme bon chrétien et bon roi, et finale- » ment comme homme de bien.

» Je commencerai, premièrement, par mon » innocence; et en vérité je crois qu'il ne m'est » pas nécessaire de vous entretenir long-temps » sur ce sujet. Tout le monde sait que je n'ai » jamais commencé la guerre avec les deux » chambres du parlement, et j'appelle Dieu à » témoin (auquel je dois bientôt rendre compte) » que je n'ai jamais eu intention d'usurper sur » leurs priviléges; au contraire ils commencèrent » eux-mêmes en se saisissant des arsenaux; ils » confessent qu'ils m'appartiennent, mais ils ju- » gèrent qu'il étoit nécessaire de me les ôter, et » pour le faire court, si quelqu'un veut regarder » les dates des commissions de leurs députés et » des miens, comme des déclarations, il verra » évidemment qu'ils ont commencé ces malheu- » reux désordres, et non pas moi : de sorte que » j'espère que Dieu vengera mon innocence... » Non, je ne le veux pas! j'ai de la charité; à Dieu » ne plaise que j'en impute la faute aux deux » chambres du parlement; il n'est pas besoin ni » de l'une ni de l'autre, j'espère qu'ils sont » exempts de ce crime, car je crois que les mau- » vais ministres d'entr'eux et moi ont été les

» causes principales de tout ce sang répandu. » Tellement que par manière de parler, comme » je m'en trouve exempt, j'espère (et prie Dieu » qu'ainsi soit) qu'ils le soient aussi. Néanmoins » à Dieu ne plaise que je sois si mauvais chrétien » que je ne confesse que les jugements de Dieu » sont justes contre moi; car souventes fois il pu- » nit justement par une injuste vengeance; cela » se voit ordinairement. *Je dirai seulement qu'un* » *injuste arrêt* [1] *que j'ai souffert être exécuté,* » *est puni à présent par un autre injuste donné* » *contre moi-même.* Ce que j'ai dit jusqu'ici est » pour vous faire voir mon innocence.

» Maintenant, pour vous faire voir que je » suis un bon chrétien, voilà un honnête homme » (montrant au doigt le sieur Juxon), lequel » portera témoignage que j'ai pardonné à tout » le monde, et en particulier à ceux qui sont » auteurs de ma mort, quels y sont, Dieu le sait, » je prie Dieu de leur pardonner. Mais ce n'est » pas tout; il faut que ma charité passe plus » avant: je souhaite qu'ils se repentent; car vé- » ritablement ils ont commis un grand péché » en cette occurrence. Je prie Dieu avec saint » Étienne qu'ils n'en reçoivent pas la punition; » non seulement cela, mais encore qu'ils puis-

[1] L'arrêt de mort du comte de Strafford.

» sent prendre la vraie voie d'établir la paix dans » le royaume; car la charité me recommande » non seulement de pardonner aux personnes » particulières, mais aussi de tâcher jusqu'à » mon dernier soupir de mettre la paix dans le » royaume.

» Ainsi, messieurs, je le souhaite de toute » mon âme, et espère qu'il y a quelques-uns » ici [1] qui le feront connoître plus loin, afin » d'aider à la pacification du royaume.

» Maintenant, messieurs, il vous faut faire » voir comme vous êtes en un mauvais chemin, » et vous remettre en un meilleur. Première- » ment, pour vous montrer que vous vous dé- » tournez de la justice, je vous dirai que tout » ce que vous avez jamais fait, à ce que j'en ai » pu concevoir, a été par voie de conquête; cer- » tainement c'est une fort mauvaise voie : car » une conquête, messieurs, n'est jamais juste, » s'il n'y a quelque bonne et légitime cause, soit » pour quelque tort reçu, ou en ayant droit » légitime; et alors si vous outrepassez cela, la » première contestation que vous en avez rend » votre cause injuste à la fin, quoiqu'elle fût » juste au commencement; mais si ce n'est par

[1] Se tournant vers quelques gentilshommes qui écrivoient ce qu'il disoit.

» conquête, c'est une grande volerie, comme » un pirate reprocha un jour à Alexandre qu'il » étoit le grand voleur; et pour lui, qu'il se » contentoit d'avoir le nom de petit. De sorte, » messieurs, que je trouve la voie que vous » prenez fort mauvaise à présent. Messieurs, » pour vous mettre en un bon chemin, soyez » assurés que vous ne ferez jamais bien, et que » Dieu ne vous assistera jamais, que vous ne » donniez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et » au roi ce qui appartient au roi (je veux dire » à mes successeurs) et au peuple. Je suis autant » pour le peuple qu'aucun de vous. Il vous faut » donner à Dieu ce qui appartient à Dieu, en » réglant son église droitement (selon l'Écri- » ture), laquelle est à présent en désordre. » Pour vous en dire la voie en détail présente- » ment, je ne le puis faire; je vous dirai seu- » lement qu'il seroit bon d'assembler un synode » national, où chacun pourroit disputer avec » toute liberté, et que les opinions qui paroî- » troient évidemment bonnes fussent suivies.

» Quant au roi, en vérité, je ne veux pas... » puis se tournant vers un gentilhomme qui touchoit la hache, dit : Ne gâtez pas la hache [1]. « Quant au roi, les lois du royaume vous en

[1] Voulant dire qu'il n'en gâtât pas le tranchant.

» instruisent clairement et partant, d'autant » que cela me touche en particulier, je ne vous » en dis qu'un mot en passant.

» Pour le peuple, certainement je désire au- » tant sa liberté et franchise que qui que ce soit, » mais il faut que je vous dise qu'elle consiste » à être conservée par les lois, par lesquelles » ils soient assurés de leur vie et de leurs biens: » ce n'est pas qu'il faille qu'ils aient part au gou- » vernement, messieurs, cela ne leur appartient » pas. Un souverain et un sujet sont bien diffé- » rents l'un de l'autre, et partant jusques à ce » que vous fassiez cela, (je veux dire que vous » mettiez le peuple en cette sorte de liberté), cer- » tainement ils n'en auront jamais.

» Messieurs, c'est pour ce sujet que je suis ici. » Si j'eusse voulu donner lieu à un arbitrage, » afin de changer les lois suivant la puissance du » glaive, j'eusse pu éviter ceci, et partant je vous » dis (et prie Dieu qu'il en détourne son châti- » ment de dessus vous) que je suis martyrisé » pour le peuple.

» Véritablement, messieurs, je ne vous tien- » drai pas plus long-temps, je vous dirai seule- » ment que j'eusse bien pu demander quelque » peu de temps pour mettre ceci en meilleur » ordre, et le digérer mieux; partant j'espère » que vous m'excuserez.

» J'ai déchargé ma conscience, je prie Dieu » que vous preniez les voies les plus propres » pour le bien du royaume et votre propre salut.»

« Alors le sieur Juxon dit au roi : « Plaît-il à » Votre Majesté (encore que l'affection qu'elle a » pour la religion soit assez connue) de dire » quelque chose pour la satisfaction du peuple?»

—« Je vous remercie de tout mon cœur, mon- » seigneur, parce que je l'avois presque oublié. » Certainement, messieurs, je crois que ma » conscience et ma religion est fort bien con- » nue de tout le monde, et partant je déclare » devant vous tous que je meurs chrétien, pro- » fessant la religion de l'Eglise anglicane, en » l'état que mon père me l'a laissée, et je crois » que cet honnête homme (montrant le sieur » Juxon) le témoignera. »

« Puis se tournant vers les officiers dit: « Mes- » sieurs, excusez-moi en ceci, ma cause est juste » et mon Dieu est bon; je n'en dirai pas davan- » tage. »

« Puis il dit au colonel Hacker : « Ayez soin, » s'il vous plaît, que l'on ne me fasse point lan- » guir. »

« Et alors un gentilhomme approchant auprès de la hache, le roi lui dit: « Prenez garde à la » hache, je vous prie; prenez garde à la hache. »

« Ensuite de quoi, le roi parlant à l'exécuteur,

dit: « Je ferai ma prière fort courte, et lorsque » j'étendrai les bras... »

« Puis le roi demanda son bonnet de nuit au sieur Juxon, et l'ayant mis sur sa tête, il dit à l'exécuteur : « Mes cheveux vous empêchent- » ils ? » Lequel le pria de les mettre sous son bonnet, ce que le roi fit étant aidé de l'évêque et de l'exécuteur. Puis le roi, se tournant derechef vers le sieur Juxon, dit : « Ma cause est juste, » et mon Dieu est bon. »

« *Le sieur Juxon* : « Il n'y a plus qu'un pas, » mais ce pas est fâcheux; il est fort court, et » pouvez considérer qu'il vous portera bien loin » promptement; il vous transportera de la terre » au ciel, et là vous trouverez beaucoup de joie » et de reconfort. »

« *Le roi* : « Je vais d'une couronne corruptible » à une incorruptible, où il ne peut pas y avoir » de trouble; non, aucun trouble du monde. »

« *Juxon* : « Vous changez une couronne tem- » porelle à une éternelle; un fort bon change. »

« Le roi dit à l'exécuteur: « Mes cheveux sont- » ils bien? » Le roi ôta son manteau, et donna son cordon bleu, qui est l'ordre de saint Geor- ges, audit sieur Juxon, disant : « Souvenez- « vous... »

« Puis le roi ôta son pourpoint, et étant en chemisette, remit son manteau sur ses épaules,

puis, regardant le chouquet, dit à l'exécuteur : « Il vous le faut bien attacher. »

« *L'exécuteur:* Il est bien attaché.

» *Le roi:* On le pouvoit faire un peu plus haut.

» *L'exécuteur:* Il ne sauroit être plus haut, sire.

» *Le roi:* Quand j'étendrai les bras ainsi, alors... Après quoi ayant dit deux ou trois paroles tout bas, debout, les mains et les yeux levés en haut : s'agenouilla incontinent, mit son col sur le chouquet, et lors l'exécuteur remettant encore ses cheveux sous son bonnet, le roi dit (pensant qu'il l'alloit frapper) : « Attendez le signe. »

» *L'exécuteur:* Je le ferai s'il plaît à Votre Majesté.

» Et une petite pause après, le roi étendit les bras. L'exécuteur sépara la tête de son corps d'un seul coup, et quand la tête du roi fut tranchée, l'exécuteur la prit dans sa main et la montra aux spectateurs, et son corps fut mis en un coffre couvert, pour ce sujet, de velours noir. Le corps du roi est à présent dans sa chambre à Whitehall. »

Sic transit gloria mundi.

(*Fin de la relation.*)

Clarendon raconte que le corps du roi qui se voyoit le soir de l'exécution *dans sa chambre*

à Whitehall, ne put être retrouvé à la restauration de Charles II. Cependant Herbert avoit donné positivement écrit que l'inhumation avoit eu lieu à Windsor, dans le caveau du chœur de la chapelle de Saint-Georges, où reposoient les restes de Henri VIII et de Jeanne Seymour. Des ouvriers travaillant dans cette chapelle, en 1813, ouvrirent par hasard le caveau. Le prince régent, aujourd'hui Georges IV, ordonna des recherches; on découvrit un cercueil de plomb; sur ce cercueil étoit une plaque portant ces mots : CHARLES ROI; ce qui étoit conforme en tout au récit d'Herbert.

Une entaille fut pratiquée dans le couvercle, et, après l'enlèvement d'une toile emprégnée d'une matière grasse, on vit apparoître le visage d'un mort, dont les traits brouillés et confus ressembloient au portrait de Charles Ier. D'après le procès-verbal de sir Henri Halford, la tête du cadavre, séparée du tronc, avoit les yeux à demi ouverts, et l'on put teindre un mouchoir blanc d'un sang encore assez liquide. Ce témoin extraordinaire, de retour de la tombe après le meurtre de Louis XVI, est venu déposer des fautes des rois, des excès des peuples, de la marche du temps, de l'enchaînement des événements, et de la complicité du crime de 1649 avec celui de 1793.

Une omission frappe dans la relation populaire de l'exécution de Charles : cette relation ne parle point du masque des bourreaux. Ludlow, le régicide, se tait aussi sur ce fait. La petite feuille dont il s'agit ne put être vendue dans les rues de Londres qu'après avoir passé à la *censure* des hommes de la *liberté*. Or, des bourreaux sous le masque étoient ou une affreuse saturnale, ou l'aveu qu'un meurtre avoit été accompli sur une tête qu'aucune créature à visage d'homme n'avoit le droit de toucher.

Pour arriver à la fatale exécution, Cromwell avoit eu besoin de ces ris et de ces larmes qui, se contrariant en lui, déjouoient leur mutuelle hypocrisie; il redevint franc après le coup : il se fit ouvrir le cercueil, et s'assura, en touchant la tête de son roi, qu'elle étoit véritablement séparée du corps; il remarqua qu'un homme aussi bien constitué auroit pu vivre de longues années. Le terrible Cromwell, obscur et inconnu comme le destin, en avoit dans ce moment l'orgueil inexorable : il se délectoit dans la victoire par lui remportée sur un monarque et sur la nature.

Les meurtriers, ses compagnons, ne partageoient pas dans ce moment son assurance et sa joie. Tous s'étoient hâtés de quitter la scène sanglante. Le principal bourreau Hulet,

capitaine au régiment de cavalerie du colonel Hewson, se jeta, pour traverser la Tamise, dans le bateau d'un marinier appelé Smith : celui-ci fut contraint par des mousquetaires de le prendre à son bord. S'étant éloigné du rivage, Smith dit au sinistre passager : « Êtes-vous le bourreau qui a coupé la tête du roi? » — « Non, répondit » Hulet, vrai comme je suis un pécheur devant » Dieu. » Et il trembloit de tout son corps. Smith toujours ramant reprit : « Êtes-vous le » bourreau qui a coupé la tête du roi? » Hulet nia de nouveau, raconta qu'on l'avoit retenu prisonnier à Whitehall, mais qu'on s'étoit emparé de ses *instruments*. Smith lui dit : « Je cou- » lerai bas mon bateau si vous ne me dites la » vérité. » La tête du roi avoit été payée 100 liv. sterling à Hulet. « Je prouverai que c'est toi qui » as porté le coup, lui dit l'avocat général Turner, » lors du procès des régicides, et je t'arracherai » ton masque. [1] »

[1] Regicides' tryal.

LA

RÉPUBLIQUE ET LE PROTECTORAT.

(De 1649 à 1653.)

Deux effets furent produits en Angleterre par l'exécution de Charles.

D'une part, les hommes de bien furent consternés; il y eut des douleurs profondes, des morts subites causées par ces douleurs; et comme la nation étoit religieuse, il y eut aussi des remords. L'*Eikon Basiliké* fit regretter Charles Ier, de même que le testament de Louis XVI a fait admirer ce dernier roi. L'*Eikon Basiliké* n'étoit point de Charles: le docteur Gauden en est aujourd'hui reconnu l'auteur. Milton eut l'odieuse commission d'éclaircir ce point de critique : toute la sublimité de son génie, appuyée de la vérité du fait, ne put néanmoins triompher d'une imposture, ouvrage d'un esprit commun, mais fondée sur la vérité du malheur.

Que reste-t-il aujourd'hui de toutes ces douleurs en Angleterre? Une cérémonie établie par

Charles second, et qui se célèbre le 30 janvier de chaque année. On est censé jeûner, et l'on ne jeûne point; les spectacles sont fermés, et l'on se divertit dans les salons et dans les tavernes; la bourse est aussi fermée, au grand ennui des spéculateurs qui se soucient fort peu de trouver sur le chemin de leur fortune ou de leur ruine la tête d'un roi. Les siècles n'adoptent point ces legs de deuil; ils ont assez de maux à pleurer, sans se charger de verser encore des larmes héréditaires.

D'une autre part, la confusion se répandit dans les trois royaumes, après la mort de Charles Ier. Chacun avoit un plan de république et de religion. Les Millenaires, ou les hommes de la cinquième monarchie, demandoient la loi agraire et l'abolition de toute forme de gouvernement, afin d'attendre le gouvernement prochain de Christ; il n'y avoit d'après eux d'autre Charte que l'Écriture. Les Antinoniens prétendoient que la loi morale étoit détruite, que chacun se devoit conduire désormais par ses propres principes, et non plus d'après les anciennes notions de justice et d'humanité; ils réclamoient la liberté de tout faire : la fornication, l'ivrognerie, le blasphême, sont, disoient-ils, selon les voies du Seigneur, puisque c'est le Seigneur qui parle en nous. Ils n'étoient pas loin de devenir

turcs, et se plaisoient à la lecture du Coran nouvellement traduit. Les quakers, et surtout les quakeresses, passoient aussi pour une secte mahométane. Des Politiques, s'élevant contre toute espèce de culte, vouloient que le pouvoir ne reconnût aucune religion particulière; d'autres prétendoient refondre les lois civiles, et effacer complétement le passé. Dépouillés de leurs biens et de leurs honneurs, les Épiscopaux gémissoient dans l'oppression; et les Presbytériens voyoient le fruit d'une révolution qu'ils avoient semée, recueillie par les Indépendants, les Agitateurs et les Niveleurs.

Ces Niveleurs étoient de plusieurs espèces: les uns, les *fouilleurs* et *déracineurs*, s'emparoient des bruyères et des champs en friche; les autres, les *guerriers* et les *turbulents*, soulevoient les soldats ou devenoient voleurs de grands chemins: tous demandoient la dissolution du long parlement, et la convocation d'un parlement nouveau. Dans cette désorganisation complète de la société, au milieu des potences et des échafauds qui s'élevoient pour punir le crime et la vertu, on n'avoit aucun parti arrêté: par une sorte de bonne foi que l'anarchie laissoit libre, il étoit très-commun d'entendre des républicains parler de mettre Charles second à la tête de la république, et des royalistes déclarer qu'une république étoit peut-être ce qu'il y avoit de mieux.

Il restoit cependant à Londres deux principes de gouvernement et d'administration: le *rump*, et le conseil des officiers qui avoit déjà subjugué le *rump*.

On examina d'abord si la chambre des pairs faisoit partie intégrante du pouvoir législatif: malgré l'opinion de Cromwell, qui dans ses intérêts, vouloit garder la pairie, il fut décidé que la chambre héréditaire étoit inutile et dangereuse; sa suppression fut décrétée. La monarchie éprouva le même sort: le maire de Londres refusa de proclamer l'acte d'abolition de la royauté.

Le royaume d'Angleterre se trouvant transformé en république, un nouveau grand sceau fut gravé; il représentoit d'un côté la chambre des communes, avec cette inscription: *Le grand sceau de la république d'Angleterre;* sur le revers on voyoit une croix et une harpe, armes de l'Angleterre et de l'Irlande, avec ces mots: *Dieu avec nous;* dans l'exergue on lisoit: *L'an premier de la liberté, par la grace de Dieu.* 1649. C'est une mauvaise date pour la liberté que celle d'un crime.

Cinq membres des communes furent chargés (Ludlow en étoit un) de composer un conseil de Quarante, auquel seroit dévolu le pouvoir

exécutif. Ce comité des Cinq présenta trente-cinq candidats; on leur adjoignit le comité des Cinq. Celui-ci fut en outre chargé d'examiner la conduite des parlementaires qui n'avoient pas siégé à Westminster, durant le procès du roi.

Il étoit convenable d'immoler des victimes en l'honneur des funérailles du prince; le duc d'Hamilton, le Earl de Holland et lord Capell, prisonniers, furent décapités; le premier contre le droit des gens, les deux derniers contre le droit de la guerre. Tous les partis regrettèrent lord Capell; Cromwell fit de lui un éloge magnifique, mais il prétendit qu'on le devoit sacrifier à cause même de sa vertu. Le noble pair étant sur l'échafaud, s'adressa à l'exécuteur : « Avez-vous « coupé la tête de mon maître ?»—« Oui, » répondit l'exécuteur. « Où est l'instrument qui porta » le coup ? » Le bourreau montra la hache. « Etes-» vous sûr que ce soit la même? » reprit lord Capell. Sur la réponse affirmative, le royaliste prit la hache, la baisa avec respect, la rendit au meurtrier public, en lui disant : « Misérable! » n'étois-tu pas effrayé? » Le bourreau repartit: « Ils me forcèrent de faire mon métier, et j'eus » trente livres sterl. pour ma peine. »

Eh bien, le bourreau mentoit; il se vantoit d'une victoire qui n'étoit pas la sienne; il n'avoit souillé ni sanctifié ses mains et sa hache dans le

sang de son roi. Cet homme, qui se nommoit Brandon, n'étoit que le bourreau ordinaire; on ne l'avoit point appelé (ou peut-être avoit-il refusé par frayeur son ministère) à la grande exécution. La peur cessant, la vanité revint; Brandon songea à sauver ses droits et son *honneur* : le soir même de la mort de Charles, Brandon tint dans un cabaret le propos qu'il redit à lord Capell, se parant du crime qu'il n'avoit pas commis [1].

Lord Capell livra sa tête après avoir déclaré qu'il mouroit pour Charles I^er^, pour son fils Charles II et pour tous les héritiers légitimes de la couronne.

Le *rump*, feignant de céder à l'opinion publique, s'occupa, en apparence, de sa dissolution, et rechercha les principes d'après lesquels un parlement nouveau pourroit être élu. Le *rump* n'étoit pas sincère ; il ne songeoit qu'à se perpétuer en attendant les événements, grands débrouilleurs de la politique.

Cependant le comte d'Ormond, lord Inchiquin et le général Preston avoient soulevé l'Irlande où Monk, qui défendoit Dundalk pour le parlement, avoit capitulé.

Cromwell, malgré les prétentions de Lambert et de Fairfax, fut nommé au gouvernement mi-

[1] Tryal of twenty-nine regicides, p. 33.

litaire et civil d'Irlande. Il partit accompagné d'Ireton, son gendre, après avoir cherché *le Seigneur* devant Harrison, et expliqué les Écritures.

Il aborde à l'île dévouée avec dix-sept mille vétérans et une garde particulière de quatre-vingts hommes, tous officiers. Trédall est emporté d'assaut; Cromwell monte lui-même à la brèche : tout périt du côté des Irlandois. Le commandant, sir Arthur Ashton, est tué; ce vieux militaire avoit une jambe artificielle; elle passoit pour être d'or : les soldats républicains se disputèrent cette jambe royaliste, qui n'étoit que le trésor de bois de l'honneur et de la fidélité.

Wexford est saccagé, Goran rendu par les soldats; les officiers sont fusillés. Kilkenny, Youghall, Cooke, Kingsale, Colonmell, Dungarvan et Carrik se soumettent. Cromwell et Ireton portent à l'Irlande, comme ils l'avoient annoncé, l'extermination et l'enfer.

Cromwell, au milieu de ses victoires, est rappelé pour repousser les Écossois : ceux-ci s'étoient décidés à reconnoître les droits de Charles second; et bien qu'ils eussent pendu le royaliste Montross, parce qu'il n'étoit pas covenantaire, ils étoient eux-mêmes royalistes. Rien de plus commun que ces inconséquences des partis dans les discordes civiles.

Les négociations entre Charles II et les Écossois avoient été plusieurs fois interrompues. Charles enfin, privé de toutes ressources, s'étoit rendu à Édimbourg : là il avoit repris le sceptre de Marie Stuart, à la charge de publier cette déclaration déshonorante :

« Que son père avoit péché en prenant femme » dans une famille idolâtre;

» Que le sang versé dans les dernières guerres » devoit être imputé à son père;

» Qu'il avoit une profonde douleur de la mau» vaise éducation qu'on lui avoit donnée, et des » préjugés qu'on lui avoit inspirés contre la cause » de Dieu, et dont il reconnoissoit à présent l'in» justice;

» Que toute sa vie précédente n'avoit été qu'un » cours suivi d'inimitié contre l'œuvre de Dieu;

» Qu'il se repentoit de la commission donnée » à Montross, et de toutes ses actions qui avoient » pu scandaliser;

» Qu'il protestoit devant Dieu qu'il étoit à » présent sincère dans cette déclaration, et qu'il » s'y tiendroit jusqu'à son dernier soupir, tant » en Écosse qu'en Angleterre et en Irlande. »

Cependant Charles II n'étoit ni sans honneur, ni sans courage. Jeune encore, il avoit combattu pour son père à la tête des forces de terre et de mer. Mais c'étoit bien le prince le moins fait

qu'il y eût au monde pour entendre six sermons de presbytériens par jour. Lorsque accablé de ces prédications, il cherchoit quelque distraction, il ne pouvoit sortir d'Édimbourg, sans passer sous les membres mutilés de Montross, attachés aux portes de la ville. Montross, en mourant, avoit souhaité que son corps fût mis en autant de morceaux qu'il y avoit de villes dans les trois royaumes, afin qu'on rencontrât partout des témoins de sa fidélité. Un de ses bras fut exposé sur un gibet à Aberden; les habitants l'enlevèrent secrètement et le cachèrent : après la restauration ils le mirent dans une cassette couverte de velours cramoisi brodé d'or, et le portèrent en triomphe dans toute leur ville.

Cromwell marcha contre les Écossois à la tête de dix-huit mille hommes. Il les attaqua à Dunbar, et les défit (3 septembre 1650). L'année suivante, après avoir conquis une partie de l'Écosse, il s'attacha aux pas de Charles II qui s'étoit avancé en Angleterre avec une armée : il l'atteignit à Worcester. Le génie si fatal au père n'est pas moins fatal au fils; le combat se livre le 3 septembre 1651, jour anniversaire de la bataille de Dunbar : deux mille royalistes sont tués; huit mille prisonniers sont encore vendus comme esclaves. On retrouve cette habitude de

trafiquer des hommes jusque sous Jacques II.

Le jeune roi fuit seul, se coupe les cheveux, de peur, comme Absalon ou comme les rois chevelus, d'être reconnu au bel ornement de sa tête. Ce prince nous a laissé le récit de ses aventures : son déguisement en bûcheron, sa tentative pour entrer dans le pays de Galles avec le pauvre Pendrell, sa journée passée avec le colonel Careless au haut du chêne qui retint le nom de chêne royal, ses aventures chez un gentilhomme appelé Lane, dans le comté de Strafford, son voyage à Bristol, voyage qu'il fit à cheval menant en croupe la fille de son hôte, son arrivée chez M. Norton, sa rencontre d'un des chapelains de la cour qui regardoit jouer aux quilles, et d'un vieux serviteur qui le nomma en fondant en larmes; son passage chez le colonel Windham, le danger qu'il courut par la sagacité d'un maréchal qui, visitant les pieds des chevaux, affirma qu'un de ces chevaux avoit été ferré dans le nord, enfin l'embarquement de Charles à Brightelmsted et son débarquement en Normandie, firent, de ce moment de la vie de ce prince, un moment de gloire romanesque qui lutta avec la gloire historique de Cromwell. Ludlow se contente de dire que Charles s'enfuit avec une mistrsis Lane.

Cromwell revint triompher à Londres. Le

parlement envoya une députation au-devant de lui. Le général fit présent à chaque commissaire d'un cheval et de deux prisonniers : toujours même mépris des hommes parmi ces républicains. Les historiens n'ont pas remarqué ce trait de mœurs qui distingue les Anglois d'alors de tous les peuples chrétiens de l'Europe civilisée, et les rapproche des peuples de l'Orient. Monk laissé en Écosse par Cromwell l'acheva de soumettre; le royaume de Marie Stuart fut réuni par acte du *Rump* à l'Angleterre, ce que n'avoient pu faire les plus puissants monarques de la Grande-Bretagne.

Autant le corps législatif étoit méprisé, autant le conseil exécutif avoit montré de vigueur et de talent : c'est ce qu'on a vu en France, sous les fameux comités émanés de la Convention. Les terres du clergé avoient été mises en vente ainsi que les domaines de la couronne, et ceux-ci tant en Angleterre qu'en Écosse. Les propriétés nationales, proposées d'abord au prix de dix années de leur affermage annuel, s'élevèrent avec les succès de la république au taux de quinze, seize et dix-sept années de leur revenu net : on vendoit les bois à part. Les royalistes dont les biens avoient été séquestrés ou confisqués en obtenoient le retour ou la main-levée moyennant une finance plus ou

moins forte payée argent comptant. Une taxe de 120 mille livres sterling par mois suffisoit, avec ces différentes sommes, au besoin des services de l'État.

Toutes les puissances de l'Europe, et l'Espagne la première, avoient reconnu la république. L'Irlande étoit domptée, l'Écosse soumise et réunie à l'Angleterre; une flotte commandée par le fameux Robert Blake, devenu amiral de colonel qu'il étoit, gardoit les mers autour des îles Britanniques; une autre, sous le pavillon d'Édouard Popham, croisoit sur les côtes du Portugal. Les Indes occidentales, les Barbades et la Virginie soulevées d'abord, furent réduites à l'obéissance. Le fameux acte de navigation proposé par le conseil d'état au parlement en 1651, rendu exécutoire le 1^er^ décembre de cette même année, n'est point, comme on l'a écrit mille fois, l'ouvrage de l'administration de Cromwell, mais de la république avant l'établissement du protectorat. Cet acte fit éclater la guerre entre la Hollande et la Grande-Bretagne en 1652. Blake, Aiskew, Monk et Dean soutinrent en onze combats, depuis le 17 mai 1652, vieux style, jusqu'au 10 août 1653, l'honneur du pavillon anglois contre Tromp, Ruyter, Van Galen et de Witte.

Les classes populaires que les révolutions font

monter à la surface des sociétés donnent un moment aux vieux peuples une énergie extraordinaire ; mais ces classes chez qui l'ignorance et la pauvreté ont conservé la vigueur, se corrompent vite au pouvoir, parce qu'elles y arrivent avec des besoins violents et des appétits long-temps excités par la misère et l'envie ; elles prennent et exagèrent les vices des grands qu'elles remplacent, sans avoir l'éducation qui du moins tempère ces vices. Une nation ainsi renouvelée par l'invasion d'une sorte de barbares indigènes, ne conserve que peu de jours son énergie ; n'étant plus jeune par nature, elle n'est jeune que par accident ; or, les mœurs ne se renouvellent pas comme les pouvoirs, et tant que les premières ne sont pas changées, il n'y a rien de durable.

Cromwell s'aperçut que ce reste d'assemblée, soumis d'abord et humilié, commençoit à être jaloux du pouvoir que lui, Cromwell, avoit acquis. L'autorité dictatoriale des camps avoit dégoûté le futur usurpateur de l'autorité légale : son ambition, comme son caractère et son génie, le poussoit à la souveraine puissance.

Il avoit manœuvré long-temps entre les divers partis, tour à tour presbytérien, niveleur et même royaliste, mais s'appuyant toujours sur l'armée où l'esprit républicain dominoit, autant que cet esprit peut exister au milieu des armes. Les officiers vouloient l'égalité et la liberté, avec la fortune, les honneurs et le pouvoir absolu : c'est ainsi que sous la tente, depuis les légions romaines jusqu'aux Mamelouks, on a toujours compris la république.

Cromwell, après ses victoires, ayant repris son siége au parlement (16 septembre 1651), pressa la rédaction du bill pour mettre fin à ce parlement interminable : il ne le put obtenir qu'à la majorité de deux voix, quarante-neuf contre quarante-sept ; encore l'exécution du bill fut-elle remise au 3 novembre 1654.

Ce bill procédoit à la réforme radicale parlementaire, si souvent et si inutilement demandée depuis. La chambre des communes devoit être composée à l'avenir de quatre cents membres, sans compter les députés de l'Irlande et de l'Écosse. Les bourgs pourris disparoissoient ; on ne donnoit le droit d'élire qu'aux villes et aux bourgs principaux ; deux cents livres sterling en meubles ou immeubles étoient la propriété exigée du citoyen pour l'exercice du droit électoral.

Cromwell ne désiroit la dissolution du *rump* que dans l'espoir d'obtenir le suprême pouvoir, au moyen de députés choisis par son influence, et dévoués à ses intérêts. Afin de préparer les

idées à un changement de choses, il avoit encouragé des discussions sur l'excellence du gouvernement monarchique; mais n'ayant pu amener le *rump* à prononcer la dissolution, il prit un chemin plus court pour y parvenir.

Le rusé général avoit eu l'adresse de remplir toutes les places de ses créatures : les soldats lui étoient dévoués. Depuis la bataille de Worcester, qu'il appela, dans sa lettre au parlement, la *victoire couronnante*, il dissimuloit à peine ses projets. La modération, besoin de tout homme qui, près d'arriver au pouvoir, s'y veut maintenir, étoit devenue l'arme de Cromwell : il avoit fait publier une amnistie générale et se montroit favorable aux royalistes; il les trouvoit par principe moins opposés que les autres partis à l'autorité d'un seul, et à son tour il avoit besoin de fidélité.

Les communes qui se sentoient attaquées essayèrent de se défendre : tantôt elles se plaignoient des calomnies que Cromwell faisoit semer contre elles; tantôt elles songeoient encore à se perpétuer d'une manière moins directe, en procédant à l'élection des places vacantes au parlement. Cromwell ne s'endormoit pas; il présidoit à des assemblées, à des colloques, à des traités entre les partis, et trompoit tout le monde. Le colonel Harrison,

franc républicain, mais aveugle d'esprit, prétendoit toujours que le général, loin de se vouloir faire roi, ne songeoit qu'à préparer le règne de Jésus. «Que Jésus vienne donc vite, » répondit le major Streater, ou il arrivera » trop tard.» Cromwell, de son côté, déclaroit que le Psaume CX^e^ l'encourageoit à mettre la nation en république; et à cette fin il engageoit le comité d'officiers à présenter des pétitions qui devoient amener, par l'opposition des parlementaires, la destruction de la république. Une de ces pétitions demandoit le paiement des arrérages de l'armée et la réforme des abus; une autre sollicitoit la dissolution immédiate du parlement et la nomination d'un conseil pour gouverner l'État, jusqu'à la prochaine convocation du parlement nouveau. Emportées par leur ressentiment, les communes déclarèrent que quiconque présenteroit à l'avenir de pareilles doléances seroit coupable de haute trahison. On vint apprendre cette résolution à Cromwell qui s'y attendoit. Il s'écria, animé d'une feinte colère, au milieu des officiers : « Major-» général Vernon ! je me vois forcé de faire une » chose qui me fait dresser les cheveux sur la » tête.» Il prend trois cents soldats, marche à Westminster, laisse les trois cents soldats en dehors, et pénètre seul dans la chambre : il étoit député.

Il écoute un moment en silence la délibération, puis appelant Harrison, membre comme lui de l'assemblée, il lui dit à l'oreille : « Il est » temps de dissoudre le parlement. » Harrison répondit : « C'est une dangereuse affaire, son» gez-y bien. »

Cromwell attend encore; puis se levant tout à coup, il accable les communes d'outrages, les accuse de servitude, de cruauté, d'injustice : « Cédez la place, s'écrie-t-il en fureur; le Sei» gneur en a fini avec vous! il a choisi d'autres » instruments de ses œuvres. » Sir Peters Wentworth veut répondre; Cromwell l'interrompt : « Je ferai cesser ce bavardage. Vous n'êtes pas » un parlement; je vous dis que vous n'êtes pas » un parlement. »

Le général frappe du pied; les portes s'ouvrent; deux files de mousquetaires, conduits par le lieutenant-colonel Worsley, entrent dans la chambre et se placent à droite et à gauche de leur chef. Vane veut élever la voix : « O sir » Henri Vane! sir Henri Vane! dit Cromwell: » le Seigneur me délivre de sir Henri Vane! » Désignant alors tour à tour quelques-uns des membres présents : « Toi, dit-il, tu es un » ivrogne, toi un débauché (c'étoit Martyn, ce » régicide dont il avoit barbouillé le visage » d'encre), toi un adultère, toi un voleur. » Ce

qui étoit vrai. Harrison fait descendre l'orateur de son fauteuil en lui tendant la main. Le troupeau épouvanté sort pêle-mêle; tous ces hommes s'enfuient sans oser tirer l'épée que la plupart portoient au côté. « Vous m'avez forcé à cela, » disoit Cromwell; j'avois prié le Seigneur nuit » et jour de me faire mourir plutôt que de me » charger de cette commission. »

Alors montrant du doigt aux soldats la masse d'armes : « Emportez ce jouet [1]. » Il sort le dernier, fait fermer les portes, met les clefs dans sa poche, et se retire à Whitehall. Le lendemain on trouva suspendu à la porte de la chambre des communes un écriteau ainsi conçu : *Chambre à louer, non meublée.* Ainsi fut chassé de Westminster le parlement : la liberté y resta.

Remarquons les justices du ciel : ces députés qui avoient tué leur prince légitime, prétendant qu'il avoit violé les droits du peuple; ces députés qui avoient eux-mêmes précipité violemment de leurs siéges un grand nombre de leurs collègues, furent dispersés par un de leurs complices, bien autrement coupable que Charles envers les droits de la nation. Mais souvent ce que l'on conteste à la légitimité, on l'accorde à l'usurpation : les hommes dans leur orgueil se

[1] Whitelocke dit : *Cette marotte.*

consolent de l'esclavage, lorsqu'ils ont eux-mêmes choisi leur maître parmi leurs égaux.

Buonaparte à Saint-Cloud fit sauter les républicains par les fenêtres, avec moins de fermeté et moins de décision politique que Cromwell n'en mit à dissoudre le long parlement. L'Angleterre républicaine accepta le joug: les tempêtes avoient enfanté leur roi; elles s'y soumirent.

La véritable république ne dura en Angleterre que quatre ans et trois mois, à compter de la mort du roi (30 janvier 1649), jusqu'à la dislocation totale du *rump* (20 avril 1653). Cette courte république ne fut pas sans gloire au-dehors, ni même sans vertu, sans liberté et sans justice au-dedans. Les membres des communes s'exclurent, il est vrai, mutuellement de l'assemblée législative; mais ils ne se décimèrent point, ne s'assassinèrent point tour à tour, comme les conventionnels. La république françoise exista douze années, de 1792 à 1804, à l'érection de l'empire, temps de gloire et de conquête au-dehors, mais de crimes, d'oppression et d'iniquités au-dedans. Cette différence entre deux révolutions qui ont cependant produit, en dernier résultat, la même liberté, vient du sentiment religieux qui animoit les novateurs de la Grande-Bretagne, et des principes

d'irréligion qu'affichoient les artisans de nos discordes. Quelques vertus peuvent exister dans la superstition, il n'y en a point dans l'impiété. Les révolutionnaires anglois, fanatiques, connurent le repentir; les révolutionnaires françois, athées, ont tous été sans remords : ils étoient insensibles à la fois comme la matière et comme le néant.



LE PROTECTORAT.

(De 1653 à 1658.)

Il étoit facile à Cromwell de convoquer un parlement libre, il ne le voulut pas; il cherchoit le pouvoir, non la liberté. L'Angleterre d'ailleurs étoit lasse de parlements; après l'anarchie on soupiroit pour le despotisme. Le conseil des officiers qui avoit présenté la pétition décisive s'arrogea le droit d'élection; il choisit (toujours à la suggestion de Cromwell) dans le parti millénaire les hommes les plus obscurs, les plus ignorants, les plus fanatiques : cent quarante-quatre personnages, ainsi triés, furent revêtus du pouvoir souverain. Le major général Lambert, qui se disoit républicain et qui n'étoit que servile, Harrison, sincère démocrate, mais d'un esprit borné, prêtoient les mains à toutes ces violences. Harrison, sectaire de la *cinquième monarchie*, demandoit seulement que le nouveau conseil fût composé de soixante-dix membres, pour mieux ressembler au sanhédrin des juifs. Dans le club législatif des

cent quarante *saints*, il falloit avoir de longs noms composés et tirés de l'Écriture, comme dans nos clubs on s'appeloit *Scævola* et *Brutus*. Des deux frères Barebone, l'un, le corroyeur, s'appeloit *Loue-Dieu;* l'autre, *Si Christ n'étoit pas mort pour vous, vous seriez damné, Barebone.* Ce Barebone, dont le nom signifie en françois *décharné*, donna son nom aux cent quarante-quatre : au parlement *croupion* succéda le parlement *damné Barebone*, ou le *damné décharné.*

Sur une liste de jurés du comté de Sussex on voit les noms de White d'Emer, *combats pour la bonne cause de la foi;* de Pimple de Whitam, *tue le péché;* de Harding de Lewes, *plein de la grâce.* Lorsque les *Saints* entroient en séance à Westminster, ils récitoient des prières, cherchoient le Seigneur des journées entières, et expliquoient l'Écriture: cela fait, ils s'occupoient des affaires, dont ils se croyoient saisis. Cromwell ouvrit la session des *décharnés* par un discours qu'il accompagna de pieuses larmes, remerciant le ciel d'avoir assez vécu pour assister au commencement du règne des *saints* sur la terre. Au fond de toutes ces folies, les nouvelles mœurs se formoient, et les institutions prenoient racine. Ces caractères n'étoient si ridicules que parce qu'ils étoient ori-

ginaux; or tout ce qui est fortement constitué a un principe de vie. Les courtisans de Charles second purent rire, mais ces fanatiques de bonne foi laissèrent une-arrière postérité qui a fait raison des courtisans.

Whitelocke prétend que quelques hommes éclairés et d'un rang élevé se trouvoient dans le parlement Barebone; Ludlow représente les *décharnés* comme un troupeau d'honnêtes niais, ressemblant assez à nos théophilanthropes. Whitelocke étoit un parlementaire timide, qui avoit fui, de peur de condamner Charles I^er^, et qui se rangeoit toujours du parti du plus fort; Ludlow étoit un parlementaire décidé, meurtrier du roi et ennemi de Cromwell.

Cinq mois s'étoient à peine écoulés lorsque les cent quarante-quatre *saints*, ne pouvant plus gouverner au milieu de la risée publique, chargèrent Rouse, leur orateur, créature de Cromwell, de remettre l'autorité entre les mains de celui qui les en avoit revêtus. Cromwell l'avoit prévu : il accepta en gémissant le poids de l'autorité souveraine.

Quelques pauvres d'esprit qui n'étoient pas de la faction militaire s'obstinèrent à siéger, malgré la désertion de l'orateur et du sergent qui avoit emporté la masse. Le capitaine White entra dans la chambre, et demanda à ces saints entêtés ce qu'ils faisoient là (12 décembre 1653). « Nous cherchons le Seigneur, répondirent-ils. » — Allez donc ailleurs, s'écria White, le Sei- » gneur n'a pas fréquenté ce lieu depuis longues » années; » et il les fit chasser par ses sbires. Le véritable principe républicain existoit pourtant alors dans l'armée angloise plus que dans les autorités civiles, mais il ne peut y avoir d'alliance durable entre le pouvoir constitutionnel et l'autorité militaire : quand la liberté se réfugie à l'autel de la victoire, elle y est bientôt immolée; on la sacrifie pour obtenir le vent de la fortune.

Tous les différents partis, excepté celui des *saints* et celui des républicains véritables, le parti du roi, le parti de l'épiscopat, le parti militaire, le parti des gens de loi qui avoient craint la réforme des coutumes et la simplification du Code de procédure; tous les intérêts, toutes les ambitions, toutes les corruptions, toutes les lassitudes applaudissoient aux entreprises de Cromwell : il fut complimenté par l'armée, la flotte, les autorités civiles. On attendoit avec curiosité et anxiété ce qu'il alloit faire du pouvoir : sa fabrique étoit toute prête, et ses ouvriers à l'œuvre.

Le conseil des officiers est convoqué. Le major général Lambert lit un écrit intitulé : *Ins-*

trument de gouvernement : c'étoit une constitution qui plaçoit la puissance législative dans un parlement et dans un *protecteur*. Il y étoit statué que les membres de ce parlement seroient choisis par le peuple; qu'ils siégeroient tous les ans cinq mois selon le bon plaisir du *protecteur;* que le *protecteur* auroit le *veto* suspensif; qu'il nommeroit à tous les emplois civils et militaires; que, dans l'intervalle des sessions, la nation seroit gouvernée par le *protecteur* et par un conseil composé de vingt et un membres au plus, de treize au moins.

On supplia Cromwell d'accepter le protectorat; il se rendit gracieusement aux vœux de ses peuples. Le maire et les aldermen de Londres furent requis de se trouver à une parade d'installation à la salle de Westminster. Le Protecteur prêta serment à l'*instrument de gouvernement* qui étoit son œuvre. Le général Lambert, un genou en terre, lui présenta une épée dans le fourreau; les commissaires lui remirent les sceaux; le maire de Londres lui donna une épée nue, et le sujet des Stuart alla, monarque absolu des trois royaumes, coucher dans le palais du roi qu'il avoit assassiné.

Le premier parlement convoqué par Cromwell ne répondit pas à son attente : il s'y manifesta un esprit de liberté que l'oppression militaire n'avoit pu étouffer. En vain le Protecteur, à l'ouverture de ce parlement, parla des excès de cette liberté, déclama contre ce qui lui avoit donné la puissance, les agitateurs, les niveleurs, les millénaires et les diverses autres sectes; en vain il s'éleva contre une égalité chimérique et loua la division des classes en nobles, gentilshommes et bourgeois : son discours étoit raisonnable au fond, d'accord même avec l'opinion nationale, encore arrêtée aux principes de l'ancienne société; mais ce n'étoit pas là la question pour les communes. Elles ne s'occupèrent que du pouvoir du Protecteur, et de la mauvaise origine de ce pouvoir. Le parlement ne voyoit pas qu'il étoit tout aussi illégitime que le protectorat; l'un et l'autre n'existoient qu'en vertu d'une prétendue constitution faite par qui n'avoit pas eu droit de la faire.

Cromwell en péril n'hésita pas : violer la représentation nationale étoit devenu, depuis l'épuration du long parlement, une sorte de jurisprudence politique. Le Protecteur plaça des gardes à la porte de Westminster; ils avoient ordre de ne laisser entrer que les députés consentant à souscrire un engagement en vertu duquel ils reconnoîtroient l'autorité du parlement et *d'un seul*. Cent trente membres signèrent tout d'abord; plusieurs autres membres s'empressèrent

ensuite d'imiter la turpitude de leurs collègues. Rien n'est plus rempli d'émulation que la bassesse : il y a des espèces de vils héros que les succès de la lâcheté empêchent de dormir.

Cromwell, devenu Protecteur, prit le titre d'Altesse. Des médailles furent frappées en son honneur; l'une le représentoit en buste avec cette inscription : *Oliverius Dei gratiâ, Reipublicæ Angliæ, Scotiæ et Hiberniæ Protector;* au revers étoit l'écusson d'Angleterre; autour on lisoit ces mots, gravés depuis sur les monnoies du temps, *Pax quæritur bello.* D'autres médailles offrent un grand olivier, à l'ombre duquel s'élèvent deux petits oliviers, symboles du Protecteur et de ses deux fils. L'inscription porte : *Non deficient olivarii.* La flatterie ne parloit pas aussi bien latin qu'au temps de Tibère.

Lorsque les officiers vinrent complimenter Cromwell sur sa modestie à n'avoir accepté que le titre de *Protecteur*, il porta la main à son épée : « Elle m'a élevé, leur dit-il; si je veux » monter plus haut, elle me maintiendra au rang » qu'il me plaira d'occuper. »

Quelles que soient néanmoins la pusillanimité des hommes et la crainte du pouvoir, il est impossible d'éteindre, dans une assemblée délibérante, tout principe vital. Les membres des communes, malgré leur engagement signé, tout

en examinant avec modération l'*instrument de gouvernement*, se réservèrent la nomination du successeur de Cromwell; ils rejetèrent le principe du protectorat héréditaire, à la majorité de deux cents voix contre soixante.

Les cinq mois de la session expirés, Cromwell rassembla le parlement (22 janvier 1655) dans la *chambre peinte.* Il se répandit en outrages, traita les députés de parricides pour lui avoir contesté son autorité, à lui régicide; il leur déclara que si la république devoit souffrir, meilleur étoit qu'elle fût dépendante des riches que des pauvres, qui, selon Salomon, lorsqu'ils oppriment, ne laissent rien après eux. Cromwell avoit été blessé de la discussion relative à l'hérédité du protectorat; il vouloit dissimuler sur ce point, mais entraîné, comme le sont tous les hommes, à parler de la chose même où il se sentoit foible, il déclama lui-même contre le protectorat héréditaire, laissant par là aux principaux officiers, et particulièrement au major-général Lambert, l'espoir de lui succéder.

Le parlement dissous, Cromwell en convoqua un autre pour lever, disoit-il, l'argent nécessaire au service de l'armée et de la flotte, pour confirmer l'*instrument de gouvernement;* et enfin pour légaliser l'autorité des *majors-généraux.* Ces majors étoient des commissaires militaires,

chargés de lever sur les biens des royalistes, à cause de quelques mouvements insurrectionnels, une contribution arbitraire d'un dixième de la valeur de ces biens. Cromwell corrompit autant qu'il le put les élections, et cassa celles qui lui étoient le moins favorables.

De tout cela sortit enfin un parlement qui, sous le nom d'*humble pétition et avis*, invitoit le Protecteur à prendre le titre de roi et à former *une autre chambre*, c'est-à-dire une espèce de chambre des pairs, composée de soixante-dix membres à la nomination de Cromwell.

Cromwell se crut obligé de refuser la couronne par un long et obscur discours, où l'on découvroit à la fois ses regrets de repousser le diadème, et sa satisfaction de remettre au théâtre la parade de César. Il avoit plusieurs fois fait traiter devant lui la question du *meilleur gouvernement :* c'étoit à peu près à la même époque que le grand Corneille écrivoit la scène de Cinna.

Buonaparte n'hésita pas à se couronner, soit qu'ayant plus de gloire il eût plus d'audace, soit que la France, plus malheureuse dans sa révolution que l'Angleterre ne l'avoit été dans la sienne, craignît moins de perdre la liberté.

Le nouveau parlement confirma et conféra de nouveau à Cromwell le titre de Protecteur, avec la faculté de nommer son successeur, ce

qui, par le fait, rendoit le protectorat héréditaire. Ce parlement fut encore renvoyé à cause des alarmes qu'il inspira à son maître; peut-être Cromwell en vouloit-il secrètement à ces députés trop naïfs, de ne lui avoir pas mis de force la couronne sur la tête. L'usurpation se livroit ainsi à ces fréquentes dissolutions qui avoient perdu la légitimité; mais le bras de Cromwell étoit autrement puissant que celui de Charles; ce bras pouvoit soutenir debout des ruines qu'une force ordinaire n'auroit pu empêcher de tomber.

Mettez à part l'illégalité des mesures de Cromwell, illégalité dont après tout il étoit peut-être obligé d'user pour maintenir son illégale puissance, l'usurpation de ce grand homme fut glorieuse. Au dedans il fit régner l'ordre : comme beaucoup de despotes, il étoit ami de la justice en tout ce qui ne touchoit pas à sa personne, et la justice sert à consoler les peuples de la perte de la liberté. Le fanatique, le régicide Cromwell, parvenu au pouvoir, fut tolérant en religion et en politique; il fit passer le bill de la liberté de culte et de conscience; il employa des royalistes avoués : Hale, magistrat intègre, zélé partisan des Stuart, fut placé à la tête de la magistrature; Monk, qui commanda les armées et les flottes du Protecteur, étoit un royaliste fait jadis prisonnier sur le champ de bataille par les parlemen-

taires ; il s'en souvint lors de la restauration.

Cromwell aimoit et protégeoit la noblesse angloise. Cette noblesse ne périt point comme de nos jours la noblesse françoise, parce qu'elle ne sépara pas tout-à-fait sa cause de la cause générale, et qu'en même temps la révolution de 1640 entreprise en faveur de la liberté, et non de l'égalité, n'étoit point dirigée contre l'aristocratie. Les Falkland, les Strafford, les Clarendon avoient été membres de l'opposition dans ces fameux parlements qui contribuèrent à restreindre les priviléges excessifs de la couronne : il y eut une chambre des pairs jusqu'à la mort de Charles Ier. Essex, Denbigh, Manchester, Fairfax et tant d'autres se distinguèrent dans le service parlementaire de terre et de mer; une foule de lords entrèrent dans l'administration, se firent élire membres des communes aux parlements de la république et du protectorat, parurent dans les conseils, et jusqu'à la cour de Cromwell. Il n'y eut point d'émigration systématique; quelques individus nobles périrent, mais le corps patricien, ayant suivi et même devancé le mouvement de la nation, resta tout entier dans cette nation.

L'administration de Cromwell fut active, vigilante, vigoureuse, mais trop fondée sur la corruption de la police, pour qui Cromwell avoit

un penchant décidé, et à laquelle il sacrifioit des sommes considérables. Tous les services étoient payés régulièrement un mois d'avance ; de grosses pensions, accordées à des hommes considérables, créoient des intérêts, s'ils ne pouvoient créer des devoirs.

Au dehors, Cromwell acheva d'humilier la Hollande et de faire reconnoître la supériorité du pavillon anglois; les nations étrangères recherchèrent l'alliance du Protecteur. Richelieu avoit favorisé les premiers troubles de l'Angleterre ; il les avoit pris pour des orages passagers qui, en occupant chez eux des ennemis, donnoient du repos à la France : il ne s'étoit pas aperçu qu'il s'agissoit d'une révolution qui, en accroissant la vigueur d'un peuple, ne laisseroit à Mazarin que des mépris à dévorer; nourriture d'ailleurs analogue au tempérament du cardinal.

Dunkerque fut par Mazarin livré à Cromwell ; Blake prit la Jamaïque; l'Espagne fut contrainte d'offrir de grandes réparations. On a remarqué que Cromwell s'abandonna à sa passion religieuse plus qu'il ne suivit une saine politique, en s'alliant avec la France contre l'Espagne. Cette remarque faite après coup n'a rien de profond aujourd'hui ; il est curieux seulement de la trouver dans les Mémoires de Ludlow. Ludlow, il est vrai, vit les triomphes

de Louis XIV, et survécut long-temps à Cromwell dont il étoit l'ennemi.

Le Protecteur traita l'Irlande domptée en pays de conquête. Les malheureux Irlandois furent transportés par milliers aux colonies ; un grand nombre périt dans les supplices. Des lois draconiennes et étrangères remplacèrent ces vieilles coutumes nées du sol, dont l'autorité se perpétuoit par traditions devant quelque image de la Vierge sur une bruyère, au son d'une musette. Les terres furent vendues : on donnoit mille acres de terrain pour 1,500 livres sterling dans le comté de Dublin, pour 1,000 dans celui de Kilkenny, pour 800 dans le comté de Wexford, et pour 600 dans les divers comtés de la province de Leinster. Des colonies militaires eurent en partage les terres situées aux environs de Slego, de Corke et de Collel. Les naturels du sol devinrent les serfs des soldats anglois dans le Connaught.

Olivier étendit son autorité protectrice jusque sur les Vaudois, dans les montagnes de la Suisse. Le frère de l'ambassadeur de Portugal à Londres tua un Anglois ; Cromwell le fit décapiter. Le fier usurpateur, signant un traité mit son nom au-dessus de celui de Louis XIV. En 1657, il envoya son portrait à la reine Christine, avec un distique qui disoit que le front de

Cromwell *n'étoit pas toujours l'épouvante-roi.*

C'est de cet orgueil du Protecteur qu'est née la superbe affectée par nos voisins pendant un siècle et demi, et qui n'a disparu qu'avec les victoires de notre révolution : elles nous ont remis au niveau de la révolution angloise.

Pourtant Cromwell ne fut pas heureux : toute sa puissance ne put empêcher la vérité de faire entendre sa voix. Quand il descendoit en lui-même, il trouvoit toujours qu'il avoit tué le roi ou la liberté ; il lui falloit opter entre l'un ou l'autre remords.

Le Protecteur racontoit que dans son enfance une femme lui étoit apparue ; elle lui avoit annoncé, comme les magiciennes de Macbeth, qu'il seroit roi. La conscience de Cromwell lui présenta, lorsqu'il étoit encore innocent, la vision de la royauté; quand il devint coupable, elle lui en envoya le fantôme. Placé entre les royalistes et les républicains qui le menaçoient également, Olivier étoit peu satisfait du titre équivoque dont la légitimité et la liberté l'avoient obligé de se contenter. Plusieurs conspirations des *cavaliers* éclatèrent : celles de Bagnal, fils de lady Terringham, de Penruddock, du capitaine Grove, du docteur Hervet, et de sir Henry Slingsby. Quelques hommes de la *cinquième monarchie* s'agitèrent aussi : un cornette, nommé

Day, étoit de l'assemblée républicaine de Coleman-Street, où l'on traitoit Cromwell de coquin et de traître. Quelques régicides suspects furent enfermés dans ce château de Carisbrook, qui avoit servi de prison à Charles Ier. Les juges, et surtout les jurés, contrarioient le despotisme du Protecteur, qui retrouvoit la liberté retranchée derrière cette barrière. Olivier étoit alors obligé de chercher les tribunaux naturels à son gouvernement, les conseils de guerre et les commissions.

Les brochures politiques, une pétition signée de plusieurs officiers, un libelle intitulé le *Memento*, surtout le fameux écrit *Killing no murder* (tuer n'est pas assassiner), achevèrent de troubler le repos de Cromwell. Le colonel Titus, sous le nom de *William Allen*, étoit l'auteur du dernier pamphlet. Dans une dédicace ironique adressée à *Son Altesse Olivier Cromwell*, Titus invitoit Son Altesse à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglois; il lui disoit que sa mort étoit le vœu général, la prière commune de tous les partis, qui ne s'entendoient que sur ce point. Titus signoit W. A., *de présent votre esclave et vassal.*

Enfin la famille de Cromwell étoit pour lui un autre sujet de tourment et d'angoisse.

Il rencontroit parmi les siens deux espèces

d'oppositions aussi violentes l'une que l'autre: ses trois sœurs épousèrent trois hommes qui tous trois votèrent la mort de Charles Ier. Il eut deux fils et quatre filles. Richard, Protecteur après lui, étoit royaliste; Henry, lord lieutenant d'Irlande, partageoit une partie des talents et des opinions de son père, mais avec plus de modération que lui.

Sa fille aînée, lady Briget, étoit républicaine; elle fut mariée d'abord au fameux Ireton, et après la mort de celui-ci au lieutenant-général Fleetwood. Lady Élisabeth, sa seconde fille et sa fille chérie, avoit épousé lord Claypole, homme ennemi de la tyrannie : lady Élisabeth étoit ardente royaliste.

Lady Marie, dont l'opinion est peu connue, épousa lord Falconbridge qui fut actif dans la restauration. Enfin lady Francis, la plus jeune des filles du Protecteur, se maria clandestinement, en apparence à Robert Rich, petit-fils du comte de Warwick. Robert ne vécut que trois mois, et sa veuve épousa sir John Russel.

La destinée de cette dernière fille de Cromwell fut assez singulière. Lord Broghill avoit eu la pensée de la donner en mariage à Charles II. Lady Francis consentoit à cet étrange projet; Cromwell, assez tenté, ne le repoussoit qu'en disant : « Charles II est trop damnablement

» débauché pour me pardonner la mort de » son père. » Il est difficile de juger si Charles n'auroit pas, par politique ou par légèreté, approuvé cette union parricide. L'affaire manqua; lady Francis s'éprit d'inclination pour Jerry White, tout à la fois chapelain et bouffon de Cromwell, lequel White, surpris aux genoux de lady Francis par le Protecteur, fut obligé, pour se sauver, d'épouser une des femmes de chambre de sa maîtresse. Le mariage d'abord clandestin de lady Francis avec Robert Rich fut ensuite célébré publiquement (11 novembre 1657). Le Protecteur se souvenant, à ce mariage, des jeux de sa première jeunesse, arracha la perruque de son gendre, et répandit des confitures liquides sur les robes des femmes : du moins, cette fois, on put rester dans la salle du bal.

Ainsi Cromwell dans sa famille trouvoit tantôt des républicains et des républicaines qui détestoient sa grandeur; tantôt des royalistes qui lui reprochoient ses crimes. Lady Claypole ne le laissoit pas respirer; Richard s'étoit jeté aux pieds de son père pour obtenir la vie de Charles Ier. La femme du Protecteur, bien que vaine, portoit avec crainte sa fortune : décemment traitée, mais peu aimée de son mari, elle auroit voulu qu'on s'arrangeât avec le souverain

légitime. Enfin la mère de Cromwell, qu'il chérissoit et respectoit, l'avoit aussi supplié de sauver le roi : elle trembloit pour les jours de son Olivier; elle le vouloit voir une fois le jour au moins, et si elle entendoit l'explosion d'une arme à feu, elle s'écrioit : « Mon fils est » mort! »

Ces tracasseries intérieures et de tous les moments, qui troublent la vie d'un homme bien plus que les grands événements politiques, ne se pouvoient perdre dans les distractions que cherchoit Cromwell : il s'étoit attaché à lady Dysert, duchesse de Landerdale; les *saints* se scandalisèrent. On trouvoit aussi que Cromwell faisoit de trop longues prières avec mistriss Lambert. Plusieurs bâtards, qui se sont peut-être vantés faussement de leur naissance, ont prouvé que ce rigide Cromwell, ce sévère ennemi de la débauche et de la licence, ce prophète qui communiquoit directement avec Dieu, étoit tombé dans la foiblesse commune à presque tous les grands hommes, d'autant plus attaqués et plus fragiles qu'ils ont plus de gloire.

Tous les monarques avoient renoncé à divertir leur orgueil du spectacle de la dégradation humaine, blessés peut-être encore qu'ils étoient de quelques vérités cachées sous de

basses bouffonneries; ils n'entretenoient plus dans leur cour ces misérables appelés *fous*. Cromwell en avoit quatre; soit que ce tueur de rois aimât à s'environner de ce qui avoit dégradé les rois, régicide encore envers leur mémoire; soit que n'osant porter leur sceptre, il affectât d'imiter leurs mœurs; soit enfin qu'il trouvât dans son penchant naturel aux scènes grotesques un rapport avec ces joies royales. Mais tous les bouffons de la terre n'auroient pu chasser du cœur de Cromwell la tristesse qui s'y étoit glissée. Sa cour, ou plutôt sa maison, étoit à la fois une espèce de caserne et un séminaire, où quelques pompes bruyantes venoient, deux ou trois fois l'an, dérider le front des prédicants et des vieux soldats. Depuis la publication du pamphlet *Killing no murder*, on ne vit plus Cromwell sourire, il se sentoit abandonné par l'esprit de la révolution, d'où lui étoit venue sa grandeur. Cette révolution qui l'avoit pris pour guide ne le vouloit plus pour maître; sa mission étoit accomplie; sa nation et son siècle n'avoient plus besoin de lui : le temps ne s'arrête point pour admirer la gloire; il s'en sert et passe outre [1].

[1] Cette dernière phrase se retrouve dans mon Discours non prononcé sur la liberté de la presse; je l'avois enlevée à ce passage des *Quatre Stuart* : je l'ai laissée ici à sa première place.

Ce grand renégat de l'indépendance soupçonnoit jusqu'à ses gardes, qu'il faisoit relever trois et quatre fois par jour et dont lui-même, déguisé, épioit les propos. Il passoit sa vie à entendre les rapports de ses nombreux espions; il n'osoit plus se montrer en public que revêtu d'une cuirasse cachée sous ses habits; misérable cilice de la peur. Il portoit des pistolets chargés dans ses poches : un jour qu'il essayoit un attelage de chevaux frisons, il tomba, et l'un de ses pistolets partit. Quand il voyageoit, c'étoit avec une rapidité extrême : on n'apprenoit qu'il avoit passé en un lieu que quand il n'y étoit plus. Dans ce palais de Whitehall, témoin de la grande immolation, Cromwell erroit la nuit, comme un spectre poursuivi par un autre spectre : il ne couchoit presque jamais deux fois de suite dans la même chambre, tourmenté en cette demeure par ses remords, comme la veuve de Charles y fut dans la suite, désolée par ses souvenirs.

La mort de lady Claypole vint ajouter à la noire mélancolie de Cromwell : cette femme encore jeune, consumée à Hamptoncourt d'une douloureuse maladie, succomba en accablant

son père de reproches, et en l'appelant pour ainsi dire après elle.

Il ne tarda pas à la suivre; depuis quelque temps il souffroit d'une humeur à une jambe : la fièvre le prit dans le même château où sa fille avoit rendu le dernier soupir; on le transporta à Londres. Fidèle à son caractère, Cromwell déclara qu'il avoit eu des révélations, qu'il guériroit pour être utile à son pays. Les chapelains de Whitehall annonçoient le prochain rétablissement du prophète : il mourut pourtant. Il expira dans sa cinquante-neuvième année, le 3 septembre 1658, anniversaire des victoires de Dunbar, de Worcester, et de l'ouverture du premier parlement protectoral.

« Cromwell alloit ravager toute la chrétienté, » dit Pascal, la famille royale étoit perdue et la » sienne à jamais puissante, sans un petit grain » de sable qui se mit dans son uretère; Rome » même alloit trembler sous lui; mais ce petit » gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis dans cet » endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et » le roi rétabli. »

Il n'y a de vrai dans cette remarque de Pascal que le néant de la gloire et de la nature humaine. Une de ces tempêtes qui précèdent, accompagnent ou suivent les équinoxes, éclata au moment de la mort du Protecteur : le poëte

Waller qui chantoit tout le monde, annonça en fort beaux vers que les derniers soupirs de Cromwell avoient ébranlé l'île des Bretons; que l'Océan s'étoit soulevé en perdant son maître; que Cromwell, comme Romulus, avoit disparu dans un orage. Les faits se réduisoient à une fièvre et à un coup de vent.

Cromwell eut quelque chose de Hildebrand, de Louis XI et de Buonaparte; il eut du prêtre, du tyran et du grand homme : son génie remplaça pour son pays la liberté. Il y avoit trop de puissance en Cromwell pour qu'il pût créer une autre puissance; il tua toutes les institutions qu'il trouva, ou qu'il voulut donner.

La plupart des souverains de l'Europe mirent des crêpes funèbres pour pleurer la mort d'un régicide : Louis XIV porta le deuil de Cromwell auprès de la veuve de Charles I^er^. Une couronne, même usurpée, absout-elle d'un crime?

Ce nom de Cromwell, qui produisoit la lâcheté européenne, faisoit passer en Angleterre le pouvoir absolu entre les mains du foible Richard; tant il y a de puissance dans la gloire. Cromwell laissa l'empire à son fils; mais ces génies en qui commence un autre ordre de choses, soit en bien, soit en mal, sont solitaires; ils ne se per-

pétuent que par leurs œuvres, jamais par leurs races.

Le Protecteur vécut l'âge des hommes de sa nature : leur règne le plus court est ordinairement de neuf à dix ans, et le plus long de vingt à vingt-deux. Ces calculs historiques, que rien ne semble démentir, reposent sans doute sur quelque vérité naturelle : il se peut faire que la force physique d'un homme placé au plus haut point des révolutions, se trouve épuisée dans une période de trois ou quatre lustres.

Achevons de suite, en anticipant même un peu sur les faits, ce qui a rapport à Cromwell.

Thurloe déclaroit que Cromwell étoit monté au ciel, embaumé des larmes de son peuple : Cromwell, plus franc au moment où la grande vérité, la mort, se présente aux hommes, avoit dit : « Plusieurs m'ont trop estimé, d'autres » souhaitent ma fin. » La bassesse de la flatterie qui survit à l'objet de l'adulation n'est que l'excuse d'une conscience infirme : on exalte un maître qui n'est plus, pour justifier par l'admiration la servilité passée.

Richard fit de magnifiques funérailles à son père. Le corps embaumé du Protecteur fut exposé pendant deux mois au palais de Sommerset, dans une salle tendue de velours noir,

et où l'on ne comptoit pas moins de mille flambeaux. Portant un vêtement de brocard d'or fourré d'hermine, une figure en cire, l'épée au côté, un sceptre dans la main droite, un globe dans la gauche, représentoit le Protecteur : elle étoit couchée sur un lit funèbre. Une épitaphe racontoit en abrégé l'histoire de Cromwell et de sa famille. « Il mourut, disoit l'épitaphe, avec » grande assurance et sérénité d'âme, dans » son lit. » Paroles qui s'appliquoient mieux à Charles I^er^, excepté les trois dernières.

La figure en cire fut ensuite mise debout sur une estrade, comme pour annoncer une résurrection, ou, comme disoient les *indépendants* indignés de ces pompes *papistes*, pour représenter le passage d'une âme du purgatoire dans le paradis. Le 23 novembre, l'image de cire fut couchée de nouveau, mais dans un beau cercueil qu'enlevèrent dix gentilshommes pour le placer sur un char; le tout s'en alla en pompe à Westminster : lord Claypole menoit le cheval de Cromwell. Le cercueil fut déposé dans la chapelle de Henri VII. On ne voit plus aujourd'hui l'effigie de Cromwell à Westminster, mais celle de Monk : on y cherche vainement aussi les cendres du Protecteur.

On se plut à dire et à écrire, au moment de la restauration de Charles II, que Cromwell, pré-

voyant les outrages qu'on pourroit faire à ses restes, avoit ordonné qu'on précipitât son corps dans la Tamise, ou qu'on l'enterrât sur le champ de bataille de Naseby, à neuf pieds de profondeur : Barkstead, régicide, lieutenant de la Tour, et protégé de Cromwell, auroit, disoit-on, fait exécuter cet ordre par son fils. On racontoit enfin que les corps de Charles Ier et de Cromwell, échangés, avoient été transportés de l'un à l'autre tombeau ; de sorte que Charles II, dans sa vengeance, auroit pendu au gibet le corps de son propre père, au lieu de celui de l'assassin de son père. Ces noires imaginations angloises disparoissent devant les faits : si l'on ne vit que l'image de cire du Protecteur à la pompe funèbre, c'est que l'état des chairs, malgré l'embaumement, obligea de porter le cadavre à Westminster avant la cérémonie publique : l'enterrement précéda les funérailles. Le corps de Charles Ier, retrouvé de nos jours à Windsor, prouve que le meurtrier n'étoit pas allé dormir dans la couche du meurtri, et que, satisfait de lui avoir ravi la couronne, il lui laissa son cercueil.

S'il falloit des témoignages de plus, nous dirions que l'on conserve la plaque de cuivre doré, trouvée sur la poitrine de Cromwell lors de l'ouverture de sa tombe à Westminster. Cette

plaque, renfermée dans une boîte de plomb, fut remise à Norfolk, sergent d'armes de la chambre des communes. Elle porte cette inscription :

Oliverius protector reipublicæ angliæ, scotiæ, et hiberniæ, natus 25° *aprilis anno* 1599°, *inauguratus* 16° *decembris* 1653, *mortuus* 3° *septembris anno* 1658°, *hìc situs est.*

Une autre preuve de l'exhumation nous reste : la redoutable histoire a gardé dans *le trésor de ses chartes* la quittance du maçon qui brisa, par ordre, le sépulcre du Protecteur, et qui reçut une somme de 15 shellings pour sa besogne. Nous donnerons cette quittance dans la langue originale, afin que les fautes mêmes de l'ignorant ouvrier attestent l'authenticité de la pièce.

May the 4th *day*, 1661, *recd then in full, of the worshipful serjeant Norforke, fiveteen shillinges, for taking up the corpes of Cromell, et Ierton et Brasaw.*

Rec. by me JOHN LEWIS.

« Mai le 4ème jour 1661, reçu alors en totalité, » du respectable sergent Norfolke, quinze shel-

» lings, pour enlever le corps de *Cromel* et » *Ierton* et *Brasaw*.

» Reçu par moi JOHN LEWIS. »

On voit par la date de la pièce, 4 mai 1661, que John Lewis avoit fait un long crédit au gouvernement : les os de Cromwell furent exposés à Tyburn le 30 janvier de la même année.

La France garde aussi quelques quittances des assassins du 2 septembre 1792, lesquels déclarent avoir reçu 5 francs *pour avoir travaillé pour le peuple*. Sur l'une de ces quittances est demeurée la trace des doigts sanglants du signataire.

Enfin voici la pièce officielle qui rend compte de l'exhumation. Nous la traduisons littéralement.

Janvier 30 (1661), vieux style.

« Les odieuses carcasses de O. Cromwell, » H. Ireton et J. Bradshaw, traînées sur des » claies jusqu'à Tyburn, et étant arrachées de » leur cercueil : là pendues aux différents angles » de ce triple arbre (*triple tree*) jusqu'au cou- » cher du soleil; alors descendues, décapitées et » leurs troncs infects jetés dans un trou pro- » fond au dessous de la potence. Leurs têtes

» furent après cela exposées sur des pieux au » sommet de Westminster-Hall. »

Il est donc certain qu'Olivier mort fut déposé à Westminster : il n'y resta pas long-temps. Qu'avoit-on à craindre de lui? Son squelette pouvoit-il emporter les têtes des squelettes couronnés, s'emparer de la poussière des rois, usurper leur néant? Quoi qu'il en soit, le 30 janvier 1661, anniversaire du régicide, les restes du Protecteur pendillèrent au haut d'un gibet.

Cromwell avoit visité Stuart dans son cercueil; il l'avoit touché de sa main, il s'étoit assuré que le chef étoit séparé du tronc : Charles II vint en son temps, et appuyé aussi d'une chambre des communes, il rendit aux os du Protecteur la visite faite à ceux de Charles I^er^ ; vengeance mal-avisée, car, si d'un côté on ne peut empêcher de vivre ce qui est immortel, de l'autre on ne donne pas la mort à la mort.

Les dispendieuses funérailles qui n'ajoutoient rien à la grandeur de l'homme, et qui ne légitimoient pas l'usurpateur, ruinèrent Richard Cromwell; il fut obligé de demander aux communes un bill suspensif des lois, afin de n'être pas arrêté pour les dettes contractées à l'occasion des obsèques de son père. L'Angleterre, qui ne paya pas l'enterrement de celui qu'elle

avoit reconnu pour maître, s'est chargée depuis des frais d'inhumation d'un simple ministre des finances.

Que devint la famille de Cromwell ?

Richard eut un fils et deux filles; le fils ne vécut pas. Henri habita une petite ferme, où Charles II entra un jour par hasard, en revenant de la chasse. Il est possible qu'un héritier direct d'Olivier Cromwell par Henri, soit maintenant quelque paysan irlandois inconnu, catholique peut-être, vivant de pommes de terre dans les tourbières d'Ulster, attaquant la nuit les orangistes, et se débattant contre les lois atroces du Protecteur. Il est possible encore que ce descendant inconnu de Cromwell ait été un Franklin ou un Washington en Amérique.

Lady Claypole mourut sans enfants. Nous savons par une mauvaise plaisanterie d'un chapelain de Cromwell, que lady Falconbridge fut également privée de postérité. Restent lady Rich, depuis lady John Russel, et lady Ireton, qui épousa en secondes noces le général Fletwood. Nous trouvons une mistriss Cook de Newington en Middlesex, petite-fille du général Fletwood, qui communiqua une lettre de Cromwell à William Harris, biographe du Protecteur.

La famille de Buonaparte ne se perdra pas comme celle de Cromwell : le perfectionnement

de l'administration civile ne permettroit plus cette disparition. D'ailleurs rien ne se ressemble, sous ce rapport, dans la position et la destinée des deux hommes.

Le Protecteur ne sortit point de son île : les troubles de 1640 commencèrent et finirent dans la Grande-Bretagne. Nos discordes se sont mêlées à celles du monde entier; elles ont bouleversé les nations, renversé les trônes. Ce qui distingue les derniers mouvements politiques de la France de tous les mouvements politiques connus, c'est qu'ils furent à la fois un affranchissement pour nous et un esclavage pour nos voisins, une révolution et une conquête. Demandez aux Arabes de la Lybie et de la mer Morte; demandez aux nababs des Indes le nom de Cromwell ; ils l'ignorent. Demandez-leur le nom de Napoléon, ils vous le diront comme celui d'Alexandre.

Cromwell immola Charles I^er^ et prit sa place; Buonaparte, retournant dix siècles en arrière, ne s'empara que de la couronne de Charlemagne; il fit et défit des rois, mais n'en tua point.

Cromwell prit à femme Élisabeth Bourchier; il eut pour principal gendre un procureur : tous les enfants d'Élisabeth Bourchier retombèrent dans l'état obscur de leur mère, quand leur père fameux disparut.

Buonaparte épousa la fille des Césars, maria ses sœurs à des souverains qu'il avoit créés, et ses frères à des princesses dont il avoit protégé la race. Il n'appartint jamais à aucune assemblée législative; il ne fut jamais, comme Cromwell, un tribun populaire; moins coupable que lui envers la liberté, puisqu'il avoit pris moins d'engagements avec elle, il se crut libre d'écrire son nom avec son épée dans la généalogie des rois : les siècles à venir se sont chargés de fournir ses titres de noblesse.



RICHARD CROMWELL.

(De 1658 à 1660.)

Richard, devenu Protecteur, étoit un homme commun; il ne sut que faire de la gloire et des crimes de son père. L'armée, depuis long-temps domptée par son chef, reprit l'empire. L'oncle de Richard, Desborough, son beau-frère Fleetwood, se mirent avec le général Lambert à la tête des officiers, et forcèrent le foible Protecteur de dissoudre le parlement qui seul le soutenoit.

Chaque jour amena un nouvel embarras, une nouvelle peine : Richard, qui s'oublioit et qu'on oublioit, qui détestoit le joug militaire et qui n'avoit pas la force de le rompre, qui n'étoit ni républicain ni royaliste, qui ne se soucioit de rien, qui laissoit les gardes lui dérober son dîner et l'Angleterre aller toute seule, Richard abdiqua le Protectorat (22 avril 1659).

De tous les soucis du trône le plus grand pour lui fut de sortir de Whitehall, non qu'il tînt au palais, mais parce qu'il falloit faire un mouvement pour en sortir. Il n'emporta que deux

grandes malles remplies des *adresses* et des *congratulations* qu'on lui avoit présentées, pendant son petit règne : on lui disoit dans ces félicitations, à la gloire de tous les hommes puissants et à l'usage de tous les hommes serviles, que Dieu lui *avoit donné*, à lui Richard, *l'autorité pour le bonheur des trois royaumes*. Quelques amis lui demandèrent ce que ces malles renfermoient de si précieux : «Le bonheur du bon peuple anglois» répondit-il en riant. Long-temps après, retiré à la campagne, il s'amusoit, après boire, à lire à ses voisins quelques pièces de ces archives de la bassesse humaine et des caprices de la fortune. Cette moquerie philosophique ne le rendoit pas un fils digne de son père, mais le consoloit. Son frère Henri, lord-lieutenant d'Irlande, projeta de remettre cette île entre les mains du roi, mais quoique plus ferme et plus habile que Richard, il céda au torrent qui emportoit sa famille, revint à Londres et tomba presqu'aussi obscurément que Richard.

Le conseil des officiers, demeuré maître, rappela sous la présidence du républicain Lenthal, le *rump* parlement, et dans le jargon des partis, les principes du *rump* se nommèrent *la vieille bonne cause*. Il ne se trouva qu'une quarantaine de députés à la première réunion, encore fallut-il aller chercher en prison deux de ces législateurs enfermés pour dettes. Cette momie estropiée, arrachée de son tombeau, crut un moment qu'elle étoit puissante, parce qu'elle se souvenoit d'avoir fait juger un roi. A peine ressuscitée, elle attaqua l'autorité militaire qui lui avoit rendu la vie, mais le *rump* étoit sans force, car il étoit placé entre les royalistes unis aux presbytériens qui vouloient le retour de la monarchie légitime, et les officiers indociles au joug de l'autorité civile.

Le général Lambert ayant marché contre un parti royaliste, qui s'étoit levé trop tôt, le dispersa. Lâche régicide, courtisan disgracié de Cromwell, Lambert, qui s'étoit toujours flatté d'hériter d'une puissance trop pesante pour lui, osa tout après sa misérable victoire. Il fit présenter au *rump* une de ces humbles pétitions gonflée de menaces, dont la révolution avoit introduit l'usage. Le rump s'emporta, destitua Lambert et Desborough, et abolit le généralat. Lambert, selon l'usage de la *bonne vieille cause*, bloqua si étroitement Westminster avec ses satellites, qu'un seul membre du prétendu parlement, Pierre Wentworth, y put entrer. Sur ces entrefaites, Bradshaw, le fameux président de la commission qui jugea Charles, mourut. Monk, qui gouvernoit l'Écosse, et qui, sans s'en ouvrir à personne, méditoit le rétablissement de la monar-

chie, entra en Angleterre avec douze mille vieux soldats : il s'avança vers Londres.

Le comité des officiers s'adresse à lui; le parlement, qui ne siégeoit plus, le sollicite. Monk se déclare républicain, et l'ennemi de Stuart en venant le couronner. Il prend parti contre les officiers pour la cause constitutionnelle, installe le *rump* de nouveau, mais en même temps il y fait rentrer les membres presbytériens, exclus par violence avant la mort de Charles Ier: de ce seul fait résultoit le triomphe certain des royalistes. Le long parlement, après avoir ordonné des élections générales, prononça sa dissolution, et mit fin lui-même à sa trop longue existence, dans laquelle se trouvoit déjà la lacune des années du protectorat. Le peuple brûla en réjouissance, sur les places publiques, des monceaux de croupions de divers animaux. Quelques vrais républicains, comme Vane et Ludlow, s'enfuirent; d'autres étoient destitués, non par le fait de Monk, mais par les proscriptions dont ils s'étoient frappés les uns les autres. Le régiment d'Haslerig fut donné par Monk à lord Falconbridge, qui, quoique gendre de Cromwell, servit Charles II. Le colonel Hutchinson, dont la femme nous a laissé des Mémoires pleins d'intérêt, se retira en province. Lambert, à la restauration, s'avoua coupable, obtint grâce de la

vie, et vécut trente ans relégué dans l'île de Guernesey, sous le double poids du régicide et du mépris.

Le nouveau parlement, divisé, selon l'ancienne forme, en deux chambres, s'assembla le 25 avril 1660: les communes, sous la présidence d'Harbotele-Green-stone, ancien membre exclu du long parlement pour avoir dénoncé l'ambition de Cromwell; la chambre des pairs, sous la présidence de lord Manchester, qui jadis avoit fait la guerre à Charles Ier.

Un commissaire de Charles II, Grenville, s'étoit entendu avec Monk. De retour des Pays-Bas, Grenville apporta la déclaration royale de Charles : elle ne promettoit rien; ce n'étoit pas une Charte. Charles ne faisoit ni la part aux conquêtes du temps, ni les concessions nécessaires aux mœurs, aux idées, à la possession et aux droits acquis; dès lors une seconde révolution devenoit inévitable, et le prince légataire du trône déshéritoit sa famille. On reprocha à Monk de n'avoir obtenu aucune garantie pour la monarchie constitutionnelle : à l'immortel honneur des royalistes, ce fut un royaliste de la chambre des communes, qui réclama les libertés de la nation, ce fut sir Mathew Hale, ce juge si intègre et si estimé, que Cromwell l'avoit employé malgré le dévouement connu de

Hale à ses souverains légitimes. Monk répondit que si on délibéroit, il ne répondoit pas de la paix de l'Angleterre : « Que craignez-vous? dit-» il, le roi n'a ni or pour vous acheter, ni ar-» mée pour vous conquérir. »

On n'écouta plus aucune représentation ; on avoit soif de repos après de si longs troubles. Des commissaires du parlement allèrent déposer aux pieds du souverain, à Bréda, les vœux et les présents du peuple des trois royaumes. Charles II monta sur un vaisseau de la flotte angloise à La Haye, et débarqua à Douvres le 26 mai 1660 : il embrassa Monk qui l'attendoit sur le rivage, et voyant une foule immense ivre de joie, il dit gracieusement : « Où sont » donc mes ennemis? » Monk jouoit alors le plus grand rôle : quel petit personnage aujourd'hui que ce Monk, auprès de Cromwell, bien que sa figure en cire à la Curtius soit dans une armoire à Westminster!

Le fils de Charles Ier fit son entrée dans Londres le 29 mai, anniversaire de sa naissance, ce qui parut d'un bon augure. Il accomplissoit sa trentième année ; il étoit jeune, spirituel, affable ; il reparoissoit sur une terre où naguère il n'avoit trouvé d'abri que dans les branches d'un chêne; il étoit roi, il avoit été malheureux : on l'adora. Qui l'auroit cru? c'étoit le peuple de la

bonne vieille cause qui poussoit des cris d'allégresse à cette descente des nains dans l'île des géans!

Les corps politiques commencent les révolutions, les corps politiques les terminent : une assemblée délibérante, souvent même illégale et sans droits réels, a plus de puissance pour rappeler un souverain au trône, que ne l'auroit une armée. Sans un arrêt du parlement de la Ligue, qui déclara la couronne de France incommunicable à tout autre prince qu'à un prince françois, Henri IV n'auroit jamais régné. Il y a dans la loi une force invincible, et c'est de la loi que les monarques doivent tirer leur vraie puissance.



CHARLES II.

(De 1660 à 1685.)

S'il étoit possible de supposer que la corruption de mœurs répandue par Charles II en Angleterre fût un calcul de sa politique, il faudroit ranger ce prince au nombre des plus abominables monarques; mais il est probable qu'il ne suivit que le penchant de ses inclinations et la légèreté de son caractère. Assez souvent les hommes se font un plan de vertu, rarement un système de vice : la foiblesse emprunte un appui pour marcher ferme; elle n'a pas besoin de secours pour l'aider à tomber. Entre son père décapité et son frère qui devoit perdre la couronne, Charles ne se sentit jamais bien assuré au pouvoir. Il voulut du moins achever dans les plaisirs une vie commencée dans les souffrances.

Les fêtes de la restauration passées, les illuminations éteintes, vinrent les supplices. Charles s'étoit déchargé sur le parlement, de toute responsabilité de cette nature, et celui-ci n'épargna pas les réactions et les vengeances. Cromwell fut exhumé; Richard son fils émigra au continent : à la vérité, il fuyoit moins devant son roi que devant ses créanciers. Il alla se faire insulter par le prince de Conti qui, ne le connoissant pas, lui demanda qu'étoit devenu ce *sot et poltron de Richard?*

Se souvient-on aujourd'hui qu'il exista un Thomas *Cromwell*, comte d'Essex, et qui, favori d'Henri VIII, fut décapité par le bon plaisir du tyran, son maître? Olivier *Cromwell* tue son nom chez les hommes qui le précédèrent, et le fait vivre chez les hommes qui l'ont suivi et le suivront : une grande gloire obscurcit le passé et illumine l'avenir.

Une commission de trente-quatre membres s'assembla, le 9 octobre 1660, à Hicks's-hall, pour commencer le procès des régicides : vingt et un jurés composoient le grand jury. On remarque dans la liste des juges, plusieurs fauteurs de la révolution, entre autres Monk qui, humble serviteur du régicide Cromwell, étoit devenu Chevalier de la Jarretière et duc d'Albermarle. Lorsqu'au tirage de la grande loterie des révolutions, chacun ouvre son billet, il se fait une amère et ironique distribution des dons de la fortune : un homme se couvre d'honneurs et de cordons, un homme monte à l'échafaud; tous deux ont fait la même chose, ont risqué le même enjeu. Pierre est plongé dans la richesse, c'étoit un ennemi;

Paul dans la misère, c'étoit un ami. Celui-ci est récompensé de sa trahison, celui-là puni de sa fidélité.

Le pauvre Harrison, traduit devant ses juges, leur dit : « Plusieurs d'entre vous, mes juges, » furent *actifs* avec moi dans les choses qui se » sont passées en Angleterre.... Ce qui a été fait » l'a été par l'ordre du parlement, alors la su- » prême autorité. »

L'excuse étoit de bonne foi, mais mauvaise. Il suffiroit qu'un pouvoir *légal* nous commandât une action injuste, pour que nous fussions obligés de la commettre. La loi morale l'emporte en certains cas sur la loi politique, autrement on pourroit supposer une société constituée de sorte que le crime y fût le droit commun. Enfin le *rump* n'étoit pas le *vrai* parlement, le parlement *légal*.

Harrison étoit un homme simple d'esprit et de cœur, une espèce de fou fanatique de la *cinquième monarchie*; franc républicain, il s'étoit séparé de Cromwell, oppresseur de la liberté. Ce fut à propos d'Harrison qu'un juge appliqua au peuple anglois le bel apologue de l'enfant devenu muet, qui recouvre la parole en apercevant le meurtrier de son père[1]. Tout criminel

[1] J'ai cité ce passage du procès de Harrison dans les *Réflexions politiques*, tom. XXIV, p. 105, OEuvres complètes.

qu'il étoit, Harrison étoit plus estimable que beaucoup d'autres hommes; mais il y a des fatalités dans la vie : tel, d'un caractère noble et pur, tombe dans une impardonnable erreur; chacun le repousse : tel, vil et corrompu par nature, n'a point eu l'occasion de faillir; chacun le recherche. L'un est condamné au tribunal des hommes; l'autre au tribunal de Dieu.

On découvrit au procès des juges de Charles Ier, que les deux bourreaux masqués étoient un nommé Walker et un nommé Hulet, tous deux militaires : Hulet étoit capitaine. *Garlland* qui occupoit le fauteuil dans la *mitting* régicide, fut accusé par un témoin d'avoir craché à la figure du roi; Axtell, monstre de cruauté, qui tuoit, dit le procès, les Irlandois comme *la vermine*, Axtell, anabaptiste et agitateur, fut convaincu d'avoir obligé les soldats de crier *justice, exécution!* de les avoir pressés de tirer sur la tribune de lady Fairfax, de leur avoir fait brûler de la poudre au visage de l'auguste prisonnier. Tous ces hommes soutinrent que leur cause étoit *celle de Dieu*. Thomas Scott montra le plus de fermeté. Il avoit déclaré dans le parlement » qu'il ne se repentiroit jamais d'avoir jugé le roi, » et qu'il vouloit que l'on gravât sur sa tombe : » *Ci gît Thomas Scott, qui condamna le feu roi* » *à mort.* » Il ne démentit point ce langage au

milieu des plus cruels supplices. La sentence prononcée à tous étoit ainsi conçue :

« Vous serez traîné sur une claie au lieu de » l'exécution ; là pendu, et étant encore en vie, » on coupera la corde. Vous serez mutilé (*your » privy member to be cutt off*) ; on vous arra- » chera les entrailles (et vous vivant), elles se- » ront brûlées devant vos yeux. Votre tête sera » coupée, vos membres divisés en quatre quar- » tiers. Votre tête et vos membres seront mis à » la disposition du roi, et Dieu ait merci de votre » ame. »

De quatre-vingts régicides qui restoient en Angleterre au moment de la restauration, cinquante-un se présentèrent à la proclamation du roi, se reconnurent coupables, et jouirent de l'amnistie ; vingt-neuf furent mis en jugement ; dix soutinrent qu'ils n'étoient pas criminels, et volèrent martyrs au supplice. Le prédicant Hugh Peters partagea leur sort. John Jones à la potence déclara le roi innocent de sa mort ; Charles II ne faisant, selon la conscience de Jones, que remplir les devoirs d'un bon fils envers un père.

C'est ainsi que des exhumations et des exécutions ouvrirent un règne que des échafauds devoient clore. Vingt-deux années de débauche passèrent sous des fourches patibulaires ; dernières années de joie à la façon des Stuart, et qui avoient l'air d'une orgie funèbre.

Dans les premiers jours de la restauration, on chercha comment on pourroit jamais être assez esclave pour expier le crime d'indépendance : c'étoit une émulation domestique qui débarrassoit le maître des actes de rigueur ; le clergé et le parlement se chargeoient de tout. Les communes passèrent un acte afin d'établir ou de rétablir la doctrine de l'obéissance passive. Le bill des convocations triennales fut aboli : une espèce de long parlement royal dura dix-sept années pour la corruption, l'impiété et la servitude, comme le long parlement républicain en avoit existé vingt pour le rigorisme, le fanatisme et la liberté. Tout prit le caractère d'une monarchie absolue dans une monarchie représentative : on copia la cour de Louis XIV sans en avoir la grandeur ; on cabala pour être ministre ; il y eut des influences de maîtresses à Windsor comme à Versailles ; les intérêts publics étoient traités comme des intérêts privés ; ce ne furent plus les révolutions, mais les intrigues qui élevèrent les échafauds.

La peste et un vaste incendie ne troublèrent point la vie voluptueuse de Charles. A l'instigation de la France et par les séductions d'Henriette, duchesse d'Orléans, il fit la guerre à la

Hollande dans l'unique but de détourner au profit de ses plaisirs les subsides du parlement.

Les malheureux *cavaliers*, ces royalistes qui avoient tout sacrifié à la cause des Stuart, oubliés maintenant, languissoient dans la misère; les *têtes rondes* jouissoient des biens et des honneurs qu'ils avoient acquis, en s'armant contre la famille légitime. Waller, conspirateur poltron sous le long parlement, poëte adulateur de l'usurpation heureuse, faisoit les délices de la légitimité restaurée, tandis que le fidèle et courageux Butler mouroit de faim. Charles savoit pourtant par cœur et se plaisoit à répéter les vers d'*Hudibras*. Cette satire pleine de verve contre les personnages de la révolution charmoit une cour où brilloient la débauche de Rochester et la grâce de Gramont : le ridicule étoit une espèce de vengeance tout-à-fait à l'usage des courtisans. Au surplus les républiques sont-elles plus reconnoissantes que les monarchies? Charles II a-t-il oublié ses amis plus que ne l'ont fait les autres rois? Il y a des infirmités qui appartiennent aux couronnes, quels que soient d'ailleurs les qualités et les défauts des hommes couronnés. « Entrez dans la basse-cour du châ- » teau (de Henri IV), dit l'ingénieuse duchesse » de Rohan dans son apologie ironique, vous » oyrez des officiers crier : *Il y a vingt-cinq et*

» *trente ans que je fais service au roi sans pou-* » *voir être payé de mes gages : en voilà un qui* » *lui faisoit la guerre; il n'y a que trois jours* » *qu'il vient de recevoir une telle gratification.* » Montez les degrés, entrez jusque dans son » antichambre, vous oyrez les gentilshommes » qui diront : *Quelle espérance y a-t-il à servir* » *ce prince? j'ai mis ma vie tant de fois pour* » *son service, j'ai été blessé, j'ai été prisonnier,* » *j'y ai perdu mon fils, mon frère ou mon pa-* » *rent; au partir de là il ne me connoit plus,* » *il me rabroue si je lui demande la moindre* » *récompense...* Tout beau, messieurs, aurez- » vous tantôt tout dit? Écoutez-moi un peu à » mon tour; sachez que ce prince est doué de » vertus surnaturelles; il dit en bon langage: » *Mes amis, offensez-moi, je vous aimerai; servez-* » *moi, je vous haïrai...* O valeureux prince, et » généreux courage, qui ne se rend qu'aux géné- » reux, qui ne se laisse forcer que par la seule » force! »

Quelques souvenirs, quelques ambitions privées, quelques rêveries particulières à des esprits faux qui s'imaginoient pouvoir faire revivre le passé, fermentèrent dans un coin, sous la protection de Jacques, alors duc d'York et catholique de religion. Ces ambitions, ces rêveries, ces souvenirs pris mal à propos pour une opi-

nion possible ou applicable, donnèrent à la nation la crainte d'un règne opposé au culte établi et à la liberté des peuples. La correspondance diplomatique nous apprend le rôle odieux que joua Louis XIV alors, et la funeste influence qu'il exerça sur la destinée de Charles et de Jacques : en même temps qu'il encourageoit le souverain à l'arbitraire, il poussoit les sujets à l'indépendance, dans la petite vue de tout brouiller et de rendre l'Angleterre impuissante au dehors. Les ministres de Charles et les membres les plus remarquables de l'opposition du parlement étoient pensionnaires du grand roi.

L'église épiscopale se mêloit de toutes ces transactions : proscrite durant les derniers troubles par des fanatiques, l'intérêt et la vengeance l'avoient rendue à son tour fanatique. Infecté de cet esprit de réaction, le parlement vouloit l'uniformité du culte et persécutoit également catholiques et presbytériens, bien qu'un bon nombre des membres de ce parlement n'eût aucune croyance. Sous le règne de Charles I^er^, la politique n'avoit été que l'instrument de la religion ; sous le règne de Charles II, la religion ne fut que l'instrument de la politique. Les principes avoient changé de place, et par la manière dont ils s'étoient coordonnés, ils conduisoient plus directement à la liberté civile, tout en op-

primant la liberté de conscience. Les indépendants avoient disparu ; la cour étoit déiste ou athée.

En 1673, le parlement passa l'acte du test; précaution prise dans l'avenir contre le duc d'York, comme papiste. Effet miraculeux, et toutefois naturel, de la marche des siècles! ce fameux acte qui servit à précipiter les Stuart et qui devint la sauvegarde d'une nouvelle dynastie s'abolit au moment même où je trace ces mots. L'abolition n'est pas encore pleine et entière, mais elle ne peut tarder à le devenir. Si la race des Stuart n'étoit pas éteinte, elle ne trouveroit plus dans sa religion d'obstacle à remonter sur le trône : en trouveroit-elle dans sa politique? Tout est là aujourd'hui pour les peuples et pour les rois.

Une prétendue conspiration découverte par l'infâme Titus Oates compromit la reine dont le parlement alla jusqu'à demander l'exil, et envoya au gibet quelques jésuites. Shaftesbury, flatteur de Cromwell et instrument de la restauration, homme d'un esprit, d'un caractère et d'un talent assez semblables à ceux du cardinal de Retz, Shaftesbury, père d'un fils célèbre, passoit d'une intrigue à l'autre. Un bill, ouvrage de son antipathie plus que de sa conviction, fut présenté à la chambre des com-

munes pour exclure le duc d'York de la succession à la couronne; la chambre des pairs repoussa le bill. Les communes s'indignèrent ; Charles casse le parlement, en convoque un autre à Oxford : celui-ci, plus séditieux que l'autre, représente le bill rejeté. Charles brise de nouveau le parlement, dépouille Londres et quelques villes municipales de leurs Chartes, règne jusqu'à sa mort en maître, et, par les conseils de son frère, devient cruel et persécuteur.

De là les conspirations opposées et mal conçues de Monmouth, bâtard de Charles, des lords Shaftesbury, Essex, Grey, Russel, de Sidney, et d'Hampden, petit-fils du fameux parlementaire. Ces trois derniers sont célèbres : lord Russel est la seule victime de ces temps qui ait mérité l'estime complète de la postérité. Hampden fut misérable dans le procès; il eut de moins ce que son aïeul avoit de trop. Quant au républicain Sidney, il recevoit de l'argent de Louis XIV : il s'étoit arrangé de manière à vivre à son aise pour le despotisme, et à mourir noblement pour la liberté.

L'inquiétude croissante du règne futur, les prétentions de Marie, fille du duc d'York et femme du prince d'Orange, la profonde et froide ambition de ce gendre de Jacques, autour duquel les mécontents de tous les partis commençoient à se rallier, empoisonnèrent les derniers jeux d'une cour frivole. Charles mourut subitement le 16 février 1685 d'une apoplexie, suite assez commune de la débauche dans le passage de l'âge mûr à la vieillesse. Les plaisirs de ce prince lui rendirent un dernier service; ils l'enlevèrent à une nouvelle révolution ou plutôt au dernier acte de la révolution, puisque les Stuart n'avoient pas voulu jouer eux-mêmes ce dernier acte, et prendre à leur profit ce que Guillaume sut recueillir. Les uns ont cru que Charles II avoit été empoisonné; il est plus certain qu'il mourut catholique, si toutefois il étoit quelque chose en religion.

Ce fils de Charles I[er] fut un de ces hommes légers, spirituels, insouciants, égoïstes, sans attachement de cœur, sans conviction d'esprit, qui se placent quelquefois entre deux périodes historiques pour finir l'une et commencer l'autre, pour amortir les ressentiments, sans être assez forts pour étouffer les principes; un de ces princes dont le règne sert comme de passage ou de transition aux grands changements d'institutions, de mœurs et d'idées chez les peuples; un de ces princes tout exprès créés pour remplir les espaces vides qui, dans l'ordre politique, séparent souvent la cause de l'effet.

L'intelligence humaine avoit marché en raison

des progrès de la science sociale. La poésie brilla du plus vif éclat. C'est l'époque de Milton, de Waller, de Dryden, de Butler, de Cowley, d'Otway, de Davenant, les uns admirateurs, les autres dépréciateurs du génie de Cromwell, et tous plus ou moins soumis à Charles. « Nourrie » dans les factions, exercée par tous les fana- » tismes de la religion, de la liberté et de la » poésie, cette âme orageuse et sublime (Milton), » en perdant le spectacle du monde, devoit un » jour retrouver dans ses souvenirs le modèle » des passions de l'enfer, et produire du fond » de sa rêverie, que la réalité n'interrompoit » plus, deux créations également idéales, éga- » lement inattendues dans ce siècle farouche, la » félicité du ciel et l'innocence de la terre. » Nous empruntons cette peinture admirable à l'*Histoire de Cromwell* par M. Villemain.

Tillotson, Burnet, Shaftesbury, Hobbes, Locke et Newton avoient paru ou commençoient à paroître : les sciences, selon les temps, sont filles ou mères de la liberté.

JACQUES II.

(De 1685 à 1688.)

Quand les révolutions doivent s'accomplir, on voit naître ou se maintenir aux affaires les hommes qui, par leurs vertus ou leurs crimes, leur force ou leur foiblesse, conduisent ces révolutions à leur terme ; on voit en même temps mourir ou s'éloigner les hommes qui pourroient arrêter la marche des événements. Charles I^er^ n'étoit que le troisième fils de Jacques I^er^ ; si ses frères aînés avoient vécu, il ne seroit pas arrivé à la couronne : son père dévot le destinoit à l'église ; il se seroit assis paisiblement sur le trône archiépiscopal de Cantorbéry, au lieu de monter à l'échafaud. Toute la série des événements eût été changée par l'influence personnelle des monarques qui auroient régné au lieu de Charles I^er^ et de ses deux fils ; les Stuart gouverneroient peut-être encore la Grande-Bretagne.

Jacques II, homme dur et foible, entêté et

fanatique, n'avoit pas, lorsqu'il prit en main les rênes des trois royaumes, la moindre idée de la révolution accomplie dans les esprits; il étoit resté en arrière de ses contemporains de plus d'un siècle. Il voulut tenter en faveur de l'église romaine ce que son père n'avoit pas pu même exécuter pour l'épiscopat : il se croyoit le maître d'opérer un changement dans la religion de l'État, aussi facilement qu'Henri VIII; mais le peuple anglois n'étoit plus le peuple des Tudor, et quand Jacques eût distribué à ses sujets tous les biens du clergé anglican, il n'auroit pas fait un seul catholique. Son plus grand tort fut de jurer, en parvenant à la couronne, ce qu'il n'avoit pas l'intention de tenir : la foi gardée n'a pas toujours sauvé les empires; la foi mentie les a souvent perdus.

Jacques eut tout d'abord le cœur enflé par la folle rébellion du duc de Monmouth, si facilement réprimée. Monmouth battu à Sedgmore, découvert après le combat dans des broussailles, conduit à Londres, présenté à Jacques, ne put sauver sa vie par les humbles soumissions que Jacques exilé a complaisamment racontées, croyant excuser sa foiblesse en divulguant celle des autres. La certitude de la mort rendit à Monmouth le courage; il se montra brave et léger comme Charles II son père; il avoit toutes

les graces de la courtisane, sa mère : il joua avec la hache dont il fallut cinq coups pour abattre sa belle tête. On a voulu faire de Monmouth le *Masque de fer* : c'est toujours du roman.

Jacques, naturellement cruel, trouva un bourreau : Jeffries avoit commencé ses œuvres vers la fin du règne de Charles II, dans le procès où Russel et Sidney perdirent la vie. Cet homme, qui à la suite de l'invasion de Monmouth fit exécuter dans l'ouest de l'Angleterre plus de deux cent cinquante personnes, ne manquoit pas d'un certain esprit de justice : une vertu qu'on n'aperçoit pas dans un homme de bien se fait remarquer quand elle est placée au milieu des vices.

Emporté par son zèle religieux, le monarque n'écoutoit que les conseils de son confesseur, le jésuite Peters, qu'il avoit entrepris de faire cardinal. Missionnaire dans sa propre cour, Jacques avoit converti son ministre Sunderland qui n'étoit pas plus fidèle à son nouveau Dieu, qu'il ne l'étoit à son roi. Le nonce du pape fit une entrée publique à Windsor, en habits pontificaux : ces choses, qui dans l'esprit tolérant ou indifférent de ce siècle, seroient fort innocentes aujourd'hui, étoient alors criminelles aux yeux d'un peuple instruit à regarder la com-

munion romaine comme ennemie des libertés publiques.

Le roi ne pouvant parvenir directement à son but, voulut l'atteindre par une voie oblique; il se fit le protecteur des quakers, et demanda la liberté de conscience pour tous ses sujets: Cromwell avoit aussi recherché cette liberté, mais pour se défendre, et non pour attaquer comme Jacques. Le roi intrigua sans succès, afin d'obtenir une majorité sur ce point dans le parlement. Ayant échoué, il publia de sa propre autorité une déclaration de liberté de conscience. Sept évêques refusèrent de la lire dans leurs églises : conduits à la Tour, puis acquittés par un jugement, leur captivité et leur élargissement devinrent un triomphe populaire. Jacques avoit formé un camp qu'il exerçoit à quelques milles de Londres; il ne trouva pas les soldats plus disposés à admettre la liberté de conscience que les évêques.

Ainsi ce fut par un acte juste et généreux en principe que Jacques acheva de mécontenter la nation. On trouve aisément la double raison de cette sorte d'iniquité des faits : d'un côté il y avoit fanatisme protestant; de l'autre on sentoit que la tolérance royale n'étoit pas sincère et qu'elle ne demandoit une liberté particulière que pour détruire la liberté générale.

Il est difficile de s'expliquer la conduite du roi. Sous le règne même de son frère, il avoit vu proposer un bill d'incapacité à la possession de la couronne; incapacité fondée sur la profession de toute religion qui ne seroit pas la religion de l'État : ces dispositions hostiles pouvoient sans doute avoir irrité secrètement Jacques le catholique; mais aussi comment ne comprit-il pas que pour conserver la couronne chez un pareil peuple, il ne le falloit pas frapper à l'endroit sensible? Loin de là, au lieu de se modérer en parvenant au souverain pouvoir, Jacques abonda dans les mesures propres à le perdre.

La Hollande étoit depuis long-temps le foyer des intrigues des divers partis anglois : les émissaires de ces partis s'y rassembloient sous la protection de Marie, fille aînée de Jacques, femme du prince d'Orange; homme qui n'inspire aucune admiration, et qui pourtant a fait des choses admirables. Souvent averti par Louis XIV, Jacques ne vouloit rien croire : il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence; une dépêche du marquis d'Abbeville, ambassadeur de la Grande-Bretagne à La Haye, déroula à ses yeux tout le plan d'invasion. Abbeville tenoit ses renseignements du Grands-Pensionnaire Fagel; le comte d'Avaux avoit su beaucoup plus tôt toute l'af-

faire. Une flotte étoit équipée au Texel; elle devoit agir contre l'Angleterre où le prince d'Orange se disoit appelé par la noblesse et le clergé.

Louis XIV, dont la politique avoit été désastreuse et misérable jusqu'au dénouement, retrouva sa grandeur à la catastrophe; il fit des offres magnanimes, et les auroit tenues, mais il commit en même temps une faute irréparable : au lieu d'attaquer les Pays-Bas, ce qui eût arrêté le prince d'Orange, il porta la guerre ailleurs. La flotte mit à la voile; Guillaume débarqua avec treize mille hommes à Broxholme, dans Torbay.

A son grand étonnement, il n'y trouva personne : il attendit dix jours en vain. Que fit Jacques pendant ces dix jours? rien. Il avoit une armée de vingt mille hommes, qui se fût battue d'abord, et il ne prit aucune résolution. Sunderland son ministre le vendoit; le prince Georges de Danemarck son gendre, et Anne sa fille favorite, l'abandonnoient de même que sa fille Marie et son autre gendre Guillaume. La solitude commençoit à croître autour du monarque qui s'étoit isolé de l'opinion nationale : il demanda des conseils au comte de Bedford, père de lord Russel, décapité sous le règne précédent à la poursuite de Jacques. « J'avois un fils, répondit » le vieillard, qui auroit pu vous secourir. »

Jacques ne montra de fermeté dans ce moment critique que pour sa religion : elle avoit dérobé à son profit le courage naturel du prince. Jacques rappela, il est vrai, les mesures favorables aux catholiques, et toutefois, bravant l'animadversion publique, il fit baptiser son fils dans la communion romaine : le pape fut déclaré parrain de ce jeune roi qui ne devoit point porter la couronne. La conscience étoit la vertu de ce Jacques II, mais il ne l'appliquoit qu'à un seul objet : cette vive lumière devenoit pour lui des ténèbres, lorsqu'elle frappoit autre chose qu'un autel.

Le prince d'Orange avançoit lentement vers Londres, où la seule présence de Jacques combattoit l'usurpateur. Peu à peu la défection se mit dans l'armée angloise. Le *Lilli-Ballero*, espèce d'hymne révolutionnaire, fut chanté parmi les déserteurs. « Qu'on leur donne des passe- » ports en mon nom, dit Jacques, pour aller » trouver le prince d'Orange; je leur épargnerai » la honte de me trahir. »

Cependant le roi prenoit la plus fatale des résolutions, celle de quitter Londres. Il fit partir d'abord la reine et son jeune fils qu'accompagnoit Lauzun, favori de la fortune, comme ses suppliants en étoient le jouet. Jacques lui-même s'embarqua sur la Tamise, y jeta le sceau de

l'État ou plutôt sa couronne, que le flot ne lui rapporta jamais. Arrêté par hasard à Feversham, il revint à Londres où le peuple le salua des plus vives acclamations : cette inconstance populaire pensa renverser l'œuvre de la patiente et coupable ambition du prince d'Orange. Ce duc d'York, si brave dans sa jeunesse sous les drapeaux de Turenne et de Condé, si vaillant et si habile amiral sur les flottes de son frère Charles II, ce duc d'York ne retrouvoit plus comme roi son ancien courage; il ne s'agissoit cependant pour lui que de rester et de regarder en face son gendre et sa fille. Guillaume lui fit ordonner de se retirer au château de Ham: le monarque, au lieu de s'indigner contre cet ordre, sollicita humblement la permission de se rendre à Rochester. Le prince d'Orange devina aisément que son beau-père, en se rapprochant de la mer, avoit l'intention de s'échapper du royaume; or c'étoit tout ce que désiroit l'usurpateur : il s'empressa d'accorder la permission. Jacques gagna furtivement le rivage, monta sur un vaisseau qui l'attendoit et que personne ne vouloit prendre.

L'austère catholique qui sacrifioit un royaume à sa foi étoit suivi de son fils naturel, le duc de Berwick, qu'il avoit eu d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. Marlborough devoit sa fortune à Jacques; il déserta son bienfaiteur et son maître infortuné, pour se donner à un coupable heureux. Berwick et Marlborough, l'un bâtard et l'autre traître, devoient devenir deux capitaines célèbres : Marlborough ébranla l'empire de Louis XIV; Berwick assura l'Espagne au petit-fils de ce grand roi, et ne put rendre l'Angleterre à son père, Jacques second. Berwick eut la gloire de mourir d'un coup de canon à Philipsbourg pour la France (12 juin 1734), et d'avoir mérité les éloges de Montesquieu.

Jacques aborda les champs de l'éternel exil, le 2 janvier 1689 (nouveau style), mois funeste. Il débarqua à Ambleteuse, en Picardie. Il n'avoit fallu que quatre ans au dernier fils de Charles I^er^ pour perdre un royaume.

Une assemblée nationale convoquée à Westminster, sous le nom de *Convention*, déclara le 23 février 1689 que Jacques, second du nom, en quittant l'Angleterre avoit abdiqué; que son fils le prince de Galles étoit un enfant supposé (impudent mensonge); que Marie, fille de Jacques, princesse d'Orange, étoit de droit l'héritière d'un trône délaissé : l'usurpation s'établit sur une fiction de légitimité.

Le prince d'Orange et sa femme Marie acceptèrent la succession royale non vacante, à des

conditions qui devinrent la constitution écrite de la Grande-Bretagne : tel fut le dernier acte et le dénoûment de la révolution de 1640 ; ainsi furent posées, après des siècles de discordes, les limites qui séparent aujourd'hui en Angleterre le juste pouvoir de la couronne, des libertés légales du peuple.

Au reste, ni Jacques ni les Anglois n'eurent aucune dignité dans cet événement mémorable : ils laissèrent tout faire à Guillaume avec une foible armée de treize mille hommes, où l'on comptoit douze ou quatorze cents soldats et officiers françois protestants : ceux-ci chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes allèrent détrôner en Angleterre un prince catholique, allié de Louis XIV ; ainsi s'enchaînent les choses humaines. Ce fut une garde hollandoise qui fit la police à Londres et qui releva les postes à Whitehall. Les historiens de la Grande-Bretagne appellent la révolution de 1688 la *glorieuse* révolution ; ils se devroient contenter de l'appeler la révolution *utile* : les faits en laissent le profit, mais en refusent la gloire à l'Angleterre. Le plus léger degré de fermeté dans le roi Jacques auroit suffi pour arrêter le prince Guillaume ; presque personne dans le premier moment ne se déclara en sa faveur.

Au surplus, cette révolution, qui auroit pu

être retardée, n'en étoit pas moins inévitable, parce qu'elle étoit opérée dans l'esprit de la nation. Si Jacques parut frappé de vertige au moment décisif ; si pendant son règne on ne le vit occupé qu'à se créer une place de sûreté en Angleterre, ou un moyen de fuite en France ; s'il se laissa trahir de toutes parts ; s'il ne profita ni des avis ni des offres de Louis XIV, c'est qu'il avoit la conscience que ses destins étoient accomplis. La liberté méconnue sous Jacques I^er^, ensanglantée sous Charles I^er^, déshonorée sous Charles II, attaquée sous Jacques II, avoit pourtant été conservée dans les formes constitutionnelles, et ces formes la transmirent à la nation qui continua de féconder le sol natal après l'expulsion des Stuart.

Ces princes ne purent jamais pardonner au peuple anglois les maux qu'il leur avoit fait endurer ; le peuple anglois ne put jamais oublier que ces princes avoient essayé de lui ravir ses droits : il y avoit de part et d'autre trop de justes ressentiments et trop d'offenses. Toute confiance réciproque étant détruite, on se regarda en silence pendant quelques années. Les générations qui avoient souffert ensemble, également fatiguées, consentirent à achever leurs jours ensemble ; mais les générations nouvelles qui ne sentoient pas cette lassitude, qui, ne nourrissant

plus d'inimitiés, n'avoient pas besoin d'entrer dans les compromis du malheur; ces générations revendiquèrent les fruits du sang et des larmes de leurs pères : il fallut dire adieu aux choses du passé. Il ne restoit dans les deux partis, à la révolution de 1688, que quelques témoins de la catastrophe de 1649 : Jacques lui-même, qui alloit mourir dans l'exil ; et le vieux régicide Ludlow, qui revint de l'exil pour jouir du plaisir de voir chasser un roi dont il avoit condamné le père. Ludlow se trouva d'ailleurs tout aussi étranger dans Londres avec ses principes républicains, que Jacques avec ses maximes de pouvoir absolu.

Mais nous nous trompons dans ce récit : un autre personnage assista encore à l'avénement de Guillaume. Le nommé *Clark* du comté d'Erford avoit eu un procès avec ses fillles. Après la mort de son fils unique, il vint plaider à Londres; il lui prit envie d'assister à une séance de la chambre haute. Un homme lui demanda s'il avoit jamais rien vu de semblable. « Non pas, » répondit Clark, depuis que j'ai cessé de m'as» seoir dans ce fauteuil. » Il montroit le trône : c'étoit Richard Cromwell.

Les Stuart auroient-ils pu régner après la restauration? Très-facilement, en faisant ce que fit Guillaume en Angleterre, ce qu'a fait Louis XVIII en France, en donnant une Charte, en acceptant

de la révolution ce qu'elle avoit de bon, d'invincible, ce qui étoit accompli dans les esprits, et dans le siècle, ce qui étoit terminé dans les mœurs, ce qu'on ne pouvoit essayer de détruire sans remonter violemment les âges, sans imprimer à la société un mouvement rétrograde, sans bouleverser de nouveau la nation. Les révolutions qui arrivent chez les peuples dans le sens naturel, c'est-à-dire dans le sens de la marche progressive du temps, peuvent être terribles, mais elles sont durables; celles que l'on tente en sens contraire, c'est-à-dire en rebroussant le cours des choses, ne sont pas moins sanglantes, mais fléau d'un moment, elles ne fondent, elles ne créent rien; tout au plus elles peuvent exterminer.

Les Stuart ont passé, les Bourbons resteront, parce qu'en nous rapportant leur gloire, ils ont adopté les libertés récentes douloureusement enfantées par nos malheurs. Charles II débarqua à Douvres, les mains vides; il n'avoit dans ses bagages que des vengeances et le pouvoir absolu : Louis XVIII s'est présenté à Calais tenant d'une main l'ancienne loi, de l'autre la loi nouvelle, avec l'oubli des injures et le pouvoir constitutionnel : il étoit à la fois Charles II et Guillaume III; la légitimité déshéritoit l'usurpation. Le loyal Charles X, imitant son auguste

frère, n'a voulu ni changer le culte national, ni détruire ce qu'il avoit juré de maintenir. Alors le drame de la révolution s'est terminé; la France entière s'est reposée avec joie, amour et reconnoissance sous la protection de ses anciens monarques. Tout a été renversé par la tempête autour du trône de saint Louis, et ce trône est demeuré debout : il s'élève au cœur de la France, comme ces antiques et vénérables ouvrages de la patrie, comme ces vieux monuments des siècles, qui dominent les édifices modernes, et au pied desquels vient se jouer la jeune postérité.

Retournons au roi Jacques : que devint-il? « Le lendemain, jour que le roi d'Angleterre » arrivoit, le roi l'alla attendre à Saint-Germain, » dans l'appartement de la reine. Sa Majesté y » fut une demi-heure ou trois quarts d'heure » avant qu'il arrivât : comme il étoit dans la ga- » renne, on le vint dire à Sa Majesté, et puis on » vint avertir quand il arriva dans le château. » Pour lors Sa Majesté quitta la reine d'Angle- » terre, et alla à la porte de la salle des gardes » au devant de lui. Les deux rois s'embrassèrent » fort tendrement, avec cette différence, que » celui d'Angleterre, y conservant l'humilité » d'une personne malheureuse, se baissa pres- » qu'aux genoux du roi. Après cette première

» embrassade, au milieu de la salle des gardes, » ils se reprirent encore d'amitié, et puis, en se » tenant la main serrée, le roi le conduisit à la » reine qui étoit dans son lit. Le roi d'Angle- » terre n'embrassa point sa femme, apparem- » ment par respect.

» Quand la conversation eut duré un quart » d'heure, le roi mena le roi d'Angleterre à l'ap- » partement du prince de Galles. La figure du » roi d'Angleterre n'avoit pas imposé aux cour- » tisans : ses discours firent encore moins d'effet » que sa figure. Il conta au roi, dans la chambre » du prince de Galles, où il y avoit quelques » courtisans, le plus gros des choses qui lui » étoient arrivées, et il les conta si mal, que » les courtisans ne voulurent point se souvenir » qu'il étoit Anglois, que par conséquent il par- » loit fort mal françois, outre qu'il bégayoit un » peu, qu'il étoit fatigué, et qu'il n'est pas » extraordinaire qu'un malheur aussi considé- » rable que celui où il étoit diminuât une élo- » quence beaucoup plus parfaite que la sienne. »

Louis XIV donna une flotte au roi Jacques, et l'envoya en Irlande. Il perdit la bataille de la Boyne (juin 1690) et revint à Saint-Germain. Un parti assez nombreux le vouloit rappeler au trône; il négocioit et brouilloit tout par ses prétentions. Bossuet se montroit moins exigeant

que lui; il soutenoit qu'un roi catholique pouvoit tolérer la prééminence de la religion protestante dans ses états; toutefois Bossuet laisse apercevoir, en avançant ce principe, une arrière-pensée peu digne de son génie et de sa vertu.

Jacques vit du cap de la Hogue la destruction de la seconde flotte qui le devoit porter une seconde fois dans les trois royaumes. « Ma mau-» vaise étoile, écrivit-il à Louis XIV, a fait sentir » son influence sur les armes de votre majesté, » toujours victorieuses, jusqu'à ce qu'elles aient » combattu pour moi; je vous supplie donc de » ne plus prendre intérêt à un prince aussi mal-» heureux. »

Louis XIV sentit la valeur de ces paroles, et son intérêt redoubla pour son auguste client: il arma encore en 1696 au soutien du parti jacobite. Jacques se refusa à tout complot d'assassinat sur Guillaume; il ne voulut point non plus monter au trône de Pologne que son hôte royal se chargeoit de lui faire obtenir. A l'époque du traité de Ryswick, Louis XIV, qui alloit être forcé de reconnoître Guillaume pour roi d'Angleterre, proposa à Guillaume de reconnoître à son tour le jeune fils de Jacques pour héritier de lui Guillaume. Le prince d'Orange, qui n'avoit point d'enfants, y consentoit; Jacques s'y refusa. « Je me résigne à l'usurpation du prince d'Orange,

» dit-il, mais mon fils ne peut tenir la couronne » que de moi; l'usurpation ne sauroit lui donner » un titre légitime. » Il y a dans tout cela de la grandeur, et une sorte de politique négative magnanime. Jacques détrôné et n'étant plus qu'un simple chrétien cessoit d'être un homme vulgaire. N'être frappé que des dévotions de ce prince avec les jésuites, c'est prendre la moquerie pour l'histoire.

Jacques eut la consolation et la douleur de voir quelquefois dans sa retraite les sujets fidèles à sa mauvaise fortune. « Ils se formèrent en une » compagnie de soldats au service de France, dit » Dalrymple; ils furent passés en revue par le roi » (Jacques) à Saint-Germain-en-Laye. Le roi salua » le corps par une inclination et le chapeau bas: » Il revint, s'inclina de nouveau et fondit en » larmes. Ils se mirent à genoux, baissèrent la » tête contre terre; puis se relevant tous à la » fois, ils lui firent le salut militaire... Ils étoient » toujours les premiers dans une bataille et les » derniers dans la retraite. Ils manquèrent sou-» vent des choses les plus nécessaires à la vie; » cependant on ne les entendit jamais se plaindre » si ce n'est des souffrances de celui qu'ils re-» gardoient comme leur souverain. »

Il y a un fait assez peu connu : Marie Stuart avoit désiré que la compagnie écossoise au ser-

vice de France fût commandée par un des fils des rois d'Écosse ; on trouve en effet que Charles I^er^ et Jacques II furent tour à tour capitaines de cette compagnie. Les jacobites, qui prirent plusieurs fois les armes ou pour Jacques ou pour le prétendant son fils, marquèrent d'un caractère touchant une vieille société expirante. Guillaume avoit chassé Jacques de l'Angleterre, au refrain d'une chanson révolutionnaire : on croit que le fameux *God save the king*, dont l'air est d'origine françoise, est un hymne religieux entonné par les jacobites en marchant au combat. La loyauté, la légitimité et la religion catholique de la vieille Angleterre ont légué une chanson à la liberté, à l'usurpation et à la communion protestante de l'Angleterre nouvelle.

Afin de punir les montagnards écossois qui se soulevèrent dans la suite pour le fils de leur ancien maître, le gouvernement anglois ne vit pas de moyen plus sûr que de les obliger à quitter le vêtement et les usages de leurs pères : leur petit jupon et leur musette. En les dépouillant de leur ancien habit, on espéra leur enlever leur antique vertu.

Jacques passa le reste de son exil à écrire les Mémoires de sa vie : la piété lui tenoit lieu de puissance; retiré dans sa conscience, empire dont il ne pouvoit être chassé, ses souvenirs le

faisoient vivre dans le passé, sa religion dans l'avenir. Il avoit écrit de sa propre main cette courte prière : « Je vous remercie, ô mon Dieu ! » de m'avoir ôté trois royaumes, si c'étoit pour » me rendre meilleur. » Il mourut en paix à Saint-Germain, le 16 septembre 1701.

Le prince de Galles, son fils, qui porta quelque temps le nom de Jacques III, et qui quitta ce monde le 2 janvier 1766 (toujours ce mois de janvier), eut deux fils : Charles-Édouard, le prétendant, et Henri Benoît, cardinal d'York. Le prince Édouard avoit du héros, mais il n'étoit plus dans ce siècle des Richard Cœur-de-Lion, où un seul chevalier conquéroit un royaume. Le prétendant aborda en Écosse au mois d'août 1745 : un lambeau de taffetas apporté de France lui servit de drapeau ; il rassembla sous ce drapeau dix mille montagnards, s'empara d'Édimbourg, passa sur le ventre de quatre mille Anglois à Preston, et s'avança jusqu'à quatorze lieues de Londres. S'il eût pris la résolution d'y marcher, on ne peut dire ce qui seroit arrivé.

Obligé de faire un mouvement rétrograde devant le duc de Cumberland, le prétendant gagna néanmoins la bataille de Falkirk, mais il essuya une défaite complète à Culloden. Errant dans les bois, couvert de haillons, exténué de fatigue, mourant de faim, le souverain de droit

de trois royaumes vit se renouveler en lui les aventures de son oncle, Charles second : mais il n'y eut point de restauration pour Édouard, et il ne laissa à ses amis que des échafauds.

Revenu en France, il en fut chassé par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Arrêté au spectacle, conduit à Vincennes presque enchaîné, il se retira d'abord à Bouillon, ensuite à Rome: Louis XIV ne régnoit plus. Le pape Grégoire-le-Grand renvoyoit comme missionnaires dans l'île des Bretons de jeunes esclaves bretons baptisés; douze siècles après, la Grande-Bretagne renvoyoit à son tour aux souverains pontifes des rois bretons, confesseurs de la foi.

L'illustre banni s'attacha à une princesse dont Alfiéri a continué la généreuse renommée. Édouard éprouva ce qu'éprouvent les grands tombés dans l'adversité : on l'abandonna. Il avoit pour lui son bon droit, mais le malheur prescrit contre la légitimité. Les petits-fils de Louis XV devoient errer en Europe comme le Prétendant; ils devoient lire cet ordre sur des poteaux en Allemagne : « Il est » défendu à tous mendiants, vagabonds et *émi-* » *grés* de s'arrêter ici plus de vingt-quatre » heures. »

Édouard ne pardonna jamais au gouvernement françois sa lâcheté. Vers la fin de sa vie, il s'abandonna à la passion du vin; passion ignoble, mais avec laquelle du moins il rendoit aux hommes oubli pour oubli. Il mourut à Florence le 31 janvier 1788 (toujours ce mois de janvier), un peu plus d'un an avant le commencement de la révolution françoise. Nous avons vu nous-même mourir son frère, le cardinal d'York, le dernier des Stuart, dans la capitale du monde chrétien. Les deux frères ont un mausolée commun : Rome leur devoit bien une place dans la poussière de ses grandeurs évanouies.

Quand la maison de Marie d'Écosse a failli, le cercueil de l'Exilé de 1688 a été retrouvé en France, presque au moment où l'on retrouvoit en Angleterre le cercueil de la Victime de 1649. Si l'on eût dit à Louis XIV : « En moins d'un » siècle, votre dépouille mortelle aura dis- » paru; celle du prince votre royal hôte sera » tout ce qui restera de vous dans le palais où » vous l'avez reçu... » qu'auroit pensé Louis-le-Grand?

Par la volonté de Dieu, les cendres d'un monarque étranger réclament vainement aujourd'hui au milieu de nous les cendres des rois de la patrie. La vieille abbaye de Dagobert a mal gardé ses trésors; Jacques II, en se réveillant, à Saint-Germain, n'a aperçu à Saint-Denis que Louis XVI.

La tombe du fils de Charles Ier s'élève au-dessus de nos ruines; triste témoin de deux révolutions; preuve extraordinaire de la contagieuse fatalité attachée à la race des Stuart.



PENSÉES,

RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

PENSÉES,

RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

La misère de l'homme ne consiste pas seulement dans la foiblesse de sa raison, l'inquiétude de son esprit, le trouble de son cœur ; elle se voit encore dans un certain fond ridicule des affaires humaines. Les révolutions surtout découvrent cette insuffisance de notre nature : si vous les considérez dans l'ensemble, elles sont imposantes ; si vous pénétrez dans le détail, vous apercevez tant d'ineptie et de bassesse, tant d'hommes renommés qui n'étoient rien, tant de choses dites l'œuvre du génie, qui furent l'œuvre du hasard, que vous êtes également étonnés et de la grandeur des conséquences et de la petitesse des causes.

Lorsqu'on est placé à distance des faits, qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est guère frappé que du côté grave et dou-

loureux des événements ; il n'en est pas ainsi quand on a été soi-même acteur, ou spectateur compromis, dans des scènes sanglantes. Tacite que la nature avoit formé poëte eût peut-être crayonné la satire de Pétrone, s'il eût siégé au sénat de Néron ; il peignit la tyrannie de ce prince, parce qu'il vécut après lui : Butler doué d'un génie observateur eût peut-être écrit l'histoire de Charles Ier, s'il fût né sous la reine Anne ; il se contenta de rimer *Hudibras*, parce qu'il avoit vu les personnages de la révolution de Cromwell ; il les avoit vus toujours parlant de vertu, de sainteté, d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et après avoir immolé le père, se courber sous le joug méprisable du fils.

Il y a des iniquités politiques qui ne peuvent plus être impunément commises, à cause de la civilisation avancée des peuples. Que l'on ne croie pas que ces peuples puissent dire, sans résultat, à leurs gouvernements : « Tel crime, » tel malheur est arrivé par votre faute. » Les bases du pouvoir même sont ébranlées par ces reproches ; le respect des nations venant à manquer au pouvoir, ce pouvoir est en péril.

Chez une nation qui conserve encore l'innocence primitive, le vice apporté par des étrangers fait des progrès plus rapides que dans une société déjà corrompue, comme un homme sain meurt de l'air pestiféré où vit un homme habitué à cet air.

On peut arriver à la liberté par deux chemins : par les mœurs et par les lumières. Mais quand les mœurs et les lumières manquent à la fois, quand on ne peut être ni un républicain à la manière de Sparte, ni un républicain à la manière des États-Unis, on peut encore conquérir la liberté, on ne la peut garder.

La postérité se souvient des hommes qui ont changé les empires, très-peu de ceux qui les ont rétablis, à moins que ce rétablissement n'ait été durable. On admire ce qui crée, on estime à peine ce qui conserve : une grande gloire couvre de ténèbres tout ce qui la suit.

Tourmentez-vous pour rétablir la vertu chez un peuple qui l'a perdue, vous n'y réussirez

pas. Il y a un principe de destruction en tout. A quelle fin Dieu l'a-t-il établi ? C'est son secret.

On s'étonne du succès de la médiocrité; on a tort. La médiocrité n'est pas forte par ce qu'elle est en elle-même, mais par les médiocrités qu'elle représente; et dans ce sens sa puissance est formidable. Plus l'homme en pouvoir est petit, plus il convient à toutes les petitesses. Chacun en se comparant à lui se dit : « Pourquoi » n'arriverai-je pas à mon tour? » Il n'excite aucune jalousie : les courtisans le préfèrent, parce qu'ils peuvent le mépriser; les rois le gardent comme une manifestation de leur toute-puissance. Non seulement la médiocrité a tous ces avantages pour rester en place, mais elle a encore un bien plus grand mérite : elle exclut du pouvoir la capacité. Le député des sots et des imbécilles au ministère caresse deux passions du cœur humain : l'ambition et l'envie.

La médiocrité est assez souvent secondée par des circonstances qui donnent à ses desseins un air de profondeur. Ces hommes impuissants qui

pour la foule paroissent diriger la Fortune sont tout simplement conduits par elle : comme ils lui donnent la main, on croit qu'ils la mènent.

Les hommes de génie sont ordinairement enfants de leur siècle; ils en sont comme l'abrégé; ils en représentent les lumières, les opinions et l'esprit; mais quelquefois aussi ils naissent ou trop tôt ou trop tard. S'ils naissent trop tôt, *avant* leur *siècle naturel*, ils passent ignorés; leur gloire ne commence qu'après eux, lorsque le siècle auquel ils devoient appartenir est éclos; s'ils naissent trop tard, *après* leur *siècle naturel*, ils ne peuvent rien, et ils n'arrivent point à une renommée durable. On les regarde un moment par curiosité, comme on regarderoit des vieillards se promenant sur les places publiques, avec les habits de leur temps. Ces hommes de génie qui arrivent *trop tard* sont donc méconnus comme les hommes de génie qui arrivent *trop tôt;* mais ils n'ont pas comme ces derniers un avenir, une postérité, des descendants pour établir leur gloire : ils ne pourroient être admirés que du passé, que de leurs devanciers, que des morts; public silencieux.

Après des temps de malheur et de gloire, un peuple est enclin au repos, et pour peu qu'il soit régi par des institutions tolérables, il se laisse facilement conduire par les plus petits ministres du monde; cela le délasse et l'amuse: Il compare ces pygmées aux géants qu'il a vus, et il rit. Il y a des exemples de lions attachés à un char et menés par des enfants; mais ils ont toujours fini par dévorer leurs conducteurs.

Pour les véritables saints et les hommes supérieurs, la religion est un admoniteur sévère qui leur apprend à s'humilier et leur enseigne la vraie vertu; pour les hommes passionnés et vulgaires, ses leçons ne servent qu'à nourrir l'orgueil humain et à donner des apparences de vertu. « Je marche sur la tête de mes amis et de » mes ennemis : qui peut dire cependant que je » manque d'humilité? ne me suis-je pas mis à » genoux? »

Écoutez cet homme qu'on appelle monseigneur : il vous dira qu'il n'est qu'un vilain, qu'il veut rester un vilain, qu'il n'est pas fait pour occuper la place qu'il occupe, que la ré-

volution ne sera finie que quand un vilain comme lui cessera d'être un des premiers personnages de l'État. Monseigneur a cependant porté le bonnet rouge pour cesser d'être un vilain, comme il porte un habit brodé et un titre pour sortir de la classe des vilains. Fiez-vous à l'humilité de monseigneur, et croyez au Paysan du Danube.

Les mendiants vivent de leurs plaies : il y a des hommes qui profitent de tout, même du mépris.

Point de politique sentimentale, disent des ministres. Bon Dieu, qu'ils se tranquillisent! il n'y a aucun péril de ce côté: je ne sache pas beaucoup d'hommes qui aient conservé leur vieille passion. Vous ne voulez pas qu'on vous aime : eh! que vous avez raison! Mais puisque vous préférez la politique du fait à celle du droit, acceptez-en toutes les conséquences. Le fait nous donnera le droit d'examiner si vous autres ministres êtes bons à quelque chose, et s'il n'y a pas un autre fait qui vaille mieux que le vôtre.

Si l'on vous donne un soufflet, rendez-en quatre, n'importe la joue.

Il est bon de se prosterner dans la poussière quand on a commis une faute, mais il n'est pas bon d'y rester.

Voyez cet homme; son ressentiment est extrême. « Comment, Théodule se plaint d'avoir » été offensé par moi ! quelle insolence ! » Mais, homme puissant, si Théodule a aussi sa puissance; s'il ne croit à personne le droit de l'outrager, qu'avez-vous à répliquer? le temps où un courtisan faisoit trembler n'est plus; il n'y a plus de faveur et de défaveur possibles, excepté pour les valets de chambre; tout est réduit à la valeur personnelle. Celui qui peut dire : « Vous » avez eu besoin de moi, je n'ai pas besoin de » vous, » est aujourd'hui le véritable supérieur. C'étoit peut-être mieux autrefois, mais c'est comme cela maintenant. Ce que l'*homme* a perdu en pouvoir, les *hommes* l'ont gagné.

Le vice, le bonheur, l'infortune tiennent à un souffle. Vous mourez : deux heures après on

ne pense plus à vous. Vous vivez, on n'y pense pas davantage. Qu'importe vos joies, vos peines, votre existence, non seulement à votre voisin qui ne vous a jamais vu, mais encore à cette tourbe qu'on appelle vos amis? Pourquoi donc se faire une affaire de la vie? elle ne mérite pas la moindre attention.

Quelquefois on oublie un moment ses douleurs, puis on les reprend comme un fardeau qu'on auroit déposé un moment, pour se délasser.

On finit par transformer en réalité les craintes de la tendresse: une mère voit sur le visage de son fils des marques d'une maladie qui n'y sont pas. Les autres chimères de la vie, au moral et au physique, produisent les mêmes illusions pour la peine ou le plaisir.

On se réconcilie avec un ennemi qui nous est inférieur pour les qualités du cœur ou de l'esprit; on ne pardonne jamais à celui qui nous surpasse par l'âme et le génie.

Votre ami vient de partir; vous vous croyez fort contre l'absence: allez visiter la demeure de votre ami; elle vous apprendra ce que vous avez perdu et ce qui vous manque.

Celui qui commet le crime, dans le danger qu'il y court et dans le tumulte de ses passions, n'a pas le temps d'écouter le remords; mais celui qui n'est que le complice et le confident du crime, sans y avoir une part active, celui-là entend la voix vengeresse de la conscience. Il compte dans sa retraite les minutes qui s'écoulent. « A présent il se passe telle chose; à » présent on frappe! » Oui, malheureux, on frappe! et c'est la main de Dieu qui s'appesantit sur toi.

Le ver de la tombe commence à ronger la conscience du méchant avant de lui dévorer le cœur.

La cause la plus juste pourroit-elle, par des circonstances fatales, paroître la plus injuste? Se peut-il présenter un cas où l'innocence ne se puisse prouver, et où la victime qui périt

et le juge qui prononce soient également innocents? Que seroit-ce alors que la justice humaine!

Si l'on a le droit de tuer un tyran, ce tyran peut être votre père; le parricide est donc autorisé dans certains cas? Qui pourroit soutenir une pareille proposition?

Un charme est au fond des souffrances comme une douleur au fond des plaisirs: la nature de l'homme est la misère.

Celui qui souffre pour Dieu a l'avantage d'être toujours préparé à sa dernière heure, avantage qui n'est pas donné à tous les infortunés.

Les grandes afflictions semblent raccourcir les heures comme les grandes joies: tout ce qui préoccupe fortement l'âme empêche de compter les instants.

Il faut avoir le cœur placé haut pour verser certaines larmes: la source des grands fleuves se

trouve sur le sommet des monts qui avoisinent le ciel.

L'âme de l'homme est transparente comme l'eau de fontaine, tant que les chagrins qui sont au fond n'ont point été remués.

La simplicité vient du cœur, la naïveté de l'esprit. Un homme simple est presque toujours un bon homme, un homme naïf peut être un fripon; et pourtant la naïveté est toujours naturelle, tandis que la simplicité peut être l'effet de l'art.

Il y a des hommes qui ne sont point éloquents, parce que leur cœur parle trop haut et les empêche d'entendre ce qu'ils disent.

Redemande au repentir la robe de l'innocence: c'est lui qui l'a trouvée, et qui la rend à ceux qui l'ont perdue.

Caresser la vertu sans être capable de l'aimer, c'est presser les deux belles mains d'une jeune femme dans les mains ridées de la vieillesse.

Aussitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.

Les sentiments d'un certain ordre s'accroissent en proportion des malheurs de l'objet aimé: c'est la flamme qui se propage plus rapidement au souffle de la tempête.

La vertu est quelquefois oubliée dans son passage ici-bas, mais elle revit tôt ou tard; on la retire des tombeaux comme on retire du sein de la terre une statue antique qui fait l'admiration des hommes.

Souvent les gens de bien pleurent à la même heure où les pervers se réjouissent: le même moment voit s'accomplir une action honnête et une action coupable. Le vice et la vertu sont frère et sœur; ils ont été engendrés par l'homme: Abel et Caïn étoient enfants du même père.

Il y a des hommes pour lesquels la vertu n'est point la vertu reconnue par les autres hommes;

ils n'appellent point de ce nom toutes les choses régulières, mais inférieures de l'existence, cette honnêteté vulgaire qui remplit exactement ses devoirs : la vertu pour eux est un élan de l'âme qui nous porte vers le bien aux dépens de notre bonheur et de notre vie, ou une force qui nous fait dompter nos passions les plus fougueuses. Ces hommes-là s'élèvent au-dessus des autres hommes ; mais à quoi sont-ils bons dans la société ? Comme les montagnes dans la nature, comme les monuments gigantesques dans les arts, ils sortent des proportions communes : on les regarde, et on en a peur.

Les caractères exaltés dans les gens vulgaires sont insupportables; unis à une grande âme ou à un beau génie, ils entraînent tout. Ces caractères ne veulent pas séduire, et ils séduisent ; ils ignorent eux-mêmes leur force, et sont tout étonnés d'avoir fait tant d'heureux ou tant de victimes.

Le malheur agit sur nous selon notre caractère. Un homme pourroit se sauver en s'expliquant, et il ne le veut pas; un autre croit réparer tout en parlant, et il se perd.

Il seroit étrange que l'homme prétendît à une constance inaltérable, lorsque toute la nature change autour de lui : l'arbre perd ses feuilles, l'oiseau ses plumes, le cerf ses rameaux. L'homme seul diroit : « Mon âme est inébranlable; telle » elle est aujourd'hui, telle elle sera demain, » l'homme dont les sentiments sont plus inconstants que les nuages! l'homme qui veut et ne veut plus! l'homme qui se dégoûte même de ses plaisirs, comme l'enfant de ses jouets!

Souvent des personnes qui s'aiment se jurent, au commencement de leur bonheur, de quitter ensemble la vie ; mais il arrive qu'elles ne marchent pas avec la même vitesse, et quand l'une est prête à atteindre le but, l'autre ne l'est pas, ou ne l'est plus.

La méchanceté est de tous les esprits le plus facile. Rien n'est si aisé que d'apercevoir un ridicule ou un vice, et de s'en moquer : il faut des qualités supérieures pour comprendre le génie et la vertu.

Quand on parle des vices d'un homme, si on vous dit : « Tout le monde le dit, » ne le croyez

pas; si l'on parle de ses vertus en vous disant encore : « Tout le monde le dit », croyez-le.

Avez-vous des chagrins, attachez vos yeux sur un enfant qui dort, qu'aucun souci ne trouble, qu'aucun songe n'alarme : vous emprunterez quelque chose de cette innocence; vous vous sentirez tout apaisé.

Deux amis qui souffrent sont quelquefois des heures entières sans se parler. Quelle conversation vaudroit ce commerce de la pensée dans la langue muette du malheur?

Les autres nous semblent toujours plus heureux que nous, et pourtant ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'homme qui changeroit volontiers sa position ne consentiroit presque jamais à changer sa personne. Il voudroit bien peut-être se rajeunir un peu, pas trop encore, et marcher droit s'il étoit boiteux; mais il se conserveroit tout l'ensemble de sa personne, dans laquelle il trouve mille agréments et un je ne sais quoi qui le charme. Quant à son esprit,

il n'en altéreroit pas la moindre parcelle : nous nous habituons à nous-mêmes, et nous tenons à notre vieille société.

Revoyez au jour de l'infortune le lieu que vous habitiez au temps du bonheur : il s'en exhale quelque chose de triste, formé du souvenir des joies passées et du sentiment des maux présents. N'est-ce pas là qu'à telle époque vous aviez été si heureux? et maintenant! Ces lieux sont pourtant les mêmes : qu'y a-t-il donc de changé? l'homme.

Ceux qui ont jamais eu quelque chose d'important à communiquer à un ami savent la peine qu'on éprouve lorsqu'en arrivant le cœur ému, on ne trouve point cet ami, que personne ne peut vous dire où il est. Si c'est la mort qui l'a emmené?

Il faut des secrets pour réparer la beauté du corps : il n'en faut point pour maintenir celle de l'âme.

Chaque homme a un lieu particulier dans le monde, où il peut dire qu'il a joui de la plus

grande somme de bonheur : le calcul est bientôt fait.

Une passion dominante éteint les autres dans notre âme, comme le soleil fait disparoître les astres dans l'éclat de ses rayons.

Tels hommes voyagent ensemble, et se parlent peu ou point sur la route.Quoique du même pays, ils ne s'entendent point et ne sont point de la même nature : les uns sont nés blancs, les autres noirs.

La conversation des esprits supérieurs est inintelligible aux esprits médiocres, parce qu'il y a une grande partie du sujet sous-entendu et deviné.

Une certaine étendue d'esprit fait qu'on s'accoutume sur-le-champ aux usages étrangers, et qu'on a l'air de les avoir pratiqués toute sa vie, à un embarras près qui n'est pas sans grâce ou sans noblesse.

La célébrité peut-elle faire illusion au point

d'inspirer une passion, pour ce que la nature a rendu désagréable? je ne le crois pas : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamants pour une vieille femme : ils la parent, et ne peuvent l'embellir.

Les plaisirs de notre jeunesse reproduits par notre mémoire ressemblent à des ruines vues au flambeau.

Il est un âge où quelques mois ajoutés à la vie suffisent pour développer des facultés jusqu'alors ensevelies dans un cœur à demi fermé : on se couche enfant; on se réveille homme.

Si quelques heures font une grande différence dans le cœur de l'homme, faut-il s'en étonner? il n'y a qu'une minute de la vie à la mort.

Les peines sont dans l'ordre des destinées : ceux qui, cherchant à les oublier, s'occupent de l'avenir, ne songent pas qu'ils ne verront point cet avenir. Chacun en mourant remet le poids de la vie à un autre; à chaque sépulture, il y a un homme

qui reçoit le fardeau de la main de l'homme qui se va reposer : le nouveau messager porte à son tour ce fardeau jusqu'à la tombe prochaine.

Tous les hommes se flattent; nous avons tous à la bouche cette phrase banale : Il y a bien loin d'aujourd'hui à telle époque. — Bien loin ! Et la vie combien dure-t-elle ?

L'arbre tombe feuille à feuille : si les hommes contemploient chaque matin ce qu'ils ont perdu la veille, ils s'apercevroient bien de leur pauvreté.

L'homme n a au fond de l'âme aucune aversion contre la mort; il y a même du plaisir à mourir. La lampe qui s'éteint ne souffre pas.

La Mort, selon les Sauvages, est une grande femme fort belle, à laquelle il ne manque que le cœur.

La cendre d'un mort, quel que fût de son vivant le décédé, est sacrée. La poussière des tyrans

donne d'aussi grandes leçons que celle des bons rois.

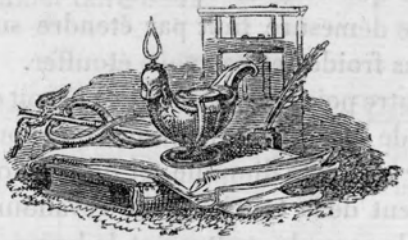
Il y a deux points de vue d'où la Mort se montre bien différente. De l'un de ces points, vous apercevez la Mort au bout de la vie, comme un fantôme à l'extrémité d'une longue avenue : elle vous semble petite dans l'éloignement, mais à mesure que vous en approchez elle grandit; le spectre démesuré finit par étendre sur vous ses mains froides et par vous étouffer.

De l'autre point de vue, la Mort paroît énorme au fond de la vie; mais à mesure que vous marchez sur elle, elle diminue, et quand vous êtes au moment de la toucher, elle s'évanouit. L'insensé et le sage, le poltron et le brave, l'esprit impie et l'esprit religieux, l'homme de plaisir et l'homme de vertu, voient ainsi différemment la Mort dans la perspective.

La voix de l'homme ne se ranime pas comme celle de l'écho : l'écho peut dormir dix siècles au fond d'un désert, et répondre ensuite au voyageur qui l'interroge; la tombe ne répond jamais.

Toi qui donnas ta vie et ta mort aux hommes,

toi qui aimes ceux qui pleurent, exauce la prière de l'infortuné qui souffre à ton exemple! soutiens le fardeau qui l'écrase! sois pour lui le Cyrénéen qui t'aida à porter la croix sur le Golgotha.



POÉSIE.

TABLEAUX DE LA NATURE.

TABLEAUX DE LA NATURE.

(DE 1784 A 1789.)

PREMIER TABLEAU.

INVOCATION.

Je voudrois célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus,
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux
Qui parfume les airs, et s'approche des cieux
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts,
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages :
L'innocente nature et ses tableaux touchants,
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

SECOND TABLEAU.

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains! — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous rediront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts [1].

[1] Vers imprimés dans *le Mercure*. Voyez la préface.

TROISIÈME TABLEAU.

LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
En scintillant dans le zénith d'azur,
On voit percer l'étoile solitaire;
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue en vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés;
Du vent du soir se meurt la voix plaintive;
Et mollement l'un à l'autre enchaînés
Les flots calmés expirent sur la rive.

Tout est grandeur, pompe, mystère, amour:
Et la nature, aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel,
Resplendissant de ses beautés antiques.
Le sanctuaire où le Dieu s'introduit,
Semble voilé par une sainte nuit;

Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins gracieuse harmonie,
Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.



QUATRIÈME TABLEAU.

LE SOIR, DANS UNE VALLÉE.

Déjà le soir de sa vapeur bleuâtre
Enveloppoit les champs silencieux;
Par le nuage étoient voilés les cieux :
Je m'avançois vers la pierre grisâtre.

Du haut d'un mont une onde, rugissant,
S'élançoit : sous de larges sycomores,
Dans ce désert d'un calme menaçant,
Rouloient les flots agités et sonores.
Le noir torrent, redoublant de vigueur,
Entroit fougueux dans la forêt obscure
De ces sapins, au port plein de langueur,
Qui négligés comme dans la douleur,
Laissent tomber leur longue chevelure,
De branche en branche errant à l'aventure.
Se regardant dans un silence affreux,
Des rochers nus s'élevoient, ténébreux.
Leur front aride et leurs cimes sauvages
Voyoient glisser et fumer les nuages :
Leurs longs sommets, en prisme partagés,
Étoient des eaux et des mousses rongés.

Des liserons, d'humides capillaires,
Couvroient les flancs de ces monts solitaires;
Plus tristement des lierres encor
Se suspendoient aux rocs inaccessibles;
Et contrasté, teint de couleurs paisibles,
Le jonc couvert de ses papillons d'or,
Rioit au vent sur des sites terribles.

Mais tout s'efface; et surpris de la nuit,
Couché parmi des bruyères laineuses,
Sur le courant des ondes orageuses
Je vais pencher mon front chargé d'ennui.

CINQUIÈME TABLEAU.

NUIT DE PRINTEMPS.

Le ciel est pur, la lune est sans nuage:
Déjà la nuit au calice des fleurs
Verse la perle et l'ambre de ses pleurs;
Aucun zéphyr n'agite le feuillage.
Sous un berceau, tranquillement assis,
Où le lilas flotte et pend sur ma tête,
Je sens couler mes pensers rafraîchis
Dans les parfums que la nature apprête.
Des bois dont l'ombre, en ces prés blanchissants,
Avec lenteur se dessine et repose,
Deux rossignols, jaloux de leurs accents,
Vont tour à tour réveiller le printemps
Qui sommeilloit sous ces touffes de rose.
Mélodieux, solitaire Ségrais,
Jusqu'à mon cœur vous portez votre paix!
Des prés aussi traversant le silence,
J'entends au loin, vers ce riant séjour,
La voix du chien qui gronde et veille autour
De l'humble toit qu'habite l'innocence.
Mais quoi, déjà, belle nuit, je te perds!
Parmi les cieux à l'aurore entr'ouverts,

Phébé n'a plus que des clartés mourantes,
Et le zéphyr, en rasant le verger,
De l'orient, avec un bruit léger,
Se vient poser sur ces tiges tremblantes.



SIXIÈME TABLEAU.

NUIT D'AUTOMNE.

Mais des nuits d'automne
Goûtons les douceurs ;
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone.
Le pâle couchant
Brille encore à peine ;
De Vénus, qu'il mène,
L'astre va penchant ;
La lune emportée
Vers d'autres climats
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers,
Au bord des sentiers,
Les zéphyrs descendent,
Dans les airs s'étendent,
Effleurent les eaux,
Et de ces ormeaux
Raniment la sève :
Comme une vapeur,
La douce fraîcheur

De ces bois s'élève.
Sous ces arbres verts,
Qu'un vent frais balance,
J'entends en silence
Leurs légers concerts :
Mollement bercée
La voûte pressée
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage,
Et puis s'entr'ouvrant
Du ciel lentement
Découvre l'image.
Là, des nuits l'azur
Dans un cristal pur
Déroule ses voiles,
Et le flot brillant
Coule en sommeillant
Sur un lit d'étoiles.

O charme nouveau !
Le son du pipeau
Dans l'air se déploie,
Et du fond des bois
M'apporte à la fois
L'amour et la joie.
Près des ruisseaux clairs,
Au chaume d'Adèle
Le pasteur fidèle
Module ses airs.
Tantôt il soupire;

Tantôt il désire;
Se tait : tour à tour
Sa simple cadence
Me peint son amour
Et son innocence.
Dans son lit heureux
La pauvre attentive
Écoute, pensive,
Ces sons dangereux :
Le drap qui la couvre
Loin d'elle a roulé,
Et son œil troublé
Mollement s'entr'ouvre.
Tout entière au bruit
Qui, pendant la nuit,
La charme et l'accuse,
Adèle au vainqueur
Son aveu refuse,
Et donne son cœur.

SEPTIÈME TABLEAU.

LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER.

Vallée au nord, onduleuse prairie,
Déserts charmants, mon cœur formé pour vous,
Toujours vous cherche en sa mélancolie.
A ton aspect, solitude chérie,
Je ne sais quoi de profond et de doux
Vient s'emparer de mon âme attendrie.
Si l'on savoit le calme qu'un ruisseau
En tous mes sens porte avec son murmure,
Ce calme heureux que j'ai, sur la verdure,
Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,
Les froids amants du froid séjour des villes,
Rechercheroient ces voluptés faciles.

Si le printemps les champs vient émailler,
Dans un coin frais de ce vallon paisible,
Je lis assis sous le rameux noyer
Au rude tronc, au feuillage flexible.
Du rossignol le suave soupir
Enchaîne alors mon oreille captive,
Et dans un songe au dessus du plaisir,
Laisse flotter mon âme fugitive.

Au fond d'un bois quand l'été va durant,
Est-il une onde aimable et sinueuse
Qui dans son cours, lente et voluptueuse,
A chaque fleur s'arrête en soupirant?
Cent fois au bord de cette onde infidèle
J'irai dormir sous le coudre odorant,
Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
Fleuve témoin de mes soupirs,
Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphyrs,
Ton passage offre ici l'image de la vie.
En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
Tu conduis tes ondes errantes;
Ainsi nos heures inconstantes
Passent des plaisirs aux douleurs.

Mais si voluptueux, du moins dans notre course,
Du printemps nous savons jouir,
Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,
Emportant avec eux un tendre souvenir:
Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire,
Vers ces bois où tu fuis toujours,
Si de ces prés ton heureux cours
Entraîne quelque fleur légère.

De mon esprit ainsi l'enchantement
Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.

L'aquilon vient, et l'on voit tristement
L'arbre isolé sur le coteau sauvage,
Se balancer au milieu de l'orage.
De blancs oiseaux en troupes partagés
Quittent les bords de l'Océan antique :
Tous, en silence à la file rangés,
Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.
J'erre aux forêts où pendent les frimas :
Interrompu par le bruit de la feuille
Que lentement je traîne sous mes pas,
Dans ses pensers mon esprit se recueille.

Qui le croiroit? plaisirs solacieux,
Je vous retrouve en ce grand deuil des cieux :
L'habit de veuve embellit la nature.
Il est un charme à des bois sans parure :
Ces prés riants entourés d'aulnes verts,
Où l'onde molle énerve la pensée,
Où sur les fleurs l'âme rêve bercée
Aux doux accords du feuillage et des airs;
Ces prés riants que l'aquilon moissonne,
Plaisent aux cœurs. Vers la terre courbés
Nous imitons, ou flétris ou tombés,
L'herbe en hiver et la feuille en automne.

HUITIÈME TABLEAU.

LA MER.

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au cœur de chagrins agité :
Quand de ton sein par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques,
L'âme attendrie en ses rêves se perd,
Et, s'égarant de penser en penser,
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature :
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyants et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés

Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent désir, des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,
Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où, transporté par les douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.



NEUVIÈME TABLEAU.

L'AMOUR DE LA CAMPAGNE.

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur!
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse!
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnoit dans toute sa fureur.
Et cependant mes yeux demandoient ce rivage;
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettois partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines!
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible;
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.
J'y veux terminer ma carrière;
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.

Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
Mais il vivra long-temps sous les toits de roseaux;
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire :
« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau;
» Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes;
» Il la passa couché près de cette eau,
» Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines [1]. »

1 Vers imprimés dans l'*Almanach des Muses*, année 1790, page 205 : voyez la préface.



DIXIÈME ET DERNIER TABLEAU.

LES ADIEUX.

Le temps m'appelle : il faut finir ces vers.
A ce penser défaillit mon courage.
Je vous salue, ô vallons que je perds!
Écoutez-moi : c'est mon dernier hommage.
Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,
Je vais traîner une importune vie;
Mais quelque part que j'habite ignoré,
Ne craignez point qu'un ami vous oublie.
Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,
Ces monts déserts qui remplissoient mon cœur
Et de silence et de mélancolie;
Surtout ces bois chers à ma rêverie,
Où je voyois, de buisson en buisson,
Voler sans bruit un couple solitaire,
Dont j'entendois, sous l'orme héréditaire,
Seul, attendri, la dernière chanson.
Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne?
Parmi ces bois, ah! qu'il vous en souvienne.
En te quittant je chante tes attraits,
Bord adoré! De ton maître fidèle

Si les talents égaloient les regrets,
Ces derniers vers n'auroient point de modèle.
Mais aux pinceaux de la nature épris,
La gloire échappe et n'en est point le prix.
Ma muse est simple, et rougissante et nue;
Je dois mourir ainsi que l'humble fleur
Qui passe à l'ombre, et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisoient son bonheur.



POËMES DIVERS.

POËMES DIVERS.

LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES,

ÉLÉGIE IMITÉE DE GRAY [1].

Londres, 1796.

Dans les airs frémissans j'entends le long murmure
De la cloche du soir qui tinte avec lenteur.
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure;
Le berger se retire et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.

Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.
Du vieux temple verdi sous ce lierre immortel,
L'oiseau de la nuit seul trouble le grand silence.

[1] Cette imitation a été imprimée à Londres, dans le journal de Peltier : voyez la préface.

On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,
Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.

Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux
Au bruit du vent des nuits, dorment sous l'if antique.
De la jeune Progné le ramage confus,
Du zéphyr, au matin, la voix fraîche et céleste,
Les chants perçants du coq ne réveilleront plus
Ces bergers endormis sous cette couche agreste.
Près de l'âtre brûlant une épouse modeste
N'apprête plus pour eux le champêtre repas;
Jamais à leur retour ils ne verront, hélas!
D'enfants au doux parler une troupe légère,
Entourant leurs genoux et retardant leurs pas,
Se disputer l'amour et les baisers d'un père.

Souvent, ô laboureurs! Cérès mûrit pour vous
Les flottantes moissons dans les champs qu'elle dore;
Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups
Les pins retentissants dans la forêt sonore.
En vain l'ambition, qu'enivrent ses désirs,
Méprise et vos travaux et vos simples loisirs :
Eh! que sont les honneurs? l'enfant de la victoire,
Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
Meurent également; et les pas de la gloire,
Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.

Qu'importe que pour nous de vains panégyriques,
D'une voix infidèle aient enflé les accents?
Les bustes animés, les pompeux monuments
Font-ils parler des morts les muettes reliques?

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,
Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newton de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talents sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers;
Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

Là dorment dans l'oubli des poëtes sans gloire,
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire,
Que dis-je! des Titus faits pour être adorés.
Mais si le sort voila tant de vertus sublimes,
Sous ces arbres en deuil combien aussi de crimes
Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés!
Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
Sur le fleuve du temps passagers inconnus
Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.
Une pierre, aux passants demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire;
Une muse ignorante y grava leur histoire
Et le texte sacré qui nous aide à mourir.

En fuyant pour toujours les champs de la lumière,
Qui ne tourne la tête au bout de la carrière?
L'homme qui va passer cherche un secours nouveau :
Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres
Entr'ouvrent doucement la pierre du tombeau!
Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi qui célébrai ces tombes sans honneurs,
Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
Par l'amour du rêver et le charme des pleurs,
S'informe de mon sort dans ses courses pensives,
Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

« Souvent nous l'avons vu dans sa marche posée,
» Au souris du matin, dans l'Orient vermeil,
» Gravir les frais coteaux à travers la rosée,
» Pour admirer au loin le lever du soleil.
» Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
» A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
» Immobile il rêvoit, tout le jour demeurant
» Les regards attachés sur l'onde passagère.
» Quelquefois dans les bois il méditoit ses vers
» Au murmure plaintif du feuillage et des airs.
» Un matin nos regards, sous l'arbre centenaire,
» Le cherchèrent en vain aux replis du ruisseau ;
» L'aurore reparut; et l'arbre et le coteau,
» Et la bruyère encor, tout étoit solitaire.
» Le jour suivant, hélas! à la file alongé
» Un convoi s'avança par le chemin du temple.

» Approche, voyageur : lis ces vers, et contemple
» Ce triste monument que la mousse a rongé. »

ÉPITAPHE.

Ici dort, à l'abri des orages du monde,
Celui qui fut long-temps jouet de leur fureur.
Des forêts il chercha la retraite profonde,
Et la mélancolie habita dans son cœur.
De l'amitié divine il adora les charmes;
Aux malheureux donna tout ce qu'il eut, des larmes.
Passant, ne porte point un indiscret flambeau
Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue :
Laisse-le reposer sur la rive inconnue,
De l'autre côté du tombeau.



A LYDIE,

IMITATION D'ALCÉE, POÈTE GREC.

Londres, 1797.

Lydie, es-tu sincère? excuse mes alarmes :
Tu t'embellis en accroissant mes feux;
Et le même moment qui t'apporte des charmes
Ride mon front et blanchit mes cheveux.

Au matin de tes ans, de la foule chérie,
Tout est pour toi joie, espérance, amour :
Et moi, vieux voyageur, sur ta route fleurie
Je marche seul et vois finir le jour.

Ainsi qu'un doux rayon quand ton regard humide
Pénètre au fond de mon cœur ranimé,
J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide
De ton beau front le voile parfumé.

Tout à la fois honteux et fier de ton caprice,
Sans croire en toi je m'en laisse enivrer.
J'adore tes attraits, mais je me rends justice :
Je sens l'amour, et ne puis l'inspirer.

Par quel enchantement ai-je pu te séduire?
N'aurois-tu point dans mon dernier soleil
Cherché l'astre de feu qui sur moi sembloit luire,
Quand de Sapho je chantois le réveil?

Je n'ai point le talent qu'on encense au Parnasse :
Eussé-je un temple au sommet d'Hélicon,
Le talent ne rend point ce que le temps efface;
La gloire, hélas! ne rajeunit qu'un nom.

Le *Guerrier de Samos*, le *Berger d'Alphélie* [1],
Mes fils ingrats m'ont-ils ravi ta foi?
Ton admiration me blesse et m'humilie :
Le croirois-tu? je suis jaloux de moi.

Que m'importe de vivre au-delà de ma vie?
Qu'importe un nom par la mort publié?
Pour moi-même un moment aime-moi, ma Lydie,
Et que je sois à jamais oublié!

[1] Deux ouvrages d'Alcée.

MILTON ET DAVENANT.

Londres, 1797.

Charles avoit péri : des bourreaux-commissaires,
Des lois qu'on appeloit révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation....
C'étoit la France enfin sous la convention.
Dans les nombreux suivants de l'étendard du crime,
L'Angleterre voyoit un homme magnanime :
Milton, le grand Milton (pleurons sur les humains)
Prodiguoit son génie à de sots puritains ;
Il détestoit surtout, dans son indépendance,
Ce parti malheureux qu'une noble constance
Attachoit à son roi. Par ce zèle cruel
Milton s'étoit flétri des honneurs de Cromwell.
Un matin que du sang il avoit appétence,
Des prédicants-soldats traînent en sa présence
Un homme jeune encor, mais dont le front pâli
Est prématurément par le chagrin vieilli,
Un royaliste enfin. Dans le feu qui l'anime,
Milton d'un œil brûlant mesure sa victime,
Qui, loin d'être sensible à ses propres malheurs,
Semble admirer son juge et plaindre ses erreurs.

« Dis-nous quel est ton nom, sycophante d'un maître,
» Vassal au double cœur d'un esclave et d'un traître.
» Réponds-moi. » — « Mon nom est Davenant. » A ce nom
Vous eussiez vu soudain le terrible Milton
Tressaillir, se lever, et, renversant son siége,
Courir au prisonnier que la cohorte assiége.
« Ton nom est Davenant, dis-tu? ce nom chéri!
» Serois-tu ce mortel par les Muses nourri,
» Qui, dans les bois sacrés égarant sa jeunesse,
» Enchanta de ses vers les rives du Permesse? »
Davenant repartit : « Il est vrai qu'autrefois
» La lyre d'Aonie a frémi sous mes doigts. »
A ces mots, répandant une larme pieuse,
Oubliant des témoins la présence envieuse,
Milton serre la main du poëte admiré.
Et puis de cette voix, de ce ton inspiré
Qui d'Ève raconta les amours ineffables :
« Tu vivras, peintre heureux des élégantes fables ;
» J'en jure par les arts qui nous avoient unis,
» Avant que d'Albion le sort les eût bannis.
» A des cœurs embrasés d'une flamme si belle,
» Eh! qu'importe d'un Pym la vulgaire querelle?
» La mort frappe au hasard les princes, les sujets ;
» Mais les beaux vers, voilà ce qui ne meurt jamais,
» Soit qu'on chante le peuple ou le tyran injuste :
» Virgile est immortel en célébrant Auguste!
» Quoi! la loi frapperoit de son glaive irrité
» Un enfant d'Apollon?... Non, non, postérité!
» Soldats, retirez-vous ; merci de votre zèle.
» Cet homme est sûrement un citoyen fidèle,

» Un grand républicain : je sais de bonne part
» Qu'il s'est fort réjoui de la mort de Stuart. »
—« Non, » crioit Davenant que ce reproche touche.
Mais Milton, de sa main en lui couvrant la bouche,
Au fond d'un cabinet le pousse tout d'abord,
L'enferme à double tour; puis avec un peu d'or
Éconduit poliment la horde jacobine.
Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,
Fait apporter du vin qu'il lui verse à grands flots,
Sème le déjeuner d'agréables propos :
De politique point, mais beaucoup de critiques
Sur l'esprit des Latins et les graces attiques.
Davenant récita l'idylle du *Ruisseau;*
Milton lui repartit par le vif *Allegro*,
Du doux *Penseroso* redit le chant si triste,
Et déclama les chœurs du *Samson agoniste.*
Les poëtes, charmés de leurs talents divers,
Se quittèrent enfin, en murmurant leurs vers.
Cependant, fatigué de ses longues misères,
Le peuple soupiroit pour les lois de ses pères :
Il rappela son roi; les crimes refrénés
Furent par un édit sagement pardonnés.
On excepta pourtant quelques hommes perfides,
Complices et fauteurs des sanglants régicides :
Milton, au premier rang, s'étoit placé parmi.
Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami,
Il avoit espéré trouver ombre et silence.
De son sort une nuit il pesoit l'inconstance :
D'une lampe empruntée à la tombe des morts,
La lueur pâlissante éclairoit ses remords.

Il entend tout à coup vers la douzième heure
Heurter de son logis la porte extérieure;
Les verroux sont brisés par de nombreux soldats.
La fille de Milton accourt; on suit ses pas.
Dans l'asile secret un chef se précipite :
Un chapeau de ses yeux venant toucher l'orbite
Voile à demi ses traits; il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.
Milton ne le voit point : privé de la lumière,
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.
« Eh bien, que me veut-on? dit le chantre d'Adam.
» Parlez : faut-il mourir? » — « C'est encor Davenant, »
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie :
« O noire trahison! moi qui sauvai ta vie! »
— « Oui, repart le poëte interdit, rougissant,
» Mais vous êtes coupable, et j'étois innocent.
» Ferme stoïcien, montrez votre courage!
» Mon vieil ami, la mort est le commun partage :
» Ou plus tôt, ou plus tard, le trajet est égal
» Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal. »
La fille de Milton, objet rempli de charmes,
Ouvre l'affreux papier qu'elle baigne de larmes :
C'est elle qui souvent dans un docte entretien
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien;
Et des textes sacrés, interprète modeste,
A son père elle rend la lumière céleste,
En échange du jour qu'elle reçut de lui.
Au chevet paternel empruntant un appui,
D'une voix altérée elle lit la sentence :
« *Voulant à la justice égaler la clémence,*

» *Il nous plaît d'octroyer, de pleine autorité,*
» *A Davenant, pour prix de sa fidélité,*
» *La grâce de Milton.* CHARLES.»

Qu'on se figure
Les transports que causa la touchante aventure,
Combien furent de pleurs dans Londres répandus,
Pour les talents sauvés, et les bienfaits rendus.



CLARISSE,

IMITATION D'UN POETE ÉCOSSOIS.

Londres, 1797.

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit;
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit.

Philomèle a cherché des climats plus propices;
Progné fuit à son tour : sans en être attristé,
Des beaux jours près de toi retrouvant les délices,
Ton vieux cygne est resté.

Viens dans ces champs déserts où la bise murmure,
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous;
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes,
Voltige dans les airs le défaillant essaim :
Ah! puissé-je en mourant me reposer comme elles
Un moment sur ton sein!

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,
La Veilleuse [1] en ces prés peint mon sort et ma foi :
De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,
Et je veille pour toi.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés :
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds!

Aux portes du couchant le ciel se décolore;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien?

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :
Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
Qui de mon front troublé dissipe les nuages,
Et fait rêver mon cœur.

[1] Nom populaire du Colchique.

L'ESCLAVE.

Tunis, 1807.

Le vigilant Derviche à la prière appelle
Du haut des minarets teints des feux du couchant.
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :
Une rose au jardin moi je m'en vais cherchant.
Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Jadis, lorsque mon bras faisoit voler la prame
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
Du sombre désespoir les pleurs mouilloient ma rame;
Un charme m'a guéri : j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît; la tour que le flot lave,
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers :
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Belle et divine es-tu, dans toute ta parure,
Quand la nuit au harem je glisse un pied furtif!
Les tapis, l'aloës, les fleurs et l'onde pure
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.

Quel bonheur! au milieu du péril que j'aggrave,
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
Je reconnois de loin le pas sûr et léger;
Tu m'apparois soudain : un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager,
Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Mon pays que j'aimois jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson;
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie;
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
Ne m'affranchis jamais! laisse-moi mon entrave!
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers!
Viens, sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers! toi que je sers!



NOUS VERRONS.

Paris, 1810.

Le passé n'est rien dans la vie,
Et le présent est moins encor :
C'est à l'avenir qu'on se fie
Pour nous donner joie et trésor.
Tout mortel dans ses vœux devance
Cet avenir où nous courons;
Le bonheur est en espérance;
On vit, en disant : Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé?
C'est le présent qui, de nos larmes,
Matin et soir est abreuvé!
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous désirons,
On bâille, on la regarde à peine;
On voit, en disant : Nous verrons.

Ce vieillard penche vers la terre;
Il touche à ses derniers instants :
Y pense-t-il? Non; il espère
Vivre encor soixante et dix ans.

Un docteur, fort d'expérience,
Veut lui prouver que nous mourons;
Le vieillard rit de la sentence
Et meurt, en disant : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme;
C'est le modèle des amis.
Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis :
« Je viens à vous, ami si tendre,
» Ou ce soir au fond des prisons...
» — Quoi! ce soir même? — Oui! — Cher Valère,
» Revenez demain : Nous verrons. »

Gare! faites place aux carrosses,
Où s'enfle l'orgueilleux manant
Qui jadis conduisoit deux rosses
A trente sous pour le passant.
Le peuple écrasé par la roue
Maudit l'enfant des Porcherons.
Moi, du prince évitant la boue,
Je me range et dis : Nous verrons.

Nous verrons est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux :
Nous verrons, dit le politique;
Nous verrons, dit le malheureux.
Les grands hommes de nos gazettes,
Les rois du jour, les fanfarons,
Les faux amis et les coquettes,
Tout cela vous dit : Nous verrons.

PEINTURE DE DIEU.

TIRÉE DE L'ÉCRITURE.

Paris, 1810.

Savez-vous, ô pécheur! quel est ce Dieu jaloux
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux?
Sur un char foudroyant il roule dans l'espace;
La Mort et le Démon volent devant sa face;
Les trois cieux dont il fait trembler l'immensité
S'abaissent sous les pas de son éternité;
Le soleil pâlissant et la lune sanglante
Marchent à la lueur de sa lance brûlante;
Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit;
Il parle, et tout se tait; la mer le voit et fuit,
Et l'Abîme du fond des vagues tourmentées,
Lève en criant vers lui ses mains épouvantées.
Au crime couronné ce Dieu redit : « Malheur! »
Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur!

POUR LE MARIAGE DE MON NEVEU.

Au Ménil, 1812.

L'autel est prêt; la foule l'environne :
Belle Zélie, il réclame ta foi.
Viens; de ton front est la blanche couronne
Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grace ingénue
Et la pudeur sous ses voiles nouveaux :
Ah! si mes yeux plutôt t'avoient connue,
On auroit moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère
Tu n'iras point t'égarer comme moi :
A qui la suit la fortune est légère;
Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,
Au Ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père,
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie;
Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,
Et ne permets qu'à la seule Zélie
Pour un moment de rougir à ton nom.



POUR LA FÊTE DE MADAME DE ***.

Verneuil, 1812.

De tes amis, vois la troupe fidèle
Pour te fêter s'unir à tes enfants :
Tu nous parois toujours fraîche et nouvelle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.

Par la vertu quand la grace est produite,
Son charme au temps ne peut être soumis;
Des jours pour toi nous seuls marquons la fuite :
Tu restes jeune avec de vieux amis.

VERS

TROUVÉS SUR LE PONT DU RHÔNE.

1812.

Il est minuit, et tu sommeilles;
Tu dors, et moi je vais mourir.
Que dis-je, hélas! peut-être que tu veilles!
Pour qui?... l'enfer me fera moins souffrir.
Demain quand, appuyée au bras de ta conquête,
Lasse de trop d'amour et cherchant le repos,
Tu passeras ce fleuve, avance un peu la tête
Et regarde couler ces flots.

ODE.

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION.

Paris, 1813.

Sors des demeures souterraines,
Néron, des humains le fléau!
Que le triste bruit de nos chaînes
Te réveille au fond du tombeau.
Tout est plein de trouble et d'alarmes;
Notre sang coule avec nos larmes;
Ramper est la première loi :
Nous traînons d'ignobles entraves;
On ne voit plus que des esclaves :
Viens; le monde est digne de toi.

Ils sont dévastés dans nos temples
Les monuments sacrés des Rois :
Mon œil effrayé les contemple;
Je tremble et je pleure à la fois.
Tandis qu'une fosse commune,

Des grandeurs et de la fortune
Reçoit les funèbres lambeaux,
Un spectre, à la voix menaçante,
A percé la tombe récente
Qui dévora les vieux tombeaux.

Sa main d'une pique est armée;
Un bonnet cache son orgueil;
Par la mort sa vue est charmée :
Il cherche un tyran [1] au cercueil.
Courbé sur la poudre insensible,
Il saisit un sceptre terrible
Qui du lis a flétri la fleur;
Et d'une couronne gothique
Chargeant son bonnet anarchique,
Il se fait roi de la douleur.

Voilà le fantôme suprême,
François, qui va régner sur vous.
Du républicain diadême
Portez le poids léger et doux.
L'anarchie et le despotisme,
Au vil autel de l'athéisme,
Serrent un nœud ensanglanté;
Et s'embrassant dans l'ombre impure,
Ils jouissent de la torture
De leur double stérilité.

[1] Louis XI. Ce roi ne fut point enterré à Saint-Denis : peu importe au poëte.

L'échafaud, la torche fumante,
Couvrent nos campagnes de deuil.
La Révolution béante
Engloutit le fils et l'aïeul.
L'adolescent qu'atteint sa rage,
Va mourir au champ du carnage
Ou dans un hospice exilé,
Avant qu'en la tombe il s'endorme,
Sur un appui de chêne ou d'orme,
Il traîne un buste mutilé :

Ainsi quand l'affreuse Chimère [1]
Apparut non loin d'Ascalon,
En vain la tendre et foible mère
Cacha ses enfants au vallon.
Du Jourdain les roseaux frémirent ;
Au Liban les cèdres gémirent,
Les palmiers à Jézéraël,
Et le chameau, laissé sans guides,
Pleura dans les sables arides
Avec les femmes d'Ismaël.

Napoléon de son génie
Enfin écrase les pervers ;
L'ordre renaît : la France unie
Reprend son rang dans l'univers.
Mais, Géant, fils aîné de l'homme,
Faut-il d'un trône qu'on te nomme

[1] Prise ici pour le monstre marin d'Andromède.

Usurpateur ? Mal fécondé,
L'illustre champ de ta victoire
Devoit-il renier la gloire
Du vieux Cid et du grand Condé ?

Racontez, nymphes de Vincenne,
Racontez des faits inouïs [1],
Vous qui présidiez sous un chêne
A la justice de Louis !
Oh ! de la mort chantre sublime [2],
Toi qui d'un héros magnanime
Rends plus grand le grand souvenir,
Quels cris aurois-tu fait entendre,
Si, quand tu pleurois sur sa cendre,
Ton œil eût sondé l'avenir ?

Le vieillard-roi dont la Clef sainte
De Rome garde les débris,
N'a pu, dans l'éternelle enceinte,
A son front trouver des abris.
On peut charger ses mains débiles
De fers ingrats [3], mais inutiles,
Car il reste au Juste nouveau
La force de sa croix divine,
Et de sa couronne d'épine,
Et de son sceptre de roseau.

[1] Mort du duc d'Enghien.
[2] Bossuet.
[3] Le pape à Fontainebleau.

Triomphateur, notre souffrance
Se fatigue de tes lauriers ;
Loin du doux soleil de la France
Devois-tu laisser nos guerriers? [1]
La Duna que tourmente Éole,
Au Neptune inconnu du pôle,
Roule leurs ossements blanchis,
Tandis que le noir Borysthène
Va conter le deuil de la Seine
Aux mers brillantes de Colchis.

A l'avenir ton ame aspire;
Avide encore du passé,
Tu veux Memphis; du temps l'empire
Par l'aigle sera traversé.
Mais, Napoléon, ta mémoire
Ne se montrera dans l'histoire
Que sous le voile de nos pleurs :
Lorsqu'à t'admirer tu m'entraînes,
La liberté me dit ses chaînes,
La vertu m'apprend ses douleurs.

[1] Campagne de Moscou.



VERS

ÉCRITS SUR UN SOUVENIR [1] DONNÉ PAR MADAME LA MARQUISE DE GROLLIER A M. LE BARON DE HUMBOLDT.

Paris, 1818.

Vous qui vivrez toujours, comment pourrez-vous croire
Qu'on vous offre des fleurs si promptes à mourir?
« Présentez, direz-vous, ces filles du zéphyr
« A la beauté, mais non pas à la gloire. »
Des dons de l'amitié connoissez mieux le prix;
Dédaignez moins ces fleurs nouvelles :
En les peignant sur vos écrits,
J'ai trouvé le secret de les rendre immortelles.

[1] Ce *Souvenir* renfermoit des pensées de l'illustre voyageur, et étoit orné de fleurs peintes par madame de Grollier.

CHARLOTTEMBOURG,

OU LE TOMBEAU DE LA REINE DE PRUSSE.

Berlin, 1821.

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protégent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau?

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses :
O voyageur! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux?

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aima?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

(Le voyageur et le gardien entrent.)

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports,
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux : il porte ici ses pas,
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu?

LE GARDIEN.

Non : un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.



LES ALPES OU L'ITALIE.

1822.

Donc reconnoissez-vous au fond de vos abîmes
Ce voyageur pensif,
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,
Au pas lent et tardif?

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide,
Je sondois l'épaisseur,
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées!
Le temps ne vous peut rien;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense,
S'ouvroit à mes regards.

L'Italie à mes pieds et devant moi le monde,
Quel champ pour mes désirs!

Je volai, j'évoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs.

Du Tasse une autre fois je revis la patrie :
Imitant Godefroi,
Chrétien et chevalier, j'allois vers la Syrie
Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie!
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse
Et mes plaisirs si doux?

Vos noms aux bords riants que l'Adige décore
Du temps seront vaincus,
Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots du Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens : mais on peut arriver, sans vous suivre,
A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire,
Au milieu des frimas,

Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire
Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du génie,
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contoit à Meillerie
Les tourments de Vénus?

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours!
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence, et lorsqu'elle est flétrie
L'histoire la finit.

LE DÉPART.

Paris, 1827.

Compagnons, détachez des voûtes du portique
Ces dons du voyageur, ce vêtement antique
Que j'avois consacrés aux dieux hospitaliers.
Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,
Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
Qui reposoit à mes foyers.

Où vais-je aller mourir? dans les bois des Florides?
Aux rives du Jourdain? aux monts des Thébaïdes?
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave
M'offrit dans son lit embaumé?

Ah! qu'importe le lieu! jamais un peu de terre,
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
Nul ne rira du moins de ma mort advenue;
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
Du moins le poids sera léger.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
PRÉFACE	j
Lettre sur l'Art du Dessin dans les paysages	3
Dargo, poëme traduit du gallique en anglois, par John Smith	15
Duthona, poëme	35
Gaul, poëme	55
Politique historique. —Les Quatre Stuart. —Jacques Ier.	79
Charles Ier	82
Henriette-Marie de France	94
De l'ouverture du long Parlement au commencement de la guerre civile	115
Cromwell	133
Du commencement de la guerre civile à la captivité du roi	139
Depuis la captivité du roi jusqu'à l'établissement de la république	145
Relation véritable de la mort du roi de la Grande-Bretagne, avec la harangue faite par Sa Majesté sur l'échafaud, immédiatement avant son exécution.	173
La République et le Protectorat	186
Le Protectorat	206
Richard Cromwell	237
Charles II	244
Jacques II	257
Pensées, Réflexions et Maximes	281
Poésie. — Tableaux de la Nature. — Premier tableau. Invocation	305

Pages.
Second tableau. La Forêt..... 306
Troisième tableau. Le Soir, au bord de la mer..... 307
Quatrième tableau. Le Soir, dans une vallée..... 309
Cinquième tableau. Nuit de Printemps..... 311
Sixième tableau. Nuit d'Automne..... 313
Septième tableau. Le Printemps, l'Été et l'Hiver..... 316
Huitième tableau. La Mer..... 319
Neuvième tableau. L'Amour de la Campagne..... 321
Dixième et dernier tableau. Les Adieux..... 323
Poëmes divers. — Les Tombeaux champêtres, élégie imitée de Gray..... 327
A Lydie, imitation d'Alcée, poëte grec..... 332
Milton et Davenant..... 334
Clarisse, imitation d'un poëte écossois..... 339
L'Esclave..... 341
Nous Verrons..... 343
Peinture de Dieu, tirée de l'Écriture..... 345
Pour le Mariage de mon Neveu..... 346
Pour la Fête de Madame de ***..... 348
Vers trouvés sur le pont du Rhône..... 349
Ode. — Les Malheurs de la Révolution..... 350
Vers écrits sur un *Souvenir* donné par madame la marquise de Grollier à M. le baron de Humboldt..... 355
Charlottembourg, ou le Tombeau de la reine de Prusse. 356
Les Alpes ou l'Italie..... 359
Le Départ..... 362

FIN DE LA TABLE.

CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.

MOÏSE.

APPENDICE AU TOME XXII.

A PARIS,
CHEZ LE NORMANT RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.





ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MOÏSE.



Paris.

LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

DUFEY, RUE DES BEAUX-ARTS, N° 14.

M. DCCC. XXXI.

PRÉFACE.

Les Israélites, conduits par Moïse et poursuivis par Pharaon, sortirent d'Égypte et passèrent la mer Rouge; ils emportoient avec eux les os de Joseph, selon que Joseph le leur avoit fait promettre sous serment, en leur disant : « Dieu vous » visitera; emportez d'ici mes os avec vous. »

Le passage de la mer Rouge accompli, Marie, prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, chanta le cantique d'action de grâces au Seigneur qui avoit enseveli Pharaon et son armée dans les flots. Le peuple de Dieu entra dans la solitude de Sur, puis il vint à Mara,

où Moïse adoucit les eaux amères. De Mara, les Israélites arrivèrent à Élim; il y avoit là douze fontaines. D'Élim ils passèrent à Sin; ils y murmurèrent contre Moïse et Aaron, regrettant l'abondance de la terre d'Égypte. Dieu envoya la manne qui tomboit le matin comme une rosée, et que l'on recueilloit chaque jour. Les Hébreux, partis de Sin, campèrent à Raphidim où le peuple murmura de nouveau. Moïse, par l'ordre du Seigneur, frappa la pierre d'Oreb avec la verge dont il avoit frappé le Nil, et il en sortit de l'eau.

Les Amalécites vinrent à Raphidim attaquer Israël : ils descendoient d'Amalec, petit-fils d'Ésaü. Ésaü, fils d'Isaac, avoit été supplanté par son frère Jacob auquel il avoit vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Dans la suite, Dieu voulut que Saül exterminât la race entière des Amalécites.

Josué combattit les ennemis à Raphidim, et remporta la victoire. Moïse prioit sur le haut d'une colline, en tenant les mains élevées vers le ciel : Aaron et Hur lui soutenoient les mains des deux côtés, car Amalec avoit

l'avantage lorsque les mains de Moïse s'abaissoient de lassitude.

De Raphidim, les Hébreux gagnèrent le désert de Sinaï. Moïse alla parler à Dieu qui l'avoit appelé au haut de la montagne : il étoit accompagné de Josué. Le troisième jour on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très-épaisse couvrit la montagne; une trompette sonnoit avec grand bruit; Moïse parloit à Dieu et Dieu lui répondoit. Le Seigneur promulgua ses lois au milieu de la foudre; il donna à Moïse les deux tables du Témoignage, qui étoient de pierre et écrites du doigt de Dieu. Moïse descendit de la montagne avec les Tables. Josué ouït du tumulte dans le camp, comme des cris de personnes qui combattent : Moïse reconnut que ce n'étoit point les voix confuses de gens qui poussoient leur ennemi, mais les voix de personnes qui chantoient.

Pendant l'absence de Moïse le peuple s'étoit élevé contre Aaron et lui avoit dit : « Faites-nous des dieux qui marchent de-» vant nous. » Un Veau d'or avoit été formé, et les Hébreux l'avoient adoré avec des chants

et des danses. Moïse brisa les Tables de la loi et le Veau d'or. Ensuite il se tint à la porte du camp et dit : « Si quelqu'un est au Sei-» gneur, qu'il se joigne à moi. » Et les enfants de Lévi s'assemblèrent tous autour de lui. Moïse ordonna à chacun d'eux de passer et de repasser au travers du camp, d'une tente à l'autre, et de tuer chacun son frère, son ami, et celui qui lui étoit le plus proche, et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là.

Nadab, fils d'Aaron, ayant offert un feu étranger au Seigneur, fut dévoré par le feu du ciel. Caleb et Josué furent les seuls des Hébreux sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre Promise; Moïse même n'y entra point et ne la vit que du sommet du mont Abarim.

C'est de cette histoire que j'ai tiré le fond de la tragédie de *Moïse*. Le sujet de cette tragédie est la *première idolâtrie des Hébreux;* idolâtrie qui compromettoit les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention, je reste encore fidèle à l'Histoire Sainte; toute l'Écriture nous apprend que les

Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères. Il suffit de citer l'exemple de Salomon : « Le roi Salomon aima pas-» sionnément plusieurs femmes étrangères.... » Le Seigneur avoit dit aux enfans d'Israël : » vous ne prendrez point des femmes de » Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, » des Sidoniennes et du pays Héthéen, car » elles vous pervertiront le cœur pour vous » faire adorer leurs dieux.. ..... Salomon » servoit Astarthé, déesse des Sidoniens, » et Moloch, l'idole des Ammonites..... » Il bâtit un temple à Chamos, l'idole des » Moabites. »

La tragédie apprendra aux lecteurs quelle est Arzane : je ne sais si l'on a jamais remarqué que Judith, qui cause une si grande admiration aux soldats d'Holoferne, est le premier modèle de l'Armide du Tasse, dans le Camp de Godefroy de Bouillon. Arzane, reine des Amalécites, environnée de jeunes filles de Tyr et de Sidon, adorant Astarthé et les divinités de la Syrie, m'a mis à même d'opposer des fables voluptueuses à la sévère religion des Hébreux. Les personnes versées dans la lecture des livres saints, verront ce que j'en

ai imité; elles auront surtout lieu de le remarquer dans le rôle entier de Moïse et dans les chœurs. Le chant de la *Courtisane*, dans le chœur des Amalécites, est tiré du chapitre VII des Proverbes de Salomon, *Victimas pro salute vovi, hodiè reddidi vota mea.* Le chœur du troisième acte rappelle le XVIII^e^. psaume, *Cœli enarrant gloriam Dei;* et le chœur du IV^e^. reproduit le cantique de Marie après le passage de la mer Rouge : *Equum et ascensorem ejus, dejecit in mare.*

A Dieu ne plaise que je prétende un seul instant avoir soutenu la lutte contre l'éloquence de l'Écriture; je dis ce que j'ai tenté, non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il étoit, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène, non pas Joad, mais Moïse même, ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivroit Israël, frappoit l'Égypte, entr'ouvroit la mer, écrivoit l'histoire de la Création, peignoit d'un mot la naissance de la lumière, et parloit au Seigneur face à face, bouche à bouche : *ore ad os loquor ei* (Num., cap. XII)?

Le Lieu de la scène est fixé dès les premiers vers de *Moïse*, l'Exposition vient tout de suite après. Les trois Unités sont observées; toutes les Entrées et les Sorties motivées; enfin c'est un ouvrage strictement Classique. L'auteur en demande de grandes excuses :

Pardonne à sa *foiblesse* en faveur de son âge.

Je me trouve sans cesse obligé de rappeler dans une préface ce que j'ai dit dans une autre, parce que, des livraisons successives me forçant à parler et de ce que je publiois et de ce qui me restoit encore à publier, j'anticipois nécessairement sur les sujets. Je disois donc, dans l'Avertissement placé à la tête de la première livraison des *OEuvres complètes* : « J'ai long-temps fait des » vers avant de descendre à la prose; ce n'é- » toit qu'avec regret que M. de Fontanes » m'avoit vu renoncer aux Muses; moi- » même je ne les ai quittées que pour expri- » mer plus rapidement des vérités que je » croyois utiles. » En reproduisant ce passage dans la préface de la douzième livraison, tome XXVII, j'ajoutois :

« Si vos deux talents (celui de la prose » et celui de la poésie) sont à peu près » sur la même ligne, à l'instant on vous en » refuse un, par cette impossibilité où sont » les hommes d'accorder deux aptitudes » à un même esprit, comme je l'ai déjà » remarqué. On vous loue même excessive- » ment de ce que vous avez, pour déprécier » ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne » veut pas reconnoître; on vous élève aux » nues, pour vous rabaisser au-dessous de » tout. L'envie est fort embarrassée, car elle » se voit obligée d'accroître votre gloire pour » la détruire; et si le résultat lui fait plaisir, » le moyen lui fait peine.

» Répétez, par exemple, jusqu'à satiété, » que presque tous les grands talents politi- » ques et militaires de la Grèce, de l'Italie » ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allema- » gne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands » talents littéraires, vous ne parviendrez » jamais à convaincre de cette vérité de fait » la partie médiocre et envieuse de notre so- » ciété. Ce préjugé barbare qui sépare les » talents n'existe qu'en France où l'amour- » propre est inquiet, où chacun croit perdre

» ce que son voisin possède, où enfin on avoit » divisé les facultés de l'esprit comme les » classes des citoyens. Nous avions nos trois » ordres intellectuels, le génie politique, le » génie militaire, le génie littéraire, comme » nous avions nos trois ordres politiques, le » clergé, la noblesse et le tiers-état : mais, » dans la constitution des trois ordres intel- » lectuels, *il étoit de principe* qu'ils ne pou- » voient jamais se trouver réunis dans la » même chambre, c'est-à-dire dans la même » tête.

» . . . . . Je faisois des vers au collége et » j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour, » mais *je me suis gardé de les montrer aux* » *gens*. Les Muses ont été pour moi des divi- » nités de famille, des Lares que je n'ado- rois qu'en secret à mes plus intimes foyers. . » . . . . . .

» La tragédie de *Moïse* devoit faire partie » de mes *Poésies*; une raison particulière » m'empêche de la donner à présent (en » 1826) : elle sera imprimée à part et distri- » buée *gratis* aux souscripteurs, avec ou » avant la dernière livraison des *OEuvres* » *complètes*.

» J'avois autrefois conçu le dessein de faire » trois tragédies : la première sur un sujet » antique, dans le système complet de la » tragédie grecque; la seconde sur un sujet » emprunté de l'Écriture; la troisième sur » un sujet tiré de l'histoire des temps mo- » dernes.

» Je n'ai exécuté mon dessein qu'en par- » tie : j'ai le plan en prose et quelques scènes » en vers de ma tragédie grecque, *Astya-* » *nax*. Saint Louis eût été le héros de ma » tragédie *romantique*; je n'en ai rien écrit. » Pour sujet de ma tragédie hébraïque, j'ai » choisi *Moïse*. Cette tragédie en cinq actes, » avec des chœurs, m'a coûté un long tra- » vail; je n'ai cessé de la revoir et de la corri- » ger depuis une vingtaine d'années. Le grand » tragédien Talma, qui l'avoit lue, m'avoit » donné d'excellents conseils dont j'ai pro- » fité : il avoit à cœur de jouer le rôle de » *Moïse*, et son incomparable talent pouvoit » laisser la chance d'un succès. »

La tragédie de *Moïse* appartenoit par mon contrat de vente aux propriétaires de mes OEuvres; je ne m'étois réservé que le droit d'accorder ou de refuser la permission de la

mise en scène. Je résistai long-temps aux sollicitations des propriétaires; mais enfin, soit foiblesse, soit mauvaise tentation d'auteur, je cédai. *Moïse*, lu au comité du Théâtre-Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld se prêta avec beaucoup de complaisance à tous les arrangements; M. Taylor s'occupa des ordres à donner pour les décorations et les costumes, avec cet amour des arts qui le distingue; M. Halevy dont le beau talent est si connu, se voulut bien charger d'écrire la musique nécessaire; et les chœurs de l'Opéra se devoient joindre à la Comédie Françoise, pour l'exécution de la pièce telle que je l'avois conçue.

Plusieurs personnes désiroient encore voir donner *Moïse*, afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école Classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devois bien quelque réparation, moi l'Aïeul du Romantique par mes enfants sans joug, *Atala* et *René*. Ces personnes espéroient quelque succès dans la pompe du spectacle de *Moïse*, la multitude des personnages, le contraste des chœurs, la manière dont

ces chœurs (marquant le midi, le coucher du soleil, le minuit, le lever du soleil) se trouvent liés à l'action. Je pense moi-même et je le puis dire sans amour-propre, puisqu'il ne s'agit que d'un effet tout matériel indépendant du talent de l'auteur, je pense que la descente de Moïse du mont Sinaï à la clarté de la lune portant les tables de la loi; que le chœur du troisième acte avec sa double musique, l'une lointaine dans le camp, l'autre grave et plaintive sur le devant de la scène; que le chœur du quatrième acte, groupé sur la montagne au lever de l'aurore; que le dénoûment en action amené par le sacrifice; que les décorations représentant la mer Rouge au loin, le mont Sinaï, le désert avec ses palmiers, ses nopals, ses aloës, le camp avec ses tentes noires, ses chameaux, ses onagres, ses dromadaires; je pense que cette variété de scènes donneroit peut-être à *Moïse* un mouvement qui manque trop, il en faut convenir, à la tragédie Classique. Une autre innovation que je conseillois pouvoit encore ajouter à cet interêt de pure curiosité : selon moi, les chœurs doivent être déclamés et non chantés, soutenus seulement par une sorte de mélopée, et coupés par quelques morceaux d'ensemble de peu de longueur; autrement vous mêlez deux arts qui se nuisent, la musique à la poésie, l'opéra à la tragédie. Ainsi, par exemple, la prière du troisième chœur,

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu, le cri de ces infortunés!

me sembleroit d'un meilleur effet débité que chanté.

Quoi qu'il en soit de mes foiblesses et de mes rêves, aussitôt que l'on sut que *Moïse* alloit être joué, des représentations m'arrivèrent de toutes parts : les uns avoient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets; les autres pensoient que j'allois gâter ma vie politique, et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchoient avec moi. Quand j'aurois fait *Athalie*, le temps étoit-il propre aux ouvrages de cette nature, aux ouvrages entachés de classique et de religion? Le public ne vouloit plus que

de violentes émotions, que des bouleversements d'unités, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, des effets inattendus, des coups de théâtre et de poignard. Que seroit-ce donc si, menacé même pour un chef-d'œuvre, je n'avois fait, ce qui étoit possible et même extrêmement probable, qu'une pièce insipide? Car enfin, puisque j'écrivois passablement en prose, n'étoit-il pas évident que je devois être un très-méchant poëte? Les considérations qui ne s'appliquoient qu'à moi, m'auroient peu touché : je n'avois aucune envie d'être président du conseil, et la liberté de la presse m'avoit aguerri contre les sifflets; mais quand je vis que d'autres destinées se croyoient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce : si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins.

La fortune, qui s'est constamment jouée de mes projets, n'a pas même voulu me passer une dernière fantaisie littéraire. Je ne puis plus attendre une occasion incertaine et éloignée de voir jouer *Moïse*. Que de trônes auront croulé, avant qu'on soit disposé à s'enquérir comment Nadab prétendoit élever le sien! *Moïse* ne m'appartient pas; il a dû entrer dans la collection de mes Œuvres qu'il étoit plus que temps de compléter. On lira donc cette tragédie, si on la lit, dans la solitude et le silence du cabinet, au lieu de la voir environnée des prestiges et du bruit du théâtre; c'est la mettre à une rude épreuve : si elle étoit jouée après avoir été imprimée, elle auroit perdu son plus puissant, et peut être son seul attrait, la nouveauté.

MOÏSE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

MOÏSE.
AARON, frère de Moïse.
MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron.
NADAB, fils d'Aaron.
CALEB, prince de la tribu de Juda, attaché à celle de Lévi.
DATHAN, compagnon de Nadab.
ARZANE, reine des Amalécites.
NÉBÉE, jeune Tyrienne de la suite d'Arzane.
CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.
CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.
CHŒUR DE LÉVITES.
VIEILLARDS, PRINCES DU PEUPLE, PASTEURS, PEUPLE ET SOLDATS.

Le théâtre représente le désert de Sinaï. On voit à droite le camp des douze Tribus, dont les tentes faites de peaux de brebis noires, sont entremêlées de troupeaux de chameaux, de dromadaires, d'onagres, de cavales, de moutons et de chèvres; on voit à gauche le rocher d'Oreb frappé par Moïse et d'où sort une source; quelques palmiers, sous ces palmiers le cercueil ou le tombeau de Joseph, déposé sur des pierres qui lui servent d'estrade. Le fond du théâtre offre de vastes plaines de sable, parsemées de buissons de nopals et d'aloës, terminées d'un côté par la mer Rouge et de l'autre par les monts Oreb et Sinaï dont les croupes viennent border l'avant-scène.

La scène est sous les palmiers, près de la source, à la tête du camp.

MOÏSE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

NADAB, seul.

(Il regarde quelque temps autour de lui, comme pour reconnoître les lieux où il se trouve.)

A la porte du camp, sous ces palmiers antiques
Où des vieillards hébreux les sentences publiques
Des diverses tribus terminent les débats,
Par quel nouveau sentier ai-je égaré mes pas?

(Après un moment de silence, en s'avançant sur la scène.)

Silencieux abris, profonde solitude,
Ne pouvez-vous calmer ma noire inquiétude?
Soulève enfin, Nadab, ton œil appesanti;
Vois les fils de Jacob au pied du Sinaï,

Le désert éclatant de miracles sans nombre,
La colonne à la fois et lumineuse et sombre,
L'eau sortant du rocher, des signes dans les airs,
Dieu prêt à nous parler du milieu des éclairs :
Prétends-tu, sourd au bruit de la foudre qui gronde,
Coupable fils d'Aaron, changer le sort du monde ?
Mais que te fait, Nadab, le Seigneur et sa loi ?
Le monde et les Hébreux ne sont plus rien pour toi.

(Il s'approche du cercueil de Joseph.)

Ma main aux bords du Nil déroba cette cendre ;
Je pouvois sans rougir alors m'en faire entendre.
O Joseph, fils aimé, qui dors dans ce tombeau ;
A l'épouse du roi toi qui parus si beau ;
Rends mon cœur moins ardent, ou ma voix plus puissante,
Ou donne-moi ton charme, ou ta robe innocente !
De Joseph retrouvé je n'ai point la grandeur,
Mais de Joseph perdu, j'ai l'âge et le malheur.

SCÈNE II.

AARON, DATHAN.

AARON, appelant Nadab qui s'éloigne et disparoît sous les palmiers.

Nadab !... Il n'entend point ! Dans sa mélancolie
Son âme est à présent toujours ensevelie.

O mon cher fils, reçois mes bénédictions :
Tes maux doublent le poids de mes afflictions :
Mes jours ont été courts et mauvais sur la terre,
Et n'ont point égalé ceux d'Isaac mon père.
Nadab, que l'Éternel prenne pitié de toi.

DATHAN.

Sur le sort des Hébreux, Aaron, éclairez-moi.
Par Moïse envoyé vers le Madianite,
Depuis trois mois sorti du camp israélite,
Je trouve à mon retour le peuple menaçant,
L'Iduméen détruit et le Prophète absent ;
J'ignore également nos maux et notre gloire ;
Daignerez-vous, Aaron, m'en raconter l'histoire ?

AARON.

Dathan, cher compagnon que regrettoit mon fils,
Quand Israël, fuyant les princes de Memphis,
Eut franchi de la mer les ondes divisées,
Nos tribus par le ciel toujours favorisées,
En suivant du désert le merveilleux chemin,
Non loin du Sinaï s'arrêtèrent enfin.
Ce fut là qu'Amalec, à sa haine fidèle,
Nous chercha pour vider son antique querelle.
Thémar régnoit alors sur ce peuple nombreux ;
Il vint à Raphidim attaquer les Hébreux.
Aux autels d'Adonis son épouse attachée,
Méprisant du fuseau la gloire humble et cachée,

Arzane, dans l'orgueil de toute sa beauté,
Presse, anime Thémar, et marche à son côté :
De sa main au vainqueur une palme est promise.
La trompette a sonné ; les traits sifflent : Moïse,
Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,
Prioit le Dieu par qui les flots sont soulevés.
Ses redoutables bras étendus sur nos têtes,
Paroissoient dans le ciel assembler les tempêtes :
Quand il les abaissoit, de fatigue vaincu,
Amalec triomphoit d'Israël abattu ;
Mais quand ses bras au ciel reportoient sa prière,
Nos plus fiers ennemis rouloient sur la poussière.
Soutenant dans les airs ce bras fort et puissant,
Qui sans porter de coups versoit des flots de sang,
J'achevai parmi nous de fixer la victoire.
Un seul jour vit périr Thémar et sa mémoire :
Sa veuve, à des dieux sourds ayant ses vœux offerts,
N'en fut pas entendue et tomba dans nos fers.

DATHAN.

Je ne vois jusqu'ici que d'heureuses prémices.

AARON.

Écoute. Après avoir réglé les sacrifices,
Mon frère qu'en secret appelle l'Éternel,
Moïse se dérobe aux regards d'Israël,
Il monte au Sinaï ; Josué l'accompagne :
Depuis quarante jours caché sur la montagne,

Mille bruits de sa mort dans le camp répandus
Tiennent de nos vieillards les esprits suspendus.
On s'agite : au milieu du peuple qui murmure,
Je ne sais quel démon souffle une flamme impure ;
Le soldat se soulève et proclame en ce lieu
Et Nadab pour son chef et Baal pour son dieu.

DATHAN.

Nadab accepte-t-il cet honneur populaire ?

AARON.

De ces mâles vertus rejetant le salaire,
Mon fils porte en son sein un trait qu'il veut cacher
Et que toi seul, Dathan, tu pourras arracher.
Pâle et silencieux, dans sa marche pensive
Il erre autour du camp comme une ombre plaintive,
Il prononce tout bas le nom de ses aïeux ;
Son regard languissant se tourne vers les cieux ;
La nuit, à sa douleur se livrant sans obstacles,
On l'a trouvé pleurant auprès des tabernacles.
Mais j'aperçois Caleb, ce flambeau de la loi,
Et ma sœur dont les chants raniment notre foi.
Dathan, cherche Nadab, et dis-lui que son père
L'attend ici.

SCÈNE III.

AARON, MARIE, CALEB.

AARON, à Marie.

Marie, en qui Jacob espère,
Dans vos yeux attristés quels malheurs ai-je lus?
Qu'allez-vous m'annoncer?

MARIE.

Notre frère n'est plus!
Josué, de Moïse héritier prophétique,
De même a disparu sur la montagne antique:
Ils n'ont pu sans mourir contempler Jéhovah.
Comme ils prioient, dit-on, au sommet du Sina,
Du Seigneur à leur voix la Gloire est descendue,
Dans une ombre effrayante, au milieu d'une nue;
La nue en s'entr'ouvrant les a couverts de feux,
Et le ciel tout à coup s'est refermé sur eux;
Ils sont morts consumés.

AARON.

O ma sœur, ô Marie!
O promesse du ciel! ô future patrie!
Par qui du saint prophète a-t-on su le trépas?

MARIE.

Par les chefs envoyés pour découvrir ses pas.

CALEB.

Jeûnons, pleurons, veillons revêtus du silice:
Crions vers le Très-Haut du fond du précipice.
Le destin de la terre est au nôtre lié.....
Et Nadab, que je vois, l'a peut-être oublié.

SCÈNE IV.

NADAB, AARON, MARIE, CALEB.

NADAB, à Aaron.

Dathan, qui m'a rejoint au mont de la Gazelle,
Ma dit que dans ce lieu votre voix me rappelle,
Aaron.

AARON.

Oui, je voulois vous parler sans témoins,
Mais ce moment, Nadab, réclame d'autres soins.

NADAB.

Ma volonté toujours à la vôtre est soumise;
Commandez.

AARON.

L'Éternel nous a ravi Moïse.

NADAB.

(A part.)
Moïse! Est-ce, ô Seigneur, ou grâce ou châtiment!

AARON.

Que de maux produira ce triste événement.

NADAB.

Il change nos devoirs avec nos destinées.
Aux sables d'Ismaël désormais confinées,
Nos tribus, qui n'ont plus les doux regards du ciel,
Ne verront point la terre et de lait et miel.
De cent peuples voisins calmant la défiance,
Élevons avec eux la pierre d'alliance,
Et fixons de Jacob l'avenir incertain,
Sans regretter le Nil, sans chercher le Jourdain.

CALEB.

Eh quoi! le fils d'Aaron tient un pareil langage!
A rester dans ces lieux c'est lui qui nous engage!
Ami, si nous perdons notre libérateur,
Toi, sorti de son sang, sois notre conducteur:
Atteints, perce et détruits cette race proscrite
Dont au livre éternel la ruine est écrite.

NADAB.

Je laisse à ta valeur ces sanglants embarras.

CALEB.

Ah! je sais quelle main a désarmé ton bras.
Le conseil de nos chefs, par qui tout se décide,
Dira s'il faut sauver une race homicide

Qui jusque dans ce camp, avec un art fatal,
Introduit et répand le culte de Baal.

NADAB.

Charitable Caleb, sont-ce là les cantiques
Que du temple promis rediront les portiques?
Sur un autel de paix au Dieu que tu défends
Tu veux donc immoler des femmes, des enfants?

CALEB.

Quand on est criminel, on subit sa sentence.

NADAB.

Quand on est sans pitié, croit-on à l'innocence?

CALEB.

A de trop doux penchants crains de t'abandonner.

NADAB.

Toi, sache quelquefois pleurer et pardonner.

CALEB.

La rigueur est utile.

NADAB.

Et la clémence auguste.

CALEB.

Le foible est méprisable.

NADAB

Et le fort est injuste.

CALEB.

Retourne à tes devoirs, au Jourdain viens mourir.

NABAD.

Un peu de sable ici suffit pour me couvrir.

AARON.

Jeunes hommes, cessez; n'augmentez pas nos larmes;
Confondez vos regrets et mariez vos armes.
Vous, Caleb, de ma sœur adoucissez l'ennui.
La publique douleur me réclame aujourd'hui.
Que Dieu de ses desseins dissipe les ténèbres!
Vous, Nadab, ordonnez aux trompettes funèbres
De convoquer trois fois, dans un morne appareil,
Les princes des tribus aux tentes du conseil.

SCÈNE V.

MARIE, CALEB.

CALEB.

Exemple d'Israël, prophétesse Marie,
La source de nos pleurs n'est donc jamais tarie?
D'invisibles filets Nadab environné
D'Arzane n'a pu fuir le trait empoisonné.
Je crains encor sur lui la perverse puissance
Du dangereux ami dont il pleuroit l'absence,
De l'inique Dathan, froidement factieux,
Ennemi de Moïse et contempteur des cieux.

MARIE.

Et que fait Israël? Quel espoir le soulage?

CALEB.

Ce peuple à l'esprit dur, au cœur foible et volage,
Déjà las de la gloire et de la liberté,
Regrette lâchement le joug qu'il a porté.
« Abandonnons, dit-il, ces plages désolées;
» Retournons à Tanis où des chairs immolées,
» Où des plantes du Nil l'Égyptien pieux
» Nourrissoit nos enfants à la table des dieux. »
Peuple murmurateur, race ingrate et perfide!

MARIE.

La terre, cher Caleb, pour le juste est aride;
Mais il s'élève à Dieu : le palmier de Jeddiel
A ses pieds dans le sable et son front dans le ciel.

CALEB.

Des chefs séditieux pour combattre l'audace
Il est temps qu'au conseil j'aille prendre ma place.
Dans ce triste moment les vierges d'Israël,
Instruites par vos soins à prier à l'autel,
Pour plaindre et partager votre douleur auguste
S'avancent.

(Le chœur des jeunes filles Israélites entre dans ce moment sur la scène : Caleb sort.)

MARIE, au chœur.

Approchez, postérité du juste,

Doux trésor de Jacob, par le ciel réclamé.
Désarmez du Seigneur le carquois enflammé ;
Au père qui nous frappe, au Dieu qui nous châtie,
Présentez de vos pleurs la pacifique hostie :
Il est pour l'affligé des cantiques touchants,
Et souvent la douleur s'exprime par des chants.

SCENE VI.

MARIE, LE CHŒUR DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Cette scène est en partie déclamée, en partie chantée. Le chœur est divisé en deux demi-chœurs qui se placent l'un à droite et l'autre à gauche de Marie : le premier demi-chœur tient à la main des harpes, et le second des tambours.)

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Imitons dans nos concerts
Le pélican des déserts :
Jacob, ta gloire est passée,
Et de ton Dieu la clémence est lassée.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Au divin maître ayons recours ;
A ses douces lois qu'on se range ;
Qu'il soit la vigne de secours
Où le pécheur toujours vendange.
Sa grâce est au cœur pur, au cœur religieux,
Ce qu'est à nos autels un parfum précieux.

UNE ISRAÉLITE DU PREMIER DEMI-CHŒUR.

N'espérons rien, pour finir nos souffrances,
De ses bontés.

UNE ISRAÉLITE DU SECOND DEMI-CHŒUR.

A ses clartés
Nous voulons rallumer nos vives espérances.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Suspendons notre harpe, en ces temps de regrets,
Au palmier de la solitude.
Jourdain ! fleuve espéré ! séjour de quiétude !
Mes yeux ne te verront jamais.
Où sont les cèdres superbes,
Liban, que tu devois au temple projeté ?
Jacob de son Dieu rejeté,
Rampe plus bas que les herbes,
Dans le lit du torrent desséché par l'été.

DEUX ISRAÉLITES.

Douloureux mystère
D'un trépas caché :
Pleurons à la terre
Moïse arraché.

Loin du frais rivage
Où fut son berceau,
L'onagre sauvage
Foule son tombeau.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Mais qui me gardera sous l'aile de ma mère ?
Moïse a disparu, Moïse étoit mon père.
O terre de Gessen ! prés émaillés de fleurs
Où je cueillois ma parure !
Comme un jeune olivier privé d'une onde pure,
Je languis et je meurs.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu nourrit de ses dons l'innocente colombe ;
Le juste au temps marqué sortira de sa tombe.
D'Amalec les dieux mortels
Ne peuvent renverser les desseins éternels.

UNE ISRAÉLITE.

Ma sœur, avez-vous vu cette superbe Arzane ?
De quel regard profane
Elle insultoit nos autels !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Plus inconstantes que les ondes,
Ses démarches sont vagabondes ;
Ses lèvres et son cœur pour tromper sont d'accord ;
Sa douce volupté d'amertume est suivie,
Et quand sa bouche invite à jouir de la vie,
Ses pas nous mènent à la mort.

UNE TROISIÈME ISRAÉLITE.

De nos jeunes guerriers le prince et le modèle,
Nadab étoit auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs !

TROIS ISRAÉLITES.

Ne vous reposez point à la source étrangère ;
Buvez l'onde de vos ruisseaux.
Qu'une épouse fidèle, à l'ombre des berceaux,
Soit plus belle à vos yeux que la biche légère.

TOUT LE CHŒUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

L'homme marche à travers d'une nuit importune.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Attachons-nous au Dieu qui bénit l'infortune.

UNE ISRAÉLITE.

Qui sur un lit de pleurs mouillé
Retourne le mourant, soutient son front livide,

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Qui mesure le vent à l'agneau dépouillé
Par le pasteur avide.

TOUT LE CHŒUR.

Ingrats mortels, en vain vous résistez
Au Dieu qui vous conduit dans ses sublimes voies,
Et qui d'intarissables joies
Rassasiera les cœurs en son nom contristés.

MARIE.

Mes enfans, c'est assez : allez, toujours dociles,
Vous livrer au repos sous vos tentes tranquilles.
Voici l'heure pesante accordée au sommeil :
Tout se tait à présent sous les feux du soleil ;
Les vents ont expiré ; du palmier immobile
L'ombre se racourcit sur l'arène stérile ;
L'Arabe fuit du jour les traits étincelants,
Et le chameau s'endort dans les sables brûlants.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZANE, NÉBÉE.

NÉBÉE.

Nadab veut vous parler dans ce lieu solitaire.
Arzane, expliquez-moi cet étonnant mystère.
Quelle joie inconnue éclate dans vos yeux !
Dormirons-nous bientôt aux champs de nos aïeux?
Par votre ordre à Séïr un moment retournée,
Je n'ai point vu d'Oreb la funeste journée ;
Mais je suis revenue au bruit de vos malheurs,
Pour vous offrir du moins le secours de mes pleurs.

ARZANE.

Qu'il en coûte, Nébée, à servir l'infortune !
Qu'un sceptre brisé pèse à l'amitié commune !
La tienne est rare et grande. Oui, tu mérites bien
Que je t'ouvre mon cœur dans un libre entretien.

NÉBÉE.

J'ai su que, par Moïse à mourir condamnées,
Les femmes d'Amalec qui comptoient seize années,
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,
Devoient livrer leur sang au glaive du bourreau.

ARZANE.

On m'arracha des rois les saintes bandelettes,
Et le malheur me mit au rang de mes sujettes.

NÉBÉE.

Ciel !

ARZANE.

Dans un parc formé par d'épineux rameaux,
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.
L'Hébreu vient ; on entend un long cri d'épouvante.
Déjà brilloit du fer la lumière mouvante
Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.
Il contemple attendri ces femmes éplorées
Qui lui tendoient de loin leurs mains décolorées.
Je paroissois surtout attirer ses regards ;
Soit qu'un habit de deuil et des cheveux épars
A ma frêle beauté prêtassent quelques charmes ;
Soit enfin qu'une reine, en répandant des larmes,
Trouve dans ses revers de nouvelles splendeurs,
Et n'ait fait seulement que changer de grandeurs.

NÉBÉE.

Nadab au doux pardon inclina ses pensées ?

ARZANE.

« Femmes, vivez, dit-il : nos tribus offensées
» M'ont vainement chargé d'un devoir trop cruel,
» Et je vais implorer les anciens d'Israël. »
Coré, Sthur, Abiron, dans un conseil propice,
Firent avec Nadab suspendre mon supplice.
D'un ramas d'affranchis digne législateur,
Moïse alla chercher quelque oracle menteur.
Resté maître en ce camp, Nadab, qu'un dieu possède,
De soins officieux incessamment m'obsède :
Il m'aime, et toutefois n'ose me découvrir
Le feu qui le dévore et que j'ai su nourrir.
Aujourd'hui même enfin ; par sa bouche informée
De la mort du tyran qui gourmandoit l'armée,
Ici plus longuement il veut m'entretenir,
Et de ma délivrance avec moi convenir.

NÉBÉE.

Je conçois maintenant l'espoir qui vous enflamme
Vous êtes adorée : et l'amour dans votre âme...

ARZANE.

Non : je n'ai point trahi mes aïeux, mes revers.
Lorsque le sort me livre à ce peuple pervers,
Reine malgré le sort, je n'ai point la foiblesse
De partager les feux d'un amour qui me blesse ;

Mais je sais écouter des soupirs ennemis,
Pour sortir de l'abîme où le ciel nous a mis :
De l'odieux Jacob je troublerai la cendre.

NÉBÉE.

Arzane ! de l'amour on ne se peut défendre !

ARZANE.

Tu te trompes, Nébée, et dans mon sein ce cœur
Au nom du peuple juif ne bat que de fureur.
Faut-il te rappeler nos discordes antiques,
Des deux fils d'Isaac les haines domestiques,
Le droit du premier né si follement vendu,
Et l'innocent festin qui perdit Ésaü ?
Nous, d'un prince trahi postérité fidèle,
Lorsque nous embrassons une cause si belle,
Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux !

NÉBÉE.

Mais Nadab lui succède.

ARZANE.

A Nadab, à sa gloire
Mon époux doit la mort et l'Hébreu la victoire.

NÉBÉE.

Quel est votre projet, votre espoir ?

ARZANE.

Me venger,
Écouter les aveux du soldat étranger ;
Feindre pour l'asservir, et par quelque artifice
Nous sauver, en poussant Jacob au précipice.
Oui, je triompherai si Nadab amoureux
Au culte d'Abraham arrache les Hébreux.

NÉBÉE.

Vous croyez donc leur Dieu puissant et redoutable ?

ARZANE.

Je sais du moins, je sais qu'il est impitoyable :
Amalec autrefois déserta son autel
Lorsqu'il maudit Édom et bénit Israël.
Jaloux de son pouvoir jamais il ne pardonne :
Il frappera Jacob, si Jacob l'abandonne

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

Est l'ennemi du sang de mes aïeux.

NÉBÉE.

Il est sincère.

ARZANE.

Eh bien, je le tromperai mieux.

NÉBÉE.

Il fait de vous servir sa plus constante étude ;
On vous reprochera...

ARZANE.

Poursuis !

NÉBÉE.

L'ingratitude.

ARZANE.

Non, si par le succès mes vœux sont couronnés :
On ne traite d'ingrats que les infortunés.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

M'est odieux.

NÉBÉE.

Sa clémence...

ARZANE.

M'outrage.

NÉBÉE.

Il veut votre bonheur.

ARZANE.

Ma honte est son ouvrage.

NÉBÉE.

Il vous rendra le trône.

ARZANE.

Il m'a donné des fers.

NÉBÉE.

S'il s'attache à vos pas ?

ARZANE.

Je le mène aux enfers.

NÉBÉE.

A vos desseins secrets que je prévois d'obstacles !

ARZANE.

L'amour de la patrie enfante des miracles.
Mais j'aperçois Nadab !... Reine de la beauté
Prête-moi ta ceinture, ô brillante Astarthé !
Donne à tous mes discours ta grâce souveraine ;
Déesse de l'amour sers aujourd'hui la haine.
Descends ! A ton secours amène tous les dieux :
Si Jéhovah triomphe, ils tomberont des cieux.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE.

ARZANE.

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaine
Accourt à votre voix près de cette fontaine.

Si par ces yeux baissés je juge de mon sort,
Je crains bien qu'Amalec ne soit pas libre encor.

NADAB.

Étrangère, il me faut vous le dire sans feinte :
Les vieillards de Caleb ont écouté la plainte.
Le conseil, à qui seul le pouvoir appartient,
Pour quelques jours encor dans ce camp vous retient.
Sans gardes cependant vous pouvez de la plage
Parcourir les sentiers et l'arène sauvage.
Dathan, dont l'amitié ne craint aucun péril,
Amène auprès de vous vos compagnes d'exil.
On vous rend des honneurs inconnus sous nos tentes,

(Dathan entre dans ce moment sur la scène, suivi du chœur des jeunes filles Amalécites ; il se retire ensuite ; et Nebée va se placer à la tête du chœur au fond du théâtre.)

Et bientôt au milieu des pompes éclatantes,
Rendue à vos sujets, embrassant l'avenir,
Vous perdrez de Nadab l'importun souvenir.

ARZANE.

Arzane par vos mains à la mort fut ravie,
Et d'un nouveau bienfait cette grâce est suivie!
Mon cœur reconnoissant ne peut s'exprimer mieux
Que par mon peu d'ardeur à sortir de ces lieux.

NADAB.

A ce langage adroit je ne puis me méprendre,
Vous flattez l'ennemi dont vous croyez dépendre.

Mais, nourrie à Séïr pour plaire et pour aimer,
Nos farouches vertus ne peuvent vous charmer.

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai : nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.
Sous des berceaux de fleurs, nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées.
Le dieu que nous servons approuve nos désirs :
Dans une île féconde, au doux chant des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie ;
Il préside en riant aux banquets de la vie.
Pour attirer sur vous ses bienfaisants regards,
J'ai déjà, les pieds nus et les cheveux épars,
De nos rites sacrés suivant l'antique usage,
Trois fois pendant la nuit conjuré son image.....
Mais n'ai-je point, Nadab, armé votre courroux ?
Vous détestez le dieu que je priois pour vous.
Pardonnez à ces vœux que dans mon innocence
M'arracha le transport de la reconnoissance.

NADAB.

Qu'entends-je ! Amalécite, apprenez donc mon sort.
Long-temps de mon amour je captivai l'essor ;
Vous adorant toujours, mais respectant vos larmes,
Je n'aurois pas osé vous parler de vos charmes :

Un mot, dont l'homme heureux ne sent pas la valeur,
Trop souvent peut blesser l'oreille du malheur.
Quand Moïse vivoit vous aviez tout à craindre ;
A cacher mon ardeur je savois me contraindre :
Aujourd'hui que le ciel pour vous se veut calmer,
Votre bonheur me rend le droit de vous aimer.

ARZANE.

Épargnez.....

NADAB.

Vous sauver changea ma vie entière !
Ce cœur, que vous avez habité la première,
Vit l'amour se lever terrible et violent
Comme l'astre de feu dans ce désert brûlant.
Le repos pour jamais s'envola de mon âme ;
Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.
Abjurant la grandeur promise à nos neveux,
A l'autel des Parfums je n'offrois plus mes vœux ;
Je n'allois plus, lévite innocent et modeste,
Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.
Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,
Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.
De toi seule connue, à toi seule asservie,
L'Orient solitaire auroit caché ma vie.
Pour appui du dattier empruntant un rameau,
Le jour j'aurois guidé ton paisible chameau ;
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'aurois offert la coupe à ta bouche altérée,

Et sous la simple tente, oubliant Israël,
Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

ARZANE.

Confuse, à vos regards je voudrois disparoître ;
Mais je suis votre esclave et vous êtes mon maître.

NADAB.

A qui maudit vos fers le reproche est bien dur.
Mais de vous délivrer il est un moyen sûr.
Vous connoissez du camp le trouble et les alarmes ;
De la féconde Égypte on regrette les charmes ;
On veut que des tribus je conduise les pas.
Épouse de Nadab, ouvrez-nous vos états ;
D'un peuple de bannis soyez la souveraine :
Le soldat à l'instant va briser votre chaîne.

ARZANE.

Je vois Marie.

SCÈNE III.

MARIE, ARZANE, NADAB, NÉBÉE,
CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

MARIE.

Aaron n'est point ici, Nadab ?

NADAB.

Il pleure le prophète au torrent de Cédab.

MARIE.

Rendez grâce au Seigneur ; sa paix nous accompagne :
Moïse reparoît sur la sainte montagne.
Cherchant partout Aaron, je cours lui répéter
Ce qu'un chef des pasteurs vient de me raconter.

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Fils d'Aaron, à mon sort il faut que je succombe :
Vous me parliez d'hymen et je touche à ma tombe.

NADAB, sans écouter Arzane.

Nous allons te revoir enfin, fameux mortel,
Encor tout éclatant des feux de l'Éternel.
Honneur à tes vertus, et gloire à ton génie !

ARZANE.

Veillé-je ? dans mes maux quelle affreuse ironie !
Quoi ! Nadab, ces desseins où tous deux engagés,
Ces projets de l'amour.....

NADAB.

Ils ne sont point changés.

ARZANE.

Entre Moïse et moi vous tenez la balance :
De votre passion je vois la violence.

NADAB.

Femme, je suis sans force à tes pieds abattu ;
Mais ne puis-je du moins admirer la vertu ?

ARZANE.

Qui pourra m'arracher de ce sanglant théâtre
Où la mort me poursuit ?

NADAB.

Ce cœur qui t'idolâtre.

ARZANE.

Mais les remords viendront arrêter vos efforts.

NADAB.

Mais si je t'obéis, que te font mes remords ?

ARZANE.

De ces hauts sentiments je serai la victime.

NADAB.

Laisse-moi m'enchanter d'innocence et de crime,
Connoître mes devoirs sans te manquer de foi,
Apercevoir l'abîme, et m'y jeter pour toi.

ARZANE.

Je ressens vos douleurs et n'en suis point complice.

NADAB.

Cesse de t'excuser : j'adore mon supplice,
Ma souffrance est ma joie, et je veux à jamais
Conserver la douceur du mal que tu me fais.
Hélas ! mon fol amour m'épouvante moi-même ;
Je me sens sous le coup de quelque arrêt suprême :
D'involontaires pleurs s'échappent de mes yeux ;
La nuit dans mon sommeil j'entends parler tes dieux.
Prêt à sacrifier à leurs autels coupables,
Je me réveille au bruit de mes cris lamentables.
Dis ? n'est-ce pas ainsi, dans ses tourments divers,
Qu'une âme est par le ciel dévouée aux enfers ?

ARZANE.

On va vous délivrer du joug de l'étrangère.

NADAB.

Des légers fils d'Agar la voix est mensongère ;
L'Arabe aime à conter : je veux sonder des bruits
Aisément élevés, plus aisément détruits.
De Moïse en ces lieux je viendrai vous apprendre
Le destin. Quel parti qu'alors vous vouliez prendre,
Contre tout ennemi prompt à vous secourir,
Arzane, je saurai vous sauver ou mourir.

(Nadab sort.)

SCÈNE V.

ARZANE, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Ah ! Nébée, à ce coup je ne saurois survivre !
L'implacable destin s'attache à me poursuivre.

NÉBÉE.

Et moi, je ressentois un doux enchantement,
En écoutant des vœux si chers !

ARZANE.

Autre tourment
Incestueux projet, effroyable à mon âme !
Je hais du fils d'Aaron et la main et la flamme.
Amalec recevoir Israël dans ses bras !
Recueillir dans mon sein une race d'ingrats !
Je légitimerois ces exécrables frères,
Qui menacent nos fils, qui trahirent nos pères,
Ces esclaves du Nil, bâtisseurs de tombeaux,
Ignobles artisans flétris par leurs travaux,
Qui, d'Égypte chassés avec tous leurs prophètes,
Proclament en tremblant d'insolentes conquêtes,
Se disent héritiers des florissans états
De cent peuples divers qu'ils ne connoissent pas !

NÉBÉE.

Sauvez ! sauvez vos jours !

ARZANE.

Voudrois-tu donc, Nébée,
Aux autels de Jacob voir Arzane courbée,
Contrainte d'embrasser le culte menaçant
Du Dieu cruel qui veut exterminer mon sang ?
S'il faut suivre aujourd'hui la fortune jalouse ;
S'il faut que de Nadab je devienne l'épouse,
Que lui-même, parjure au culte de Nachor,
Serve avec moi Baal, et Moloch et Phogor ;
Que son hymen des Juifs brise les lois publiques ;
Qu'il me donne sa main aux autels domestiques
Des dieux de mon palais, des dieux accoutumés
A couronner les vœux contre Jacob formés !

NÉBÉE.

Du retour de Moïse on n'a pas l'assurance.
Espérons.

ARZANE.

Laisse-là la menteuse espérance.

NÉBÉE.

L'étoile d'Astarthé paroît sur l'horizon :
Pour hâter le retour du jeune fils d'Aaron,
Saluons l'astre heureux par des chants agréables.

(Le chœur des Amalécites s'avance du fond du théâtre.)

ARZANE, au chœur.

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables.
Voici l'instant prédit où les filles d'Édom
Vont sauver d'Amalec et la race et le nom.
Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore :
Formez les chœurs brillants des peuples de l'aurore.
Des femmes de Byblos répétez les soupirs ;
Du farouche Israël enflammez les désirs.
Loin d'ici la pudeur et la froide innocence !
Il nous faut des plaisirs conduits par la vengeance.
Chantez l'amour ; c'est lui qui du Dieu d'Israël
Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.

LE CHŒUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMÉLÉCITE.

Ton vieux temple entouré des peuples de la terre,
S'élève révéré de chaque âge nouveau,
Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,
Ou la tour du pasteur au milieu du troupeau.

LE CHŒUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,

L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante.
De nos longs cheveux d'or que la tresse élégante
Tombe en sacrifice à l'amour.
Soulevons les enfers, répétons tour à tour
Du berger chaldéen la parole puissante.

UNE AUTRE AMALÉCITE.

Qui méprise l'amour dans ses fers gémira.

DEUX AMALÉCITES.

De prodiges divers l'amour remplit l'Asie,
Il embauma l'Arabie
Des pleurs de la tendre Myrrha;
Du pur sang d'Adonis il peignit l'anémone:
Fleur des regrets, symbole du plaisir,
Elle vit peu de temps; et le même zéphir
La fait éclore et la moissonne.

UNE AMALÉCITE.

Prenons notre riche ceinture,
Nos réseaux les plus fins, nos bagues, nos colliers,
Vengeons aujourd'hui nos guerriers,
Les remparts et les boucliers
Sont vains contre l'amour dans toute sa parure.

LE CHŒUR.

Que dit à son amant, de plaisir transporté,
Cette prêtresse d'Astarthé
Qui voudrait attirer le jeune homme auprès d'elle,
Et lui percer le cœur d'une flèche mortelle?

UNE AMALÉCITE.

CHANT DE LA COURTISANE.

« Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux
» Sur la tendre Abigail que ta froideur opprime.
» Je viens d'immoler la victime,
» Et d'implorer la faveur de nos dieux.

» Viens! que je sois ta bien-aimée.
» J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi;
» D'aloës je l'ai parfumée.
» Sur un riche tapis je recevrai mon roi;
» Dans l'albâtre éclatant la lampe est allumée;
» Un bain voluptueux est préparé pour moi.

» L'époux qu'on m'a choisi, mais qui n'a pas mon âme,
» Est parti ce matin pour ses plants d'oliviers:
» Il veut écouler ses viviers,
» Sa vigne ensuite le réclame.
» Il a pris dans sa main son bâton de palmier,
» Et mis deux sicles d'or dans sa large ceinture;

» Il ne reviendra point que de son orbe entier
» L'astre des nuits n'ait rempli la mesure.

» Tandis qu'en son champ il vendange,
» Enivrons-nous de nos désirs.
» De tant de jours perdus qu'un jour heureux nous venge:
» Il n'est de bon que les plaisirs. »

DEUX AMALÉCITES.

O filles d'Amalec ! si par un tel langage
De nos tyrans nous embrasions les cœurs,
Nous verrions à nos pieds cette race sauvage,
Et les vaincus deviendroient les vainqueurs !

LES MÊMES AVEC UNE TROISIÈME AMALÉCITE.

Arzane, lève-toi dans l'éclat de tes larmes !
Triomphe par tes charmes !
Que l'amour sur ton front s'embellissant encor
Attaque des Hébreux les princes redoutables,
Et livre tout Jacob à nos dieux formidables.

LE CHŒUR.

Baal, Moloch et Phogor !

ARZANE.

Nadab ne revient pas. Déjà la lune éclaire
Des rochers du Sina le sommet solitaire :
De la garde du camp on voit briller les feux.
(Au chœur.)
Retournez vers Jacob ; mêlez-vous à ses jeux ;

Pour subjuguer son cœur faites briller vos grâces.
(A Nébée.)
Et toi du fils d'Aaron cherche et poursuis les traces :
J'attendrai ton retour auprès des pavillons
Où depuis si long-temps dans les pleurs nous veillons.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOÏSE, seul.

(Il fait nuit ; on voit à la clarté de la lune Moïse qui descend du mont Sinaï, portant les tables de la loi. Il s'avance vers le bocage de palmiers, et dépose les tables de la loi au tombeau de Joseph.)

Sur ces tableaux divins la main de l'Éternel
Grava toute les lois du monde et d'Israël.
O toi qui déroulas tous les cieux comme un livre,
Qui détruis d'un regard et d'un souffle fais vivre,
Qui traças au soleil sa course de géant,
Qui d'un mot fis sortir l'univers du néant !
Dis, par quelle bonté, maître de la nature,
Tu daignas t'abaisser jusqu'à ta créature,
Et parler en secret à mon cœur raffermi
Comme un ami puissant cause avec son ami ?
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,
Je ne puis attacher mes regards à la terre,

Et mon œil cherche encor, frappé de ta splendeur,
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur.

(Moïse s'assied sur une pierre auprès du tombeau de Joseph.)

Avant de me montrer à la foule empressée,
Je veux de nos tribus connoître la pensée :
Josué, descendu par un chemin plus court,
Doit avoir à mon frère annoncé mon retour ;
Attendons sous cette ombre au conseil favorable
Du grand Melchisédec l'héritier vénérable.

(Il regarde quelque temps le camp en silence.)

Qu'avec un doux transport je vois ce camp tranquille,
D'un peuple fugitif unique et noble asile.
Peuple que j'ai sauvé, que je porte en mon cœur,
De tous tes ennemis sois à jamais vainqueur.
Servant au monde entier de modèle et d'exemple,
Garde du Tout-Puissant la parole et le temple.
Séparé par ta loi, ton culte, tes déserts,
Du reste corrompu de ce vaste univers,
O Jacob, sois en tout digne du droit d'aînesse !
Je veux en dirigeant ta fougueuse jeunesse,
En profitant du feu de ton esprit hautain,
Te forger en un peuple et de fer et d'airain.
Ouvrage des mortels, et prompts à se dissoudre,
Les empires divers rentreront dans la poudre ;
Toi seul subsisteras parmi tous ces débris ;
Les ruines du temps t'offriront des abris :
En te voyant toujours, les races étonnées

Iront se racontant tes longues destinées,
Et se montrant du doigt ce peuple paternel
Que Moïse marqua du sceau de l'Éternel !

Mais Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,
Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :
Sous le courroux du ciel tu pourrois succomber,
Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.
Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles.

(Il se lève et étend ses bras vers le ciel.)

Dieu de paix !...

(On entend des sons lointains de musique, et des bruits de danses.)

Mais quel son vient frapper mes oreilles ?
Ce n'est point là le cri du belliqueux soldat
Qui chante Sabaoth en courant au combat.
Je reconnois l'accent d'une race coupable.
Quel noir pressentiment et me trouble et m'accable ?
Aaron sous ces palmiers est bien lent à venir ?
Fidèle Josué, qui te peut retenir ?
Laissons à ce tombeau ces Tables tutélaires.
Marchons..... Qui vient ici ?

SCÈNE II.

NADAB, MOÏSE.

NADAB, sans voir Moïse qui reste appuyé sur le tombeau de Joseph.

Ces lieux sont solitaires.
Elle est rentrée au camp..... Oui, j'aurai trop tardé.
Le retour de Moïse est un bruit hasardé,
D'un Arabe menteur la nouvelle incertaine.

(Il avance au bord de la scène, et demeure quelque temps en silence.)

Que mon sein oppressé se soulève avec peine!
Que cet air est brûlant! pour achever son tour
La nuit semble emprunter le char ardent du jour.
Image de mon cœur, cette arène embrasée
Reçoit envain du ciel la bénigne rosée.

(Autre silence.)

Ici de la beauté j'entendis les accents.
Sur sa trace de feu qu'on répande l'encens!
Qu'on l'adore... Où m'emporte une imprudente ivresse?
On n'a point jusqu'ici couronné ma tendresse :
Si j'étois le jouet de quelque illusion?
Connoissons notre sort.

(Il va pour rentrer au camp : en passant devant le bocage de palmiers, il aperçoit Moïse.)

O sainte vision!
N'est-ce pas de Joseph l'ombre majestueuse?
Viens-tu me consoler? Que ta voix vertueuse

Des chagrins de mon cœur adoucisse le fiel.
Et donne-moi la paix que tu goûtes au ciel.

MOÏSE, sans quitter le tombeau.

Le ciel des passions n'entend point la prière.

NADAB.

Moïse!

MOÏSE, descendant du tombeau

C'est lui-même.

NADAB.

En touchant la poussière,
Prophète du Seigneur, je m'incline à vos pieds.
Et baisse devant vous mes yeux humiliés.

MOÏSE.

De quelque noir chagrin votre âme est agitée.

NADAB.

Le camp, qui déploroit votre mort racontée,
Vouloit mettre en mes mains un dangereux pouvoir.

MOÏSE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

NADAB.

J'espérois vous revoir.

MOÏSE.

Et n'avez-vous, Nadab, rien de plus à m'apprendre.

NADAB.

Sans doute ici bientôt les vieillards se vont rendre.

On entend la musique du camp.

MOÏSE.

Vous me dites, Nadab, que les tribus en deuil
Gémissent sur le sort de Moïse au cercueil;
Et j'entends les concerts horribles ou frivoles
Dont les fils de Baal fatiguent leurs idoles.
Qui produit ces clameurs? Qui peut y prendre part?

NADAB.

Nos captives souvent, assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOÏSE.

Des captives ici? des femmes étrangères?
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur?
Elle vit; et peut-être, écoutant votre ardeur,
Elle reçoit ces vœux sortis d'une âme impure,
Dont le vent de la nuit m'apportoit la souillure
Jusqu'au chaste tombeau du pudique Joseph.

NADAB.

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindroit-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect:
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.

Je hais le Pharaon que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne;
Il devient à mes yeux roi par l'adversité.
Des pleurs je reconnois l'auguste autorité.
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune,
Telle est de mon esprit la pente peu commune:
Je m'attache au mortel que mon bras a perdu
Et je voudrois sauver la race d'Ésaü.

MOISE.

Vous, sauver d'Astarthé la nation flétrie!
Regarder sans horreur l'infâme idolâtrie,
Quand j'apporte aux Hébreux les lois de Jéhovah?
Sur ce marbre sacré lui-même les grava,
Lisez: l'astre des nuits vous prête sa lumière:

NADAB, lit.

N'adore qu'un seul Dieu.

MOÏSE.

Telle est la loi première.
Et vous seul, immolant l'avenir d'Israël,
De cet unique Dieu renversez-vous l'autel?
Jacob! trahirois-tu tes hautes destinées?
Ne veux-tu point, courbé sous le poids des années,
T'avancer sur la terre, antique voyageur,
Pour apprendre aux humains le grand nom du Seigneur?
Tu portes dans tes mains ce livre salutaire,
Où je traçai de Dieu le sacré caractère:

Contrat original, titre où l'homme enchanté
Retrouvera ses droits à l'immortalité.
L'infidèle Jacob perdroit son rang suprême !
Mais entrons dans ce camp ; voyons tout par nous-même.

NADAB.

Arrêtez !

MOÏSE.

Et pourquoi ?

NADAB.

Pour soustraire au danger
Des jours qu'au prix des miens je voudrois protéger.

MOÏSE.

Vous !

NADAB.

Je dois l'avouer...

MOÏSE.

Eh bien !

NADAB.

Dans votre absence
Le camp, s'abandonnant à l'aveugle licence,
A rejeté vos lois.

MOÏSE.

Par David annoncé,
Dieu ! ne retranche point l'avenir menacé !

NADAB.

Écoutez un moment.

MOÏSE.

Laisse-moi, téméraire.
J'ai prévu ta foiblesse, Aaron ! malheureux frère,
Qu'as-tu fait ?

NADAB.

Permettez que je guide vos pas.

MOÏSE.

Non : j'affronterai seul tes coupables soldats ;
Demeure : ou va plutôt, car j'entrevois ton crime,
Dans son bercail impur va chercher la victime
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

NADAB.

Ne vous obstinez pas, Moïse, à tout braver.
J'irai vous annoncer aux troupes alarmées.

MOÏSE.

Tu n'es plus le soldat du Seigneur des armées.

NADAB.

Vous repoussez mon bras.

MOÏSE.

Qu'ai-je besoin de toi ?
L'ange exterminateur marchera devant moi.

(Moïse sort.)

SCENE III.

NADAB, seul.

Moi, livrer aux bourreaux une femmme éplorée,
Que plutôt par l'enfer mon âme dévorée.....

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE.

ARZANE.

N'espérant plus, Nadab, votre prochain retour,
J'avois quitté ces lieux avec la fin du jour :
Vainement sur vos pas j'ai fait voler Nébée.
Dans mes pensers amers tristement absorbée,
J'ai mouillé quelque temps ma couche de mes pleurs :
La nuit, en accroissant mes nouvelles douleurs,
A redoublé ma crainte et je suis revenue
Aux bords où, je le vois, vous m'avez attendue.

NADAB.

Arzane, de nos jours, le sort est éclairci :
Avec moi, dans l'instant, Moïse étoit ici.

ARZANE.

Ici ! quelle fureur sera bientôt la sienne !

NADAB.

Il menace déjà votre vie et la mienne.

ARZANE.

Eh bien ! que ferez-vous ?

NADAB.

Ce que j'avois promis.
Devenez mon épouse, et mes nombreux amis,
Annonçant aux soldats la fertile Idumée,
Rangeront à vos pieds le conseil et l'armée.
Je ferai plus : il faut à la fille d'Edom
Un époux revêtu des pompes de Sidon.
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.
Donnez par votre amour une âme à mes projets,
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

ARZANE.

(A part.) (Haut.)
Ciel ! le dessein est grand ! je le pense moi-même,
Il n'est pour vous, Nadab, d'abri qu'au rang suprême.
Mais mesurez la cime avant que d'y monter ;
Dans l'arène glissante où vous voulez lutter,
En songeant au succès, prévoyez la défaite.
Pourrez-vous étouffer la voix d'un vieux Prophète,
Parlant au nom des Cieux à des hommes tremblants,
Dans l'imposant éclat de ses longs cheveux blancs ?

NADAB.

Si vous m'aimez, alors tout me sera facile.

ARZANE.

Voulez-vous d'un esprit aussi ferme qu'habile
D'un pouvoir souverain créer les éléments ?
De la foi d'Israël changez les fondements,
Si le peuple, poussé vers des dieux qu'il appelle,
Est plus que vous encore à Moïse rebelle,
Les Juifs, craignant ce chef implacable et jaloux,
Pour se sauver de lui se donneront à vous.
Tout indique à vos yeux la route qu'il faut suivre :
Onze de vos tribus aujourd'hui veulent vivre
Sous le dieu d'Amalec : secondez leurs efforts ;
Dans cette Arche nouvelle enfermez des ressorts ;
A des miracles feints, opposez des miracles ;
Comme Moïse ayez des prêtres, des oracles,
Et bientôt le Soleil vous verra dans ces lieux
Le pontife et le roi d'un peuple glorieux.

NADAB.

Nadab lâche apostat ! Arzane envain l'espère !
Vous-même chérissez les dieux de votre père :
Si je vous proposois aussi de les quitter ?

ARZANE.

Quand auprès d'Astarthé je voudrois m'acquitter

Des tendres et doux vœux que son culte réclame,
La foiblesse me sied : et que suis-je ? Une femme !
Mais un homme au-dessus des vulgaires mortels
Prend conseil de sa gloire et choisit ses autels.
Votre Dieu vous menace et sa loi vous condamne :
Vous ne pouvez régner que par le dieu d'Arzane.
Régnez sur elle ; allez au premier feu du jour
Chercher votre couronne au temple de l'amour,
Et tandis qu'Amalec frappera la victime,
Vous offrirez des fleurs : ce n'est pas un grand crime.

NADAB.

O magique serpent ! décevante beauté,
Par quels secrets tiens-tu tout mon cœur enchanté ?
Es-tu fille d'Enfer ou des Esprits Célestes,
Réponds-moi ?

ARZANE.

Du malheur je suis les tristes restes.
Suppliante à vos pieds, sans trône et sans époux,
Je n'ai d'autre soutien ni d'autre espoir que vous.

NADAB.

C'en est fait : il le faut ! A toi je m'abandonne !
Qu'importe le poison quand ta main me le donne.
Mais en goûtant au fruit, présent de ton hymen,
Du moins entre avec moi sous les berceaux d'Éden,
Ève trop séduisante ; au jardin des délices
Que nos félicités précèdent nos supplices.

Tu ne m'as point encor révélé tes secrets,
Et même en ce moment tes regards sont muets.
Un mot peut tout fixer dans mon âme incertaine.
Dis : ai-je mérité ton amour ou ta haine ?
Si tu l'aimes, Nadab est prêt à s'immoler.

ARZANE.

Que faire ?

NADAB.

Explique-toi.

ARZANE.

Je ne saurois parler.

NADAB.

M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? divine Amalécite ?

ARZANE.

Ma voix s'éteint...

NADAB.

Promets à ce cœur qui palpite
Que demain à l'autel...

ARZANE.

A l'autel de mes dieux ?...

NADAB.

O douleur !

ARZANE, à part.

En formant un hymen odieux
Du moins perdons Jacob.

NADAB, à part.

Dans ta juste colère
Ne te souviens, Seigneur, que d'Abraham mon père.
(A Arzane.)
Achevons !

ARZANE.

Vous m'aimez.

NADAB.

Ah ! cent fois plus que moi,
Puisqu'aux feux éternels je me livre pour toi !

ARZANE.

Vous dites que demain au lever de l'aurore,
A l'autel de mes dieux...

NADAB.

Je n'ai rien dit encore.

ARZANE.

Je mourrai donc !

SCÈNE V.

NÉBÉE, ARZANE, NADAB.

NÉBÉE, accourant précipitamment.

Fuyez, le péril est pressant :
Tout prend autour de vous un aspect menaçant.
Je veillois près d'ici dans mon inquiétude,
Quand j'ai vu s'avancer vers cette solitude,
A pas lents et légers, Caleb avec Lévi.
De cent prêtres armés ce cruel est suivi ;
Leurs yeux sinistrement étincellent dans l'ombre,
Ils se parlent tout bas d'une voix triste et sombre.
J'ai surpris quelques mots de leur noir entretien :
De vous donner la mort ils cherchent le moyen.

NADAB.

Contre vos jours, Arzane, un lévite conspire ?
Tout est fini, demain je vous rends votre empire.
De Pharaon vaincu prenez le plus beau char ;
Des soldats éblouis enchantez le regard.
Je vous déclarerai mon épouse adorée ;
Du sceptre d'Ésaü vous serez décorée.
D'Édom et de Jacob que les dieux fraternels
Soient enfin encensés sur les mêmes autels.

(Arzane et Nébée sortent par un côté du théâtre ; Nadab les suit de loin pour les protéger contre les lévites qui entrent sur la scène du côté opposé : il s'arrête quand Arzane a disparu, et parle aux lévites du fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

NADAB, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

NADAB.

Lévites ! je me ris de vos sourdes pratiques ;
Je brave vos poignards et crains peu vos cantiques.
Vous m'y forcez ; je vais aussi porter des coups :
Que le crime et la honte en retombent sur vous !

SCÈNE VII.

CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

UN LÉVITE.

Quel reproche insensé ! quelle voix ! Ce profane
Ne craint plus d'annoncer ses projets pour Arzane.

CALEB.

Josué m'avoit dit que notre auguste chef
Devoit attendre Aaron au tombeau de Joseph ;
Je venois avec vous lui porter nos épées,
Au sang de l'ennemi plus d'une fois trempées :
Mais déjà dans le camp il aura pénétré.

LE MÊME LÉVITE.

Au négligent pasteur l'aigle enfin s'est montré.

CALEB.

Adultère Israël, dans ton brutal caprice,
Tu désertes d'Abel l'innocent sacrifice,
Et, cessant d'immoler la colombe et l'agneau,
Du meurtrier Caïn tu rejoins le troupeau!
Vous par qui l'esprit saint s'explique et prophétise,
Prêtres sacrés! avant d'aller trouver Moïse,
Que l'ange du Seigneur, dans ce ciel de saphirs,
Porte jusqu'au Très-Haut nos chants et nos soupirs.
La lune est au milieu de sa belle carrière,
Et c'est l'heure où des nuits nous offrons la prière.

CALEB.

PRIÈRE.

Dieu, dont la majesté m'accable,
Pure essence, divine ardeur;
Qui peut comprendre la grandeur
De ton nom incommunicable.

Je me retire à ta lumière,
Au tabernacle de ta loi:
Des nuits où nous veillons pour toi,
C'est peut-être ici la dernière.

Si nous tombons dans les tempêtes
Qu'excitent de noirs assaillants,
Nous dormirons près des vaillants
Un glaive placé sous nos têtes.

Mais que plutôt par toi nos bras soient affermis,
Et de tes saints dissipe les alarmes;
Par la bride et le mors dompte tes ennemis.

LES LÉVITES, tirant leurs épées qu'ils élèvent vers le ciel en fléchissant le genou.

Bénis nos armes!

CHŒUR DES LÉVITES.

CHANT NOCTURNE.

Les cieux racontent la gloire
Du souverain créateur.
La nuit garde la mémoire
Du sublime ordonnateur
Qui fit camper sous ses voiles
Cette milice d'étoiles
Dont les bataillons divers,
Dans leur course mesurée,
Traversent de l'empirée
Les magnifiques déserts.

UN LÉVITE.

Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Ferme de ce grand chœur la marche harmonieuse:
Ainsi, de l'autel d'or franchissant le degré,
Un pontife éclatant et consomme et termine
Une pompe divine
Dans un temple superbe au Seigneur consacré.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Image de la mort du juste,
Douce nuit où du ciel éclate la beauté,
Se peut-il que l'impie en son iniquité
Profane ton silence auguste ?

(On entend la musique du camp.)

UN LÉVITE.

Ah ! quels horribles sons s'échappent de ce lieu !
Oh ! de l'enfer détestable puissance !
Dans ce camp perverti c'est Baal qu'on encense,
Ici nous prions le vrai Dieu !

(Moment de silence pendant lequel on entend une seconde fois la musique du camp.)

UN AUTRE LÉVITE.

Méchants ! votre hymne criminelle
De la nuit des enfers ranime tous les feux :
Vous invoquez Satan, qu'il exauce vos vœux !
Tombez dans la nuit éternelle.

(Nouveau silence et musique du camp.)

UN TROISIÈME LÉVITE.

Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,
Esclaves malheureux des femmes étrangères.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Prions pour eux, ce sont nos frères :
Ils ont bu comme nous le vin de nos pressoirs,
Et sucé le lait de nos mères !

PRIÈRE GÉNÉRALE, prononcée par Caleb.

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu ! le cri de ces infortunés ;
Prends pitié de leurs nouveau-nés ;
Donne la paix à leur misère.

Que le bruit des astres roulants
Te rende sourd aux clameurs de l'impie ;
Et n'entends que la voix qui prie
Pour le péché de tes enfants.

La fraîche et brillante rosée,
Au bord des flots les tamarins en fleur,
Le vent qui, per ant sa chaleur,
Glisse sur la mer apaisée,

Tout rit. Du firmament serein
S'ouvre à nos yeux le superbe portique :
O Dieu ! sois doux et pacifique,
Comme l'ouvrage de ta main !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOÏSE, AARON, DATHAN, VIEILLARDS ET CHEFS D'ISRAEL.

MOÏSE.

Terre, frémis d'horreur! Pleurez, portes du ciel!
Sur la fleur de Juda l'enfer vomit son fiel.
La maison de Jacob, par Nadab corrompue,
Aux princes des démons ici se prostitue;
Et déjà, consultant les devins et les sorts,
Rugit devant ses dieux comme au festin des morts.

AARON.

Moïse, ma douleur à la vôtre est égale.
Sitôt que Josué, dans cette nuit fatale,
Est venu m'annoncer votre étonnant retour,
J'ai rassemblé ces chefs, et par un long détour,
Choisissant avec eux les routes les plus sombres,
Je vous ai rencontré seul, errant dans les ombres.

Daignez me pardonner si, malgré vos efforts,
J'ose vous ramener à ces tranquilles bords.
Le conseil des vieillards comme moi vous conjure
D'éviter d'Amalec la faction impure.
Vos jours sont menacés! A des hommes ingrats
La nuit qui règne encore a dérobé vos pas :
Que de périls divers pour mon fils et mon frère!

MOÏSE.

Ne pleurez pas sur moi; pleurez d'un cœur sincère
Sur ce peuple infecté du poison de l'erreur,
Et que Dieu va punir dans toute sa fureur.
Profitez, ô vieillards, du moment qui vous reste,
Et détournez Nadab de son projet funeste.

UN VIEILLARD.

Hélas! nous voudrions secourir Israël,
Mais Dieu même a rompu son pacte solennel.

MOÏSE.

Peuple de peu de foi! vous doutez des oracles!
Vos yeux ont oublié l'éclat de cent miracles!
Dieu vous semble impuissant dans vos dégoûts amers,
Et du haut de ce roc on aperçoit les mers
Naguères sous vos pas par Moïse entr'ouvertes,
Et de la manne encor vos tentes sont couvertes!
Seigneur! ils ont osé murmurer contre toi,
Te trahir à l'instant où j'apportois la loi

Qui promet à Jacob une terre féconde,
Le sceptre à ses enfants et le Sauveur au monde!

AARON.

Béni soit l'Éternel qui ne trompe jamais!

DATHAN.

Et pourquoi donc ce Dieu, si prodigue en bienfaits,
Égara-t-il nos pas au désert où nous sommes?

MOÏSE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes;
Pour former aux combats nos foibles légions
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
Toi qui jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire?
Vis-tu le Créateur dans les premiers moments
De ce vaste univers creuser les fondements,
Des vents et des saisons mesurer la richesse,
Et jusque sous les flots promener sa sagesse?
Des portes de l'abîme as-tu posé le seuil?
As-tu dit à la mer : « Brise ici ton orgueil? »
Misérable Dathan! quoi! vermisseau superbe,
Tu veux comprendre Dieu quand tu rampes sous l'herbe!
Admire et soumets-toi : le néant révolté
Peut-il dans ses desseins juger l'éternité?

UN CHEF.

J'entends des pas; vers nous quelqu'un se précipite.

AARON.

Qui s'avance ? Est-ce toi, mon fils?

UN VIEILLARD.

C'est un lévite.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

Interprète du ciel, confident d'Éloë,
Moïse, je vous cherche : au nom de Josué,
Du progrès de nos maux j'accours pour vous instruire.
L'ouvrage de vos mains est prêt à se détruire ;
Le camp vous a proscrit, et ces chefs assemblés,
S'ils reviennent à vous, seront tous immolés.
Marie avec Caleb, retirés vers l'oracle,
S'efforcent de sauver le sacré tabernacle.
Ici même l'aurore et le nouveau soleil
Des noces de Nadab mèneront l'appareil :
Une idole y sera brillante et parfumée,
Et soudain les tribus marchent vers l'Idumée.
Déjà l'on a donné le signal du départ ;
On abaisse la tente ; on lève l'étendard ;
Et le lâche Israël, que corrompent des traîtres,
Va fuir en reniant le Dieu de ses ancêtres.

LES VIEILLARDS, à Moïse immobile qui commence à sentir l'inspiration.

O Moïse !

AARON.

Il redit l'oracle du saint lieu,
Et pour l'homme attentif il est l'écho de Dieu !

LES VIEILLARDS.

Écoutons !

MOÏSE, inspiré.

Anathème à ta race volage,
Jacob ! si par tes mains tu te fais une image.
Que maudit soit ton champ, ton pavillon, ton lit,
Et que sur Gelboë ton figuier soit maudit,
Tombant dans l'avenir d'abîmes en abîmes,
De malheurs en malheurs et de crimes en crimes,
Un jour on te verra couronner tes forfaits
En égorgeant l'Agneau descendu pour la paix.
Alors, peuple proscrit dispersé sur la terre,
Tu traîneras partout ta honte et ta misère ;
Tu viendras pauvre et nud, enfant déshérité,
Pleurer sur les débris de ta triste cité,
Dans ces débris épars trouver pour ton supplice
D'un Dieu ressuscité la tombe accusatrice,
Et mourir de douleur près du seul monument
Qui n'aura rien à rendre au jour du jugement.

LES VIEILLARDS.

Ciel !

AARON.

Arrachons Nadab à son indigne flamme.
Je l'ai fait appeler pour attendrir son âme ;
Sans doute il va venir, il m'obéit encor.

(A Moïse.)

Prêtez-moi de vos vœux le fraternel accord ;
Brisez de Jéhovah la flèche dévorante ;
Éteignez le courroux dans sa Droite fumante
Vous avez comme moi de chers et doux liens ;
Pensez à vos enfans, vous prierez pour les miens.

MOÏSE.

Il reste au Tout-Puissant une tribu fidèle,
Je vais m'y réunir ; je marche où Dieu m'appelle.

AARON.

Prophète, que Nadab ne soit pas condamné !
Si mon fils est coupable, il est infortuné.

MOÏSE.

Vous allez voir Nadab ; eh bien ! qu'il se repente,
Que du chemin du crime il remonte la pente.
Ce qu'il dénie au ciel, tâchez de l'obtenir ;
J'attendrai vos succès pour régler l'avenir.
Adieu. Lévites saints, je vous porte ces Tables,
Que souilleraient ici des hommes détestables.

(Il prend les Tables de la Loi au tombeau de Joseph et s'éloigne, suivi du lévite.)

DATHAN, aux vieillards.

Et nous, sans redouter sa menace et ses cris,
De l'union d'Arzane acceptons le haut prix.

(Il sort avec les chefs et les vieillards.)

SCENE III.

AARON seul.

Tout fuit ! Moment affreux ! La céleste colère
Me laisse seul chargé du destin de la terre.
Pourrai-je triompher d'un amour criminel ?
Sauverai-je mon fils, en sauvant Israël ?
O père des humains, inspire ma tendresse !

SCÈNE IV.

AARON, NADAB.

NADAB, parlant à des soldats qu'on ne voit pas.

Fidèles compagnons que mon sort intéresse,
Je ne crains plus ici les prêtres conjurés ;
N'allez pas plus avant ; vous, Ruben, demeurez.

AARON.

Approche, infortuné ; dans le sein de ton père
Viens confesser ta faute et cacher ta misère.

NADAB.

Ciel ! qui savez mes maux, fortifiez mon cœur !
(A Aaron.)
Vous me désirez voir ?

AARON.

Ferois-tu mon malheur,
Toi, dont j'ai soutenu la pénible jeunesse ?
Instruisant ton berceau, protégeant ta foiblesse,
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom,
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Édom.
Non, mon fils bien-aimé n'est point inexorable ;
Il m'entendra.

NADAB.

Aaron, votre bonté m'accable.
Craignez mon désespoir ; ne me commandez pas
De conduire aujourd'hui mon Arzane au trépas.

AARON.

Tu peux aimer encor cette femme étrangère ?

NADAB.

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.
Me condamnerez-vous ?

AARON.

Je te plains seulement ;
Je te viens consoler dans ton égarement.
Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie ?

Chaque jour, à nos cœurs une joie est ravie :
J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,
Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.
Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,
Souffrir que le ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB.

Ma parole est liée.

AARON.

Aurois-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis ?

NADAB.

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON.

Ainsi ton cœur se tait quand je le sollicite.

NADAB.

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.
Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc,
J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre,
Je pleure, je souris, et ma raison s'égare ;
Je touche également aux vertus, aux forfaits ;
Des sépulcres, la nuit, je viole la paix ;
Altéré de combats, quelquefois, j'en frissonne.....
J'irois du roi des rois attaquer la couronne !
Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,
Je songe à votre peine et je gémis sur vous.

Long-temps dans ce chaos je tourne, je me lasse.
Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,
Dans mon cœur éclairé d'un tendre et nouveau jour
Je ne retrouve plus que mon funeste amour.

AARON.

Formidable peinture! étrange frénésie!
Serois-tu donc, Nadab, la victime choisie?
Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers.
Si le ciel te frappoit, parjure à tes foyers!
Sur ma tête plutôt que ton péché retombe.
Moi, marqué pour la mort, je creuserois la tombe
De cet enfant chéri dont les saintes douleurs
A mon dernier linceul réservoient quelques pleurs!
Jeune guerrier, ma main desséchée et débile
Viendroit t'ensevelir dans ce sable stérile!
Mes os, à ce penser, ont tressailli d'effroi.
Dieu d'Abraham, Dieu Fort, Dieu Bon, épargne-moi!
Ne me demande pas, Souveraine justice,
Même pour m'éprouver, un cruel sacrifice;
Je me dirois toujours, tremblant et peu soumis:
« Si l'ange va tarder, que deviendra mon fils? »
Je n'ai point, j'en conviens, la fermeté d'un père;
J'ai plutôt la foiblesse et le cœur d'une mère.
Rachel pleura ses fils au tombeau descendus;
Rien ne la consola, parce qu'ils n'étoient plus.

NADAB.

Père compatissant!

AARON.

Enfant de ma tendresse,
N'es-tu pas le soleil qui charme ma vieillesse?
La lumière du jour, le doux rayon des cieux,
Qui réchauffe mon cœur, qui réjouit mes yeux?
Si Nadab à ton joug, Seigneur, est indocile,
Tout homme est ton ouvrage, et tout homme est fragile.
Dans ta miséricorde attends le criminel.
O Dieu! sois patient: n'es-tu pas éternel?

NADAB.

Malheur à moi! d'Aaron je vois couler les larmes!
Il faut de l'étrangère oublier tous les charmes.
Mon père, entre tes bras recueille ton enfant;
Sur ton paisible sein presse mon sein brûlant;
Que j'y trouve un asile, et que dans la tempête
Tes bénédictions reposent sur ma tête.

AARON.

Honneur de mes vieux ans, couronne de mes jours,
Donne à ton repentir un large et libre cours;
Laisse à ton père Aaron achever la victoire.
Nadab, tu t'attendris; tes pleurs feront ma gloire.
Prie avec moi le Dieu que tu voulois quitter:

(Il prie.)

« Dieu clément, contre nous cesse de t'irriter;
» Reçois dans ton bercail la brebis égarée,
» Par des loups ravissants à moitié déchirée. »

As-tu prié, mon fils? Es-tu calmé? Sens-tu
Cette tranquillité que nous rend la vertu?
Moïse nous attend prosterné sur la pierre;
Viens avec le prophète achever ta prière.
Gravissons du Sina les rocs silencieux,
Et pour trouver la paix rapprochons-nous des cieux.

(Il entraîne Nadab, et tout à coup il aperçoit Arzane.)

Quel fantôme envieux épouvante ma vue!

SCENE V.

AARON, NADAB, ARZANE.

ARZANE, à Nadab.

Ma présence est ici sans doute inattendue;
Mais pardonnez, Nadab, si la fille des rois
Demande à vous parler pour la dernière fois.
On dit que dans ces lieux, écoutant votre père,
Recevant ses conseils, cédant à sa colère,
Vous allez, par ma mort, noblement consentir
Au pardon qu'on promet à votre repentir.
Voilà ce que Dathan s'est hâté de m'apprendre.
A des reproches vains je ne sais point descendre;
Je dédaigne la vie, et je viens seulement
Entendre mon arrêt, subir mon jugement.

NADAB.

Arzane!

AARON.

Quelle femme insolente et rebelle
Ose mêler sa voix à la voix paternelle?
Du sang et du devoir respecte le lien,
Mon fils.

ARZANE.

Nadab, aussi ne me devez-vous rien?
Moi, des rois d'Amalec et la veuve et la fille,
Je vous livrois mes dieux, mon peuple et ma famille.
Falloit-il, puisqu'enfin vous vouliez m'immoler,
Par des aveux trompeurs chercher à me troubler,
A ternir sur mon front l'éclat du diadème?

NADAB.

Soupçonner mon amour! j'en appelle à vous-même:
Que diriez-vous, Arzane, en cet affreux moment,
Si je vous accusois de me tromper?

ARZANE, surprise et troublée.

Comment!

Qui? moi?

AARON, à Nadab.

N'en doute pas, c'est le ciel qui t'inspire.
A perdre les Hébreux cette étrangère aspire,
Sans partager ta flamme. Altier, dur et moqueur,
Son regard a trahi le secret de son cœur.

Elle te hait, Nadab, comme elle hait ta race.
Aussitôt qu'à tes yeux elle aura trouvé grâce,
Tu la verras, quittant un langage suspect,
Redevenir pour toi la veuve d'Amalec.
Tes fils, dignes enfants de cette digne mère,
Sortiront de son sein en maudissant leur père ;
Et peut-être, effaçant le crime de Caïn,
Ils lèveront sur toi leur parricide main.

ARZANE, à part.

Ne laissons pas la haine altérer mon visage.
(Haut.)
Le ciel lit mieux au fond de ce cœur qu'on outrage.

NADAB.

Aaron auroit-il dit la triste vérité ?

ARZANE.

Que son reproche, hélas ! n'étoit-il mérité !
Je m'égare.....

NADAB.

Achevez !

ARZANE.

Un dieu qui m'humilie,
Me force à révéler ma honte et ma folie.
Cruel, quand sans remords, tu manques à ta foi.....

AARON, l'interrompant.

Nadab, crains des aveux qui ne trompent que toi.

ARZANE.

Jusqu'au fond du tombeau bénissant ta mémoire.....

AARON, l'interrompant.

Regarde-la, mon fils, pour cesser de la croire.

ARZANE.

Je ne regretterai, dans le sombre séjour,
Que de ne pouvoir plus t'exprimer mon amour !

NADAB.

Aveux délicieux ! douce et divine flamme,
Qui pénètre et descend dans le fond de mon âme !
Qu'est-ce que l'univers au prix d'un tel bonheur ?
Et qu'importe Moïse et toute sa grandeur,
Et les desseins du ciel et le sort de terre ?
Nadab sûr d'être aimé redevient téméraire.

AARON.

Quel blasphème est sorti de ta bouche, ô Nadab !

(Arzane s'incline aux pieds d'Aaron ; Aaron la repousse.)

Fuis, exécrable enfant de Loth et de Moab,
Et reçois pour présent de l'hymen qui s'apprête
La malédiction dont je frappe ta tête.

(Arzane se relève.)

NADAB, égaré tout le reste de la scène.

(Arzane le prend par la main)

Femme, as-tu disparu ? Ta main brûle ma main.

ARZANE.

Des tentes d'Israël c'est ici le chemin.

AARON.

N'engage pas mon fils dans le sentier du crime.

NADAB.

Arzane, suis mes pas..... Évite cet abîme.
J'entends gronder la foudre, et la terre a tremblé.

AARON.

Malheureux, par l'enfer ton esprit est troublé.

NADAB.

Silence !..... c'est sa voix ; c'est la voix de Moïse.

AARON.

Il te montre la terre à tes aïeux promise.

NADAB.

Il fait rouler du Nil les flots ensanglantés,
L'ange pâle des morts se tient à ses côtés,
Le feu du ciel descend sur ma tête profane.

AARON.

Demeure avec Aaron.

NADAB.

Il a maudit Arzane !

AARON.

Il bénira Nadab.

NADAB.

Rejeté loin du port,
D'Arzane désormais je partage le sort.

AARON.

Ne revendique point l'anathème d'un père.
J'anéantis l'arrêt l'ancé dans ma colère,
S'il atteint jusqu'à toi.

NADAB.

Vous ne le pouvez plus :
Par le Dieu paternel vos vœux sont entendus.

(Il suit Arzane.)

Astarthé, qu'à tes chants notre union s'achève :
Marchons ; l'autel est prêt et l'aurore se lève.

AARON.

Arrête !

NADAB.

Il est trop tard !

AARON.

Viens :

NADAB.

Je suis entraîné.

AARON.

Dieu te pardonnera.

NADAB.

Vous m'avez condamné.

AARON, à Marie qui s'avance à la tête des chœurs.

Ma sœur, secourez-moi ! Priez tous ! Au prophète,
Pour racheter mon fils, je vais offrir ma tête.

SCÈNE VI.

MARIE, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES, CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Le jour commence à paroître : Les lévites, ceints de leurs épées, tiennent dans la main droite un bâton blanc, et dans la gauche une trompette. Quatre lévites portent le tabernacle qu'ils ont enlevé du camp. Les jeunes filles israélites portent des harpes et des tambourins.)

CALEB.

Moïse nous ordonne au matin renaissant
D'aller le retrouver près du puits d'Élissan,
Tandis qu'à nos autels les vierges retirées
Rediront au Seigneur les plaintes consacrées.
Partons. Que de l'enfer soit confondu l'orgueil !

MARIE.

Mais de Joseph ici laissons-nous le cercueil ?

Verra-t-il des faux dieux les infâmes emblèmes ?
Non : les morts ont horreur de ces dieux morts eux-mêmes.
Dérobons ce cercueil, et courons le cacher
Auprès du tabernacle à l'abri d'un rocher.
C'est Jacob tout entier qui fuit l'Idolâtrie :
Les enfants, les tombeaux font toute la patrie.

(Caleb, à la tête des lévites, Marie, à la tête des jeunes filles israélites, gravissent le Sina. Six lévites enlèvent le cercueil de Joseph ; quatre autres lévites portent le tabernacle. L'aurore paroît ; les lévites sonnent de temps en temps de la trompette. Les deux chœurs se groupent diversement sur les rochers et chantent ou déclament en marchant ce qui suit.)

CHŒUR DES LÉVITES.

Emportons les os de nos pères ;
De nos trésors c'est le plus beau :
Joseph vivant fut trahi par ses frères,
Ne trahissons point son tombeau.

CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Nous gardons la douceur de nos foyers antiques,
Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux,
En conservant nos autels domestiques
Et les cendres de nos aïeux.

DEUX LÉVITES.

Quel pouvoir est le sien ! que d'œuvres redoutables
Moïse, aimé du ciel, accomplit à la fois !

DEUX JEUNES FILLES.

Il commande : la mer aux vagues indomptables,
Comme un enfant docile, exécute ses lois.

CALEB.

Que notre bouche répète,
Au fracas des tambours, au son de la trompette,
L'hymne qu'au bord des flots chantoit en son honneur
Marie, instruite du Seigneur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

UNE ISRAÉLITE.

Mezraïm disoit dans sa rage :
« Frappons les Hébreux fugitifs ;
» La mer ne leur ouvre un passage,
» Que pour nous livrer nos captifs.
» Qu'Israël au joug indocile,
» De nos murs pétrissant l'argile,
» Accomplisse ses vils destins ;
» Et que la Juive la plus fière
» S'épuise à broyer sous la pierre
» Le pur froment de nos festins. »

UN LÉVITE.

Le Seigneur entendit ces clameurs insolentes,
Et se levant soudain,
Sur la mer partagée en deux voûtes roulantes
Il étendit sa main.

UN AUTRE LÉVITE.

De la mer aussitôt les ondes suspendues
Cèdent au bras puissant,
Et sur les Égyptiens les vagues épandues
Tombent en mugissant.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Oh ! quel spectacle !
Les chars, les javelots,
Engloutis au sein des flots,
Les hurlements et les sanglots,
La noire mort croissant dans ce chaos,
Du vengeur d'Israël attestent le miracle.

CHŒUR DES JEUNES ISRAÉLITES.

Oh ! des méchants inutiles complots !

CHŒUR DES LÉVITES.

Oh ! quel spectacle !

UN LÉVITE.

Des ossements muets les arides monceaux
S'entassèrent au bord où tant de voix gémirent

UNE ISRAÉLITE.

Les princes de Tanis aux enfers descendirent,
Comme une pierre au fond des eaux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,

Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

MARIE.

Du favori de Dieu vive l'antique gloire,
Qui présage à nos cœurs sa nouvelle victoire!
Que du lâche Éphraïm nos concerts méritants
Attirent les regards sur ces sommets distants;
Qu'il voie avec remords nos cohortes fidèles
Couronnant du Sina les roches éternelles,
Abraham et Jacob penchés du haut des cieux,
Les anges se mêlant à nos hymnes pieux,
Et Moïse à l'écart, prosterné sur la poudre,
Suppliant le Seigneur et retenant la foudre.

(Les chœurs disparoissent peu à peu derrière les rochers.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

NADAB, DATHAN.

(Dans cet acte, Nadab est revêtu d'armes brillantes et porte le manteau royal.)

DATHAN.

Votre absence, Nadab, va surprendre l'armée;
Elle en paroît déjà justement alarmée :
Objet de tant de vœux vous les devez combler.

NADAB.

N'est-ce donc pas ici qu'on se doit assembler?

DATHAN.

Sans doute, mais du camp que votre absence trompe
Il ne vous convient pas de devancer la pompe.
Montrez-vous radieux aux soldats satisfaits.

NADAB.

Sais-je ce que je veux? Sais-je ce que je fais?

A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent
L'amour et le remords tour à tour me ramènent.

DATHAN.

Cachez du moins le trouble où flotte votre esprit.

NADAB.

Que plutôt sur mon front ce trouble soit écrit.

DATHAN.

Les conseils éternels ont rejeté Moïse ;
Et c'est vous à présent que le ciel favorise.

NADAB.

Pure religion, dont je souille l'autel,
J'entends en ce moment ton soupir maternel.
Combien j'étois heureux quand tes chastes entraves
Au pied d'un Dieu jaloux tenoient mes sens esclaves,
Quand un simple bandeau, déroulé par ta main,
Sous un lin virginal cachoit mon front serein.
Dathan, j'ai tout perdu par ma coupable audace,
J'ai trahi le passé, l'avenir et ma race.
Oh ! que le premier crime est pesant sur le cœur !

DATHAN.

Calmez l'emportement d'une injuste douleur :
Aux rives de Séïr tout vous sera prospère.

NADAB.

Je ne chanterai point dans la terre étrangère.

DATHAN.

Sous le manteau des rois le chagrin est léger.

NADAB.

Que ne suis-je vêtu du sayon du berger !
Et que n'ai-je innocent, au jour de la tempête,
Une pierre au désert pour reposer ma tête !

DATHAN.

Venez : pour votre hymen tout s'apprête en ce lieu.

NADAB.

Il ne manque à l'autel que mon père et mon Dieu.

DATHAN.

Éloignez ces ennuis : voilà, plein d'espérance,
Au-devant de vos pas le peuple qui s'avance.

NADAB.

Quel charme ! Quel éclat ! Fuyez, tristes remords !
L'aspect de la beauté me rend tous mes transports.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, DATHAN, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES, SOLDATS, PEUPLES, ETC.

(Arzane paroît traînée sur un char ; onze drapeaux annoncent les onze tribus présentes au sacrifice. Les jeunes Amalécites déposent au milieu du théâtre un autel sur lequel on voit une idole : elles placent devant cet autel un trépied allumé ; quelques-unes tiennent les corbeilles des offrandes. Dathan porte le flambeau nuptial et Nébée le vase à l'encens.)

NADAB, à Arzane.

Arzane, qu'au bonheur l'heureux Nadab invite,
Sous le sceptre d'Édom rangez l'Israélite.

(Aux soldats.)

Soldats, que votre sort à mon sort doit unir,
N'accusez plus vos chefs : tous vos maux vont finir.
Vous avez demandé des dieux dont la puissance
Vous guidât à des lieux de paix et d'abondance,
Où vous pussiez fixer, à l'abri des tyrans,
Vos tombeaux voyageurs et vos berceaux errants :
Ces biens qu'en soupirant vous espériez à peine
Vous sont tous accordés par une grande reine.
Née aux monts de Séïr, du sang de nos aïeux,
Elle va réunir notre race et nos dieux.

UN DES CHEFS DES SOLDATS.

Qu'Arzane et que Nadab règnent pour nos délices,
Et conduisent nos pas sous des cieux plus propices.

UN DES PRINCES DU PEUPLE.

Sauvez-nous du désert ; nous vous en prions tous,
Et faites-nous des dieux qui marchent devant nous.

NADAB, à Dathan.

Cher Dathan, préparez la pompe nuptiale.

ARZANE, à part.

Je règne et meurs.

NADAB, à part.

D'où sort cette nuit infernale ?

(Dathan allume le flambeau nuptial ; les Amalécites déposent les offrandes au pied de l'idole ; le peuple les imite. Nébée présente l'encens à Arzane. Arzane prend l'encens des mains de Nébée, l'élève au-dessus du trépied devant l'idole, et dit :)

ARZANE.

Puissant Dieu d'Amalec, dont Jacob aujourd'hui
Reconnoît la grandeur et recherche l'appui ;
Ouvre tes bras d'airain, ta poitrine enflammée,
Pour verser sur Jacob la faveur réclamée.
O Moloch ! sois propice à tes nouveaux sujets :
Les mères d'Israël payeront tes bienfaits.

(Elle répand l'encens sur le trépied et passe l'urne à Nadab.)

NADAB.

Nadab sacrifier au dragon de l'abîme !

DATHAN.

Le temps fuit.

NADAB.

Puisse-t-il toujours manquer au crime !

DATHAN.

Tous les yeux sont sur vous.

NADAB.

Sinaï ! Sinaï !

ARZANE.

Répandez donc l'encens.

NADAD.

Jacob, je t'ai trahi !

ARZANE.

Achevez.

NADAB.

Je ne puis.

ARZANE.

Qu'attendez-vous ?

NADAB.

Mon père.

ARZANE.

Couronne mon amour.

NADAB.

Et s'il me trompe ?

ARZANE.

Espère.

NADAB.

Pense au Ciel qui me voit.

ARZANE.

Songe à tes derniers vœux.

NADAB.

Consommons le forfait !

MOISE, du haut du Sinaï où il apparoît tenant les tables de la loi.

Arrête, malheureux !

(L'urne à l'encens tombe des mains de Nadab : il se fait un moment de silence.)

SCÈNE III.

MOÏSE, NADAB, ARZANE, DATHAN, NÉBÉE, SOLDATS, PEUPLE, etc.

ARZANE.

Jacob ! je reconnois ton malfaisant Génie.

MOÏSE, toujours sur les rochers.

De mon front sillonné dernière ignominie !
Veillé-je ou n'est-ce pas l'idolâtre Israël,
Qui d'un monstre du Nil environne l'autel ?
O Tables de la Loi, du Ciel présent insigne,
De vos Commandemens ce peuple n'est plus digne,
Tombez et brisez-vous.

(Il brise les tables de la loi, descend des rochers et marche à l'autel.)

Disparois à mes yeux,
Disparois à jamais, simulacre odieux.

(Il renverse l'autel et l'idole.)

Vous qu'un Ange toujours protège de son aile,
Lévites, accourez : Moïse vous appelle.
Et toi, noble Marie, amène dans ce lieu,
Ton foible bataillon, si puissant devant Dieu.

(Les lévites et les jeunes Israélites, entrant de tous côtés sur la scène, se rangent autour de Moïse.)

NADAB, tirant son épée.

Soldats ! livrerez-vous mon épouse à ces traîtres ?
Défendez votre roi contre la main des prêtres.

MOÏSE.

Que tout fidèle Hébreu, par son zèle emporté
D'un repentir soudain, passe de mon côté.

(Le peuple fait un mouvement.)

NADAB.

Infâmes déserteurs !

MOÏSE.

N'écoutez point l'impie,
Et qu'à la voix des Saints Israël se rallie !

(Le peuple et les soldats passent du côté de Moïse.)

NADAB, à Arzane.

Je te défendrai seul, objet cher et cruel,
Contre ce peuple entier, Moïse et l'Éternel.

MOÏSE.

Vengeurs du sanctuaire, entourez la victime,
Et désarmez le bras qu'avoit armé le crime.

(Des lévites environnent Arzane et désarment Nadab, d'autres emmènent Dathan.)

ARZANE.

Cessez, vils meurtriers ; je saurai bien sans vous
Mourir comme une reine. Oui, je vous brave tous.
Heureuse, en expirant, j'ai vengé ma patrie :
C'est par moi que Jacob connoît l'idolâtrie.
Retourne, si tu veux, ô peuple renié,
A ton Dieu dévorant, à ton Dieu sans pitié.
Je te livre à l'arrêt qui déjà te condamne,
Et ton sang va couler après celui d'Arzane.

MOÏSE.

Qu'on l'entraîne.

NADAB, s'arrachant des mains des lévites et se précipitant vers Arzane.

Sur moi tournez votre poignard.
Arzane que mon corps te serve de rempart ;
Permets avec le tien que mon sang se confonde ;
Que nos âmes ensemble abandonnent le monde,
Et que le dernier souffle exhalé de mon cœur
Des feux qui me brûloient te porte encor l'ardeur.

ARZANE, le repoussant.

Quoi ! jusque dans la mort m'accabler de ta flamme !
Laisse, laisse aux enfers descendre en paix mon âme.
Disons-le maintenant à la face des cieux,
Comme tout Israël tu m'étois odieux.
Fils d'Aaron, dans l'espoir de te perdre toi-même,
J'avois, pour mon supplice, eu la foiblesse extrême
De me vouloir sauver en me donnant à toi ;
Mais cet effort étoit trop au-dessus de moi ;
Et lorsque de l'amour j'affectois le langage,
Les pleurs le démentoient sur mon pâle visage.
Je suis enfin soustraite à ces secrets tourments ;
Le tombeau me dérobe à tes embrassements.
Quel bonheur d'échapper à l'amant qu'on déteste !
Adieu, parjure enfant d'une race funeste ;
De mon dernier aveu que le dur souvenir
Augmente la douleur de ton dernier soupir,

Et songe, en expirant à ton culte infidèle,
Que je n'avois pour toi qu'une haine immortelle.

(Elle arrache son voile, et sort avec les Amalécites sous la garde d'une troupe de lévites.)

MOÏSE.

Allez, brisez la tête à cet ingrat serpent,
Et tarissez les flots du venin qu'il répand.

SCÈNE IV.

MOÏSE, NADAB, MARIE, PEUPLE ET SOLDATS.

MARIE.

Du Très-Haut, pour Nadab, implorons la clémence.

NADAB, dans la stupeur.

Mon songe disparoît dans un abîme immense.
Ta malédiction, Aaron infortuné,
Comme un manteau brûlant couvre ton premier né.
Tu ne m'entendras plus te parler, te sourire ;
Tu ne me verras plus chaque matin te dire :
« Viens, mon père, au soleil réchauffer tes vieux ans ;
» Viens prier l'Éternel et bénir tes enfans. »

(Il fait quelques pas sur le théâtre.)

Mais par quel corps sanglant est ma marche heurtée ?

Aux corbeaux du désert une femme jetée. . . . . .
Noirs vautours attachés à ce sein éclatant,
Je demande ma part du festin palpitant.
Tu ne peux plus du moins repousser ma tendresse,
Arzane, dans mes bras je te tiens, je te presse.
Nous aurons au soleil montré dans un seul jour
Des prodiges nouveaux et de haine et d'amour.
Jéhovah! puisqu'Arzane à ma flamme est ravie,
Je te rends tes présents, je renonce à la vie :
Pour aller aux enfers m'unir à la beauté,
Je cours t'offrir l'encens que respire Astarthé.

(Il fuit.)

MOÏSE, aux lévites.

Suivez-le, gardez-le de sa propre misère.
Ne verse point sur lui, Seigneur, dans ta colère
Les feux dont Séboïm jadis fut consumé,
Et que de ton courroux le trésor soit fermé!

(Les lévites suivent Nadab. Moïse parlant à Marie.)

Vous, femme forte et sage, à la vertu nourrie ;
Soignez l'âme d'Aaron d'un coup affreux meurtrie :
Par mes ordres secrets Benjamin et Caleb
Ont arrêté mon frère à la source d'Oreb.

(Marie sort ; le ciel commence à se couvrir ; on entend un coup de tonnerre. Moïse, après avoir regardé le ciel et la montagne, dit :)

Quel présage effrayant! Dieu vient : à sa présence,
La mer a fui, la terre attend dans le silence ;

Et les cieux, dont il fait trembler l'immensité,
S'abaissent sous les pas de son éternité.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

LE LÉVITE.

Par la fureur du peuple Arzane lapidée
Est rendue aux démons qui l'avoient obsédée.
Mais Nadab l'a suivie : en proie au désespoir,
Chargeant de feux impur un impur encensoir,
Il souilloit l'holocauste, alors que sur la poudre
Il est tombé soudain.

MOÏSE.

Qui l'a frappé?

LE LÉVITE.

La foudre.

MOÏSE.

O justice increée, arbitre souverain,
Je n'ai donc plus l'espoir de désarmer ta main!

(Au peuple.)

Oui! vous serez punis : il faudra que l'épée
Cherche encor parmi vous la victime échappée.

9.50

Vous mourrez au désert, et vos jeunes enfants
Dans Jéricho sans vous entreront triomphants.
Caleb et Josué, sauvés par le Dieu juste,
Seuls du sacré Jourdain passeront l'onde auguste.
Moi-même, tout flétri de votre iniquité,
Du pays de Jacob je serai rejeté.
Salut, mont Abarim, d'où les yeux de Moïse
Découvriront les bords de la terre promise,
Abarim où, chantant mon cantique de mort,
Je bénirai ce peuple en un tendre transport.

(Il étend les mains sur le peuple qui s'incline.)

Tribus! je vous bénis comme à ma dernière heure.
Au sein de mes enfants que je vive et je meure;
Et qu'après mon trépas un voyageur divin
Des vrais champs d'Abraham leur montre le chemin.

FIN.



Białymstoku
BIBLIOTEKA PODLASKA
im. Łukasza Górnickiego
Nr 3120 A
KS. ARCHIWALNY
w Białymstoku

A3120